

Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer
38, rue Saint Sabin
75011 Paris
tel/fax : 01 48 06 48 86
diffusion@eclm.fr
www.eclm.fr

Les versions électroniques et imprimées des documents sont librement diffusables,
à condition de ne pas altérer le contenu et la mise en forme.
Il n'y a pas de droit d'usage commercial sans autorisation expresse des ECLM.

Des histoires,
des savoirs,
des hommes :
l'expérience est un capital

***La Fondation pour le Progrès de l'Homme (FPH)** est une fondation de droit suisse, créée en 1982 et présidée par Pierre Calame. Son action et sa réflexion sont centrées sur les liens entre l'accumulation des savoirs et le progrès de l'humanité dans sept domaines : environnement et avenir de la planète, rencontre des cultures, innovation et changement social, rapports entre État et Société, agricultures paysannes, lutte contre l'exclusion sociale, construction de la paix. Avec des partenaires d'origines très diverses (associations, administrations, entreprises, chercheurs, journalistes...), la FPH anime un débat sur les conditions de production et de mobilisation des connaissances au service de ceux qui y ont le moins accès. Elle suscite des rencontres et des programmes de travail en commun, propose un système normalisé d'échange d'informations, soutient des travaux de capitalisation d'expérience et publie ou copublie des ouvrages ou des dossiers.*

***Pierre de Zutter**, 45 ans, chercheur, formateur et animateur de processus de capitalisation d'expériences, a passé vingt-cinq ans de sa vie en Amérique latine, surtout au Pérou. Il y a effectué de nombreuses recherches sur le développement et la communication en milieu rural et y a mené un travail continu de conseil aux projets de terrain et aux structures de formation. Également journaliste et éditorialiste, il a publié dans différents pays d'Amérique latine une série d'ouvrages sur les démarches de développement et de capitalisation. Pierre de Zutter est partenaire de la FPH depuis plusieurs années et a déjà publié un titre de la collection des Dossiers pour un débat : "Le paysan, l'expert et la nature" (n° 12, septembre 1992).*

© FPH1994

Série DOSSIERS POUR UN DÉBAT, n° 35

(Voir en fin d'ouvrage la liste des "Dossiers pour un débat" déjà parus.)

Responsable de la collection : Michel Sauquet.

Diffusion : Interfaces-VPC, c/o Descartes & C^{ie}, 52 rue Madame 75006 PARIS (France)

Maquette de couverture : Vincent Collin.

**DES HISTOIRES,
DES SAVOIRS,
DES HOMMES :**

L'EXPÉRIENCE EST UN CAPITAL

**de l'expérience
à la connaissance**

Pierre de Zutter

SOMMAIRE

INTRODUCTION	7
1. QUELQUES EXPÉRIENCES DE CAPITALISATION	13
Principales expériences ayant servi de support à ces textes	13
Honduras 1979: capitaliser pour partager et pour se renouveler	15
CICDA 1983-1986: quand les expatriés doivent systématiser	16
Ruralter 1986: à la recherche des voix du terrain	19
Cajamarca 1989: la capitalisation d'une équipe extérieure	21
Villa El Salvador 1983-1993: déboires et patience de deux apprentis-capitaliseurs	24
Santé publique au Pérou (1988-1993): balbutiements des témoignages et écueils académiques	25
Cochabamba 1989-1992: la capitalisation est d'abord une négociation	26
Cochabamba 1991: faire équipe pour capitaliser	28
Cochabamba 1993: séparer pour capitaliser	30
Paraguay 1991-1993: quand la capitalisation sauve un projet	32
Paraguay 1993: du bilan de projet à une capitalisation personnalisée	33
1991-1993: un capitaliseur à la recherche de capitalisations	36
2. QU'EST-CE QUE LA CAPITALISATION?	39
Les modèles et leurs blocages	39
La capitalisation et les autres genres	40
Différences avec la thèse universitaire	40
Différences avec l'évaluation	41
Différences avec la "systématisation" latino-américaine	43
Différences avec l'étude scientifique	45
Différences avec la reconstruction d'histoire	46
Différences avec le témoignage ethnographique	47
Une nouvelle approche pour des projets-pilote	49
Les subjectifs et les objectifs	50
De l'expérience à la connaissance, mais quelle connaissance?	50
Hierarchies et exclusions des savoirs	52
La crise des savoirs à recomposer	53
Le "comment" c'est d'abord le "qui"	54
L'objectif de valoriser les acteurs-auteurs	55
L'objectif de l'autoformation	57
Confronter des visions et des vécus différents	58
Des connaissances d'abord pour l'action	59
Des connaissances sur tout et pour tous	61
Des connaissances pour hier, aujourd'hui et demain	62
3. CONDITIONS NÉCESSAIRES POUR CAPITALISER	65
Une approche ouverte, ses conditions et ses défis	65
Le contexte	66
Le besoin de circuits et de collections	66
Les conditions institutionnelles	67
Les conditions personnelles	68
Les conditions professionnelles	70
Les moyens	71
Les besoins de financement	71
Les besoins d'équipement	72
Les besoins de personnel	74

L'approche et la méthode	75
La capitalisation et ses processus	75
Le processus et ses richesses	77
De la reconstruction personnelle au dialogue avec un public	78
Le souvenir et sa confrontation	80
La publication en tant que pression et motivation	81
Les rythmes de travail et l'entraînement des "rapports"	82
4. RECUEILLIR ET ORGANISER L'INFORMATION	85
L'art de l'information.....	85
L'importance d'informations recueillies textuelles	86
Les dilemmes de la traduction.....	88
Multiplier les formes du recueil	89
Témoignages.....	91
Que recueillir dans les témoignages ?	91
L'autotémoignage est-il possible ?	93
Le choix de l'écouteur de témoignage	94
De l'envie de parler à l'envie de partager	95
Le saut du témoignage à sa transcription	97
La transcription du témoignage et son premier nettoyage	98
Comment sous-titrer des témoignages ?	99
Le saut de la diffusion dans le témoignage	100
Documentation	101
Toute l'information pour aujourd'hui, pour demain et pour tous	101
L'ordinateur et la mémoire du développement	103
Comment organiser la documentation ?	105
Le fichier "idées" à l'ordinateur	106
Le traitement d'un document à l'ordinateur.....	107
Valoriser la documentation par des produits immédiats	108
5. ÉLABORER ET DIFFUSER APPRENTISSAGES ET ACQUIS	111
Entre les "produits" et le processus	111
Deux défis pour chaque produit	112
Les dangers de la "version officielle"	114
Objectivité et subjectivité dans l'interprétation	115
L'expérience et son contexte.....	116
Élaboration - écriture - diffusion	117
Comment commencer l'élaboration ?.....	117
Plus qu'un sujet à traiter, choisir un axe de réflexion	118
Capitalisations séparées pour une expérience interdisciplinaire ?.....	120
Alterner les faits et la théorie ?	121
L'anecdote pour danser entre les faits et la réflexion.....	122
Traumatisme et libération de l'écriture	124
Les crises de style.....	125
Pourquoi et comment parler à la première personne ?	126
Critiquer pour affirmer ou affirmer pour mieux débattre ?	127
Au-delà de la diffusion, le débat	128
A la recherche d'un style écrit qui s'accouple au débat oral.....	129
Le saut de l'écriture à la publication et à la lecture.....	130
ÉPILOGUE	133
BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS AYANT SERVI DE BASE A CE LIVRE	135

INTRODUCTION

«Non, petit, n'insiste pas maintenant. Sinon ils te diront oui pour que tu les laisses tranquilles mais tu n'auras aucune garantie. On va leur annoncer qu'on repassera la semaine prochaine. Ils auront le temps de consulter leurs femmes et si elles sont d'accord ça marchera.»

C'était à mes débuts dans les Andes, il y a plus de 20 ans. Le collègue qui m'accompagnait était un vieux routier qui avait déjà travaillé comme vulgarisateur agricole dans des centaines de villages, de communautés indiennes-paysannes.

«Pourquoi?»

«C'est comme ça! Si les femmes ne sont pas d'accord, rien ne passera.»

Pepe avait l'expérience. Il pouvait rester des heures, autour d'une bière, à raconter mille et un détails, à offrir mille et un conseils. Mais l'explication était toujours insuffisante. Ses conseils devenaient des "trucs" de métier, très utiles dans la pratique, mais il était difficile de dépasser ce stade.

Avant déjà, mais surtout depuis lors, j'ai connu bien des Pepe et, lorsque des circonstances exceptionnelles s'y prêtaient, j'ai découvert que beaucoup d'entre eux savaient expliquer plus qu'ils ne laissaient croire. Mais il y avait un blocage. Ils n'osaient exprimer ce qu'ils pensaient vraiment de peur d'être jugés, ridiculisés, parce que leurs mots et leurs concepts n'entraient pas dans la norme. D'autres, par lassitude, avaient cessé de réfléchir et se limitaient à agir, avec leurs "trucs" qui contredisaient les préceptes appris et les méthodes proposées, tout en répétant devant leurs supérieurs le discours officiel.

Nous avons tous vécu ou constaté à un moment ou un autre ce genre de divorce. Il est révoltant parce que trop injuste. Mais il est également un des principaux freins à l'amélioration du savoir et du savoir-faire.

Comment aider à ce que l'expérience débouche en connaissance, comment l'élaborer et la formuler pour qu'elle devienne un capital au service de tous, pour qu'elle puisse être partagée et enrichir théorie et pratique?

Il y a des questions de méthode bien sûr. Comme d'autres j'en ai essayé des dizaines au cours de ces années et toutes m'ont apporté quelque

chose. Mais nulle ne vient offrir "la" solution. Il y a même danger à vouloir adopter "une" méthode pour capitaliser toutes sortes d'expériences.

Une bonne définition pourrait également aider. Mais on risque de s'y perdre comme dans bien des définitions. **Qu'est-ce que la capitalisation de l'expérience**, alors ? Il peut suffire de dire que :

c'est le passage de l'expérience à la connaissance partageable.

Avant de lire ce livre ou d'aller piocher dans ses pages, quelques informations peuvent être utiles.

Le sujet qui est traité ici, c'est la capitalisation de l'expérience, c'est-à-dire le défi présenté par des gens comme Pepe et d'autres qui sont riches en vécus de toutes sortes, qui ont tant à offrir sur les apprentissages de leur pratique, mais qui ne trouvent jamais ni l'occasion ni la manière d'entrer au partage.

J'essaie de présenter ici un bilan sur la question. Mais attention, c'est mon propre bilan, il est partiel, il est orienté.

En fait, j'ai surtout cherché à capitaliser ma propre expérience... en matière de capitalisation d'expériences. C'est-à-dire que je m'appuie exclusivement sur des pratiques auxquelles j'ai participé, directement dans la plupart des cas, de près dans les autres. Je ne parle donc que de ce sur quoi j'ai un vécu personnel. Bien d'autres choses seraient à dire mais j'ai systématiquement refusé d'aborder des points sur lesquels je n'avais pas moi-même de terrain.

Pour comprendre ces textes, il convient donc de connaître quelques tenants et aboutissants des pratiques qui les inspirent.

Tout d'abord mon expérience est essentiellement latino-américaine. Plus précisément d'Amérique du Sud. Plus concrètement encore, de la région andine où j'ai travaillé vingt-cinq ans : le Pérou, la Bolivie, l'Équateur, la Colombie. S'y est ajouté au cours des quatre dernières années le Paraguay, si différent et si proche. Quelques références au Honduras, en Amérique centrale, et puis à ma zone natale, la Champagne pouilleuse, en France, complètent l'ensemble.

Cet enracinement en Amérique latine conditionne bien sûr mes réflexions. C'est aux pratiques, aux débats et aux apports de celle-ci que je me réfère surtout. Parfois je précise un peu, comme lorsque je parle de la "systématisation". En général je le laisse sous-entendre.

Et c'est ce qu'il est bon que le lecteur comprenne, car lorsque j'emploie le "nous", lorsque je parle de "nos" pays, de "nos" habitudes,

c'est à l'Amérique latine et aux Andes que je pense. C'est en dialogue intime avec mes collègues et amis latino-américains que j'ai souvent rédigé.

Ensuite, mes pratiques de capitalisation d'expérience sont toutes passées par l'écrit et par l'imprimé. Cela influence beaucoup la réflexion car les démarches et les techniques ne sont pas toujours les mêmes lorsque l'on travaille avec la vidéo, avec le théâtre, avec la radio, avec le dessin, etc.

Il s'agit d'une limitation bien sûr mais j'ai préféré approfondir dans l'écrit en espérant que le témoignage de celui-ci soit utile aux autres formes d'expression et de communication plutôt que de procéder à des amalgames rapides ou de réaliser des compléments moins "vécus".

Et puis, ces textes ont été écrits en français ce qui était loin d'être évident. D'abord parce que c'est la première fois depuis près de vingt ans que je me lance à rédiger et publier dans ma langue maternelle, alors que j'en ai fait mon métier... en espagnol. Également parce qu'il n'est pas facile du tout de témoigner dans une autre langue que celle où l'expérience fut élaborée et partagée.

C'était là un défi. Personnel d'un côté, en tant que réapprentissage utile puisque, depuis 1989, j'ai de nouveau ma base en France. Mais stratégique aussi parce que je crois que l'expérience latino-américaine peut être utile en Europe et donc qu'elle peut devenir stimulante d'échanges entre continents qui soient vraiment réciproques. C'est donc aussi en dialogue intime avec un public européen que j'ai essayé d'écrire. Dans la mesure où une version espagnole pourra bientôt rendre à l'Amérique latine ce qui vient d'elle, cet effort n'aura pas été une trahison mais une avancée.

Enfin, comme si les difficultés-aventures précédentes ne suffisaient pas, s'y est ajouté une nouvelle contrainte pour l'écriture elle-même: ces textes ont d'abord été conçus sous forme de fiches courtes pour être insérées dans la Documentation pour le progrès de l'homme (DPH), un système d'échange documentaire informatique et intercontinental que la Fondation pour le progrès de l'homme (FPH) et le Réseau d'information sur le Tiers monde (RITIMO) soutiennent depuis 1987.

Pour moi, il était clair que j'allais traiter des apprentissages de l'ensemble de mes pratiques en matière de capitalisation d'expérience. Mais, il s'agissait de tout redistribuer en fiches qui puissent être indépendantes les unes des autres. D'où un style un peu particulier, qui n'est pas toujours évident mais qui a son charme... peut-être.

Enfin, une fois rédigées les 85 fiches, je les ai réunies sous forme de livre... et l'éditeur de ces Dossiers pour un débat m'a alors demandé de le réduire d'un tiers en longueur. Ce qui fut fait.

Voilà pour les conditionnements qui marquent ces textes.

Le lecteur y trouvera cinq chapitres, qu'il peut lire indépendamment et dans l'ordre qu'il préfère.

Le premier reprend et raconte mes principales expériences concrètes sur le sujet, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, depuis les plus réussies jusqu'à celles qui se traînent depuis bien des années. Les réflexions que j'y présente se recoupent souvent avec ce qui est décrit dans les chapitres suivants, mais il m'a semblé essentiel, puisque nous parlons d'expériences, de commencer par celles-ci.

Le chapitre 2 veut expliquer ce que nous entendons par "capitalisation de l'expérience" dans les pratiques auxquelles j'ai participé. Sans prétendre faire "LA théorie de la chose", j'y ai repris la même démarche que nous avons souvent utilisée sur le terrain : d'abord établir la différence avec d'autres procédures de production de connaissances, afin que chacun puisse appréhender la capitalisation par rapport à ce qu'il connaît déjà ; préciser ensuite les subjectifs et les objectifs qui nous inspirent.

J'en viens ensuite, dans le chapitre 3, aux conditions nécessaires pour faire une capitalisation d'expérience. Il s'agit surtout de pouvoir se situer quant aux contextes, quant aux ressources, quant aux méthodes.

Les deux derniers chapitres s'occupent plus directement du travail concret de capitalisation. Aussi bien le traitement de l'information, dans le chapitre 4 (les témoignages enregistrés d'un côté, la documentation de l'autre), que l'élaboration et la diffusion de produits de cette capitalisation, dans le chapitre 5.

Pour ceux qui aimeraient accéder aux textes produits au cours des capitalisations décrites dans ces pages, une annexe offre la liste des publications qui en ont été faites.

Je voudrais finalement présenter des excuses et exprimer des remerciements.

Depuis longtemps nous rêvions, avec quelques collègues qui partagèrent de très près toutes ces expériences de capitalisation, de préparer ensemble un témoignage de nos aventures et découvertes. Cela traînait. L'occasion s'est présentée de le faire maintenant, ici, vite, mais seul. J'en ai profité et je les ai délaissés. J'en ai profité et je les ai peut-être déposés. Qu'ils veuillent bien m'en excuser, surtout Oscar Martínez Horna,

Loyda Sánchez Bejarano et Alois Kohler. Ainsi que tous ceux qui apparaissent en annexe en tant qu'auteurs ou coauteurs des publications.

En même temps je les remercie pour tout ce que nous avons partagé au cours de ces années, surtout cette capacité d'enthousiasme, de débat et d'entreprise qui nous a permis de faire ensemble malgré bien des limites.

Pierre de Zutter
Mars 1994

1. QUELQUES EXPÉRIENCES DE CAPITALISATION

Principales expériences ayant servi de support à ces textes

Pour aider le lecteur à s'y retrouver dans les nombreuses références et exemples concrets que j'utilise dans ces textes, voici une présentation, brève et par pays, des principales institutions avec lesquelles j'ai eu l'occasion de collaborer et d'échanger en matière de capitalisation d'expérience.

BOLIVIE

1. Le **Projet d'irrigation inter-vallées (PRIV)** a été entrepris en 1977, sous un autre nom, par le ministère bolivien de l'Agriculture et la coopération financière et technique allemande. Le responsable actuel pour la partie allemande est la Société de coopération technique, la GTZ. Il s'occupe d'un vaste système d'irrigation couvrant deux vallées (Tiraque et Punata) de Cochabamba.

2. Le **Projet Camacho-Muñecas**, du **CICDA** français, travailla dans les vallées inter-andines du département de La Paz. J'ai eu l'occasion de l'accompagner entre 1983 et 1986.

COLOMBIE

1. Le **Mouvement des autorités indigènes du sud-ouest (AISO)** qui regroupe les communautés guambía et paez qui se séparèrent du CRIC (Conseil régional indigène du Cauca) au début des années 70 et entreprirent une démarche autonome de reconstruction du territoire et du droit indiens, tout en apprenant à dialoguer et négocier avec les autorités nationales de Colombie.

2. La **Fundación Colombia nuestra**, groupe de "solidaires" qui, sans ressources et dans une dynamique passionnante, accompagne depuis plus de 20 ans le Mouvement des autorités indigènes (AISO).

FRANCE

1. Le **CICDA (Centre international de coopération au développement agricole)** est une ONG française qui, à l'époque où je collaborais

avec elle, entre 1983 et 1986, travaillait essentiellement au Pérou, en Bolivie et en Équateur avec des projets de développement rural intégral.

2. La **Fondation pour le progrès de l'homme (FPH)** est une institution de droit suisse dont le siège exécutif est à Paris. Elle est particulièrement intéressée par la capitalisation des expériences et est partenaire de bien des efforts en la matière, dont les miens.

3. Mes tentatives de travail en capitalisation de l'expérience de la **Champagne pouilleuse**, avec ses multiples révolutions technologiques du dernier demi-siècle, n'ont aucun cadre institutionnel; elles se font suivant les parentés et les voisinages.

HONDURAS

Très imbriqués l'un avec l'autre, le **Projet de communication rurale au service du développement** et le **Programme national d'éducation extra-scolaire du Honduras (PRONAEHH)** m'ont accueilli en 1978 et 1979 en tant que consultant de l'Unesco qui les appuyait. Ils travaillaient ensemble dans diverses régions comme Ocotepeque, le Bajo Aguán et Jamastrán.

PARAGUAY

Le **Projet de planification de l'utilisation de la terre (PPUT)**, également nommé **Projet de planification de la gestion des ressources naturelles - PPMRN** - dans certaines publications) réunit le ministère paraguayen de l'Agriculture et la coopération technique allemande, dont l'organisme exécuteur est la GTZ. Il a existé de 1984 à 1994, travaillant en planification nationale et sur le terrain, un peu partout dans la région orientale du Paraguay.

PÉROU

1. **Villa el Salvador** n'est ni un projet, ni une institution, mais un district de la capitale, Lima, avec sa Communauté urbaine autogestionnaire (CUAVES), créée il y a un peu plus de vingt ans. C'est cette longue expérience que nous voulons capitaliser.

2. Les projets du **CICDA** français à **Chumbivilcas (Cusco)**, **La Unión** et **Condesuyos (Arequipa)** ont existé pendant les années 80. J'ai eu l'occasion de les accompagner entre 1983 et 1986, à travers la Coordination Amérique latine dont le siège était à Lima.

3. Le **Projet pilote d'écosystèmes andins (PPEA)**, à Cajamarca, est une initiative du Programme des Nations-Unies pour l'environnement (PNUE) avec un financement du ministère allemand de la Coopération. Il a été réalisé au Pérou entre 1985 et 1993 en collaboration avec l'Institut national de planification (INP) et la Corporation départementale de Cajamarca (CORDECAJ).

4. Le **PRATEC (Projet andin de technologies paysannes)** a son siège à Lima et œuvre dans les Andes en général depuis 1987. Je n'ai jamais travaillé directement avec lui mais j'ai eu l'occasion de partager bien des débats avec certains de ses membres.

5. C'est avec le CEPRODESA (Centre de promotion et de développement de la santé), dont le siège est à Lima, que nous essayons de capitaliser l'expérience péruvienne en Santé publique des 40 dernières années.

Honduras 1979: capitaliser pour partager et pour se renouveler

C'est d'abord un besoin personnel qui m'a amené à mon premier véritable essai de capitaliser l'expérience de terrain. Après 18 mois intenses et très fertiles de travail au sein de deux projets de l'UNESCO au Honduras, en Amérique centrale, j'étais trop chargé d'un vécu riche en interpellations et en pistes diverses : je me sentais incapable de vraiment m'intéresser à ce que faisaient et voulaient les autres.

Quelques semaines de vacances me démontrèrent le danger de vouloir, maintenant que de retour en Amérique du Sud je voguais à nouveau entre le Pérou et la Bolivie, tout ramener à mon expérience hondurienne, le danger de devenir comme certains collègues incapables, dix ou vingt ans après, de dépasser telle ou telle époque fructueuse. D'autre part le terrain m'avait appris qu'après une action passionnante, il était bon de l'exprimer et de la partager, donc de la savoir reconnue, afin de pouvoir entreprendre à nouveau.

C'est ce besoin personnel qui m'a conduit à rédiger, entre octobre et décembre 1979, un livre sur "Comment communiquer avec les paysans ?" Et, une fois la décision prise, c'est par rapport à un public et à un modèle de diffusion que j'ai travaillé.

Avec qui partager ? C'est ce que j'essayais de préciser dès l'abord car contenus, style et ton en dépendaient. La priorité était claire : personnel (de direction et de terrain) des projets et des institutions de développement, et dirigeants populaires.

Par contre, même si je n'étais pas un néophyte de l'écriture, le choix du livre pour la diffusion amenait un certain nombre de contraintes qui rendirent l'accouchement lent et difficile.

Pour améliorer l'impact de ce que je voulais dire, pour mieux convaincre, je croyais qu'il fallait "être sérieux" et respecter un certain nombre de règles ! Même si je m'en défendais, je me sentais obligé de

sacrifier à certains rites. Par exemple faire des paragraphes plus longs que dans les écrits de mon époque journalistique. Par exemple commencer par l'exposition théorique, raconter ensuite les faits et finir sur des conclusions. J'ai cherché à partir des acquis-appris de la pratique, mais si je les ai placés là et de cette manière, c'est sous la pression d'un modèle de "livre sérieux".

Quant à partager l'expérience elle-même, j'y étais plus à l'aise et j'essayais dans la mesure du possible de raconter en réfléchissant. Un certain blocage provenait cependant du ton impersonnel.

J'avais été obligé de l'adopter à cause de la situation au Honduras : le gouvernement militaire tolérait à peine ce genre d'activités ; nommer les collègues avec qui j'avais travaillé, c'était sans doute les exposer un peu trop. Par contre parler à la première personne tout en les ignorant c'était m'approprier une expérience collective. Mais en signant seul ce livre j'accaparaï de toutes manières !

A cette restriction ponctuelle s'ajoutait un mélange entre la pudeur apprise (il n'est pas de bon ton de se raconter) et les abstractions impersonnelles des "livres sérieux", ainsi que "l'obligation de réserve" par rapport à l'UNESCO qui avait financé ce travail.

Je vivais là pour la première fois un dilemme que j'ai retrouvé maintes fois par la suite : comment ménager cette "réserve" exigée par les institutions (réserve qui correspond parfois à un "droit d'auteur" et parfois à un souci de ne pas se voir déballé sur la place publique) et "l'obligation de partage" que l'on ressent face aux richesses des apprentissages du terrain ?

Cette capitalisation c'est d'abord à moi qu'elle a servi. Elle m'a permis de me défaire de ce vécu et de ses leçons. C'est-à-dire qu'elle m'a aidé à ne pas chercher à répéter l'expérience mais plutôt à profiter de ses enseignements.

L'auteur-acteur d'une capitalisation est bien le premier bénéficiaire de celle-ci.

CICDA 1983-1986 : quand les expatriés doivent systématiser

C'est au CICDA que j'ai rencontré pour la première fois une préoccupation véritable et entière pour capitaliser l'expérience : le personnel français envoyé sur place en Amérique latine (les "expatriés" comme on les appelait) était tenu d'élaborer, à son retour au pays, un "rapport de systé-

* "Systématisation" est utilisé ici dans un sens proche de "capitalisation de l'expérience" (NDR°)

matiation*" sur l'expérience vécue ; deux, trois mois ou plus étaient réservés pour ce faire.

Quand, en 1983, j'ai commencé à collaborer avec le CICDA dans les pays andins, systématiser était déjà un mot à la mode un peu partout mais il était rare que le défi soit pris réellement au sérieux et surtout qu'il soit inclus dans les obligations du personnel, donc qu'on lui offre le temps et l'argent nécessaires.

Cependant, parmi les 7 ou 8 "expatriés" s'étant retrouvés dans cette situation entre 1983 et 1986, années où j'étais plus ou moins proche du CICDA, bien des efforts n'ont pas abouti ; et les quelques "rapports" qui réussirent à naître ne nous ont pas vraiment servi ni marqué dans le travail de terrain. Pourquoi ?

D'abord, deux éléments du contexte venaient troubler les meilleures intentions.

Cette mise en valeur des acquis de l'expérience se faisait après le travail de terrain, au moment où l'expatrié en fin de contrat était à la recherche d'un nouvel emploi, de nouvelles orientations. Soit il en découvrait une moindre disponibilité (psychologique), soit les réflexions s'adressaient plus à de nouveaux employeurs (la recherche, une autre institution de développement...) qu'aux collègues sur place, soit c'était une certaine solitude du retour en France qui frustrait toute élaboration après les années d'intenses débats dans les Andes.

D'autre part, la "systématisation" était mal vécue par certains car elle était privilège des "expatriés" alors qu'elle était refusée aux nationaux des projets. Comment pouvoir ainsi parler en confiance de ce qui avait été partagé avec les exclus de la systématisation ?

Mais les principales entraves provenaient des doutes existants quant à savoir que faire et comment faire.

Dès mon arrivée en 1983, j'avais été sollicité pour aider les systématisateurs puisque j'avais déjà une certaine expérience personnelle. Les demandes ont continué jusqu'en 1986. Mais je n'ai jamais été capable d'apporter un appui valable. Parce qu'il s'agissait encore pour moi d'une pratique empirique que je ne savais pas bien expliquer et partager. Et puis parce que mes propositions se heurtaient à certains blocages.

« Commence par raconter. Avant de reprendre tes notes ou tes archives, dis d'abord tout ce qui te vient à l'esprit, enregistre-le ou écris-le. Ça te servira de référence pour la suite. Après tu te mettras à réviser les documents. » J'insistais sur le besoin de revivre le processus personnel afin d'être en condition de mieux sentir ou réfléchir l'expérience de travail. C'était dans ce vécu que je voyais la première base, quand bien même le ton personnel ne reparaitrait pas dans le produit final. De telles proposi-

tions semblaient souvent disqualifier mon appui : c'était peu sérieux quand on pensait à tant d'études et de publications prestigieuses !

La systématisation demandée était parfois une corvée et parfois un rêve longtemps attendu mais personne ne savait par quel bout la prendre. D'où la tendance à se réfugier dans un style de thèse universitaire, de rapport aux financeurs ou de promotion de telle ou telle "réussite", avec leurs descriptions froides et ennuyeuses de "l'objet" d'étude, leurs chronologies sans éclat de l'action développée, leurs conclusions imaginables avant toute lecture.

Pourquoi était-il impossible de débloquer ce traumatisme de l'écriture qui amenait des gens si passionnants dans le dialogue et le débat à devenir insipides face à une feuille de papier ?

Justement parce qu'il ne s'agissait plus d'un dialogue ! Ce genre d'écrit n'était plus une forme de communication en usage sur le terrain mais un filtre du système officiel, soit académique, soit professionnel. On y entrait comme à un concours, en attente d'être jugé ou jaugé, soit avec l'espoir de ne pas s'en tirer trop mal, soit avec l'illusion d'y briller.

Le terme employé, "rapport de systématisation", posait à l'avance tout un conditionnement. Les "rapports" faisaient partie des obligations-cauchemars qu'avaient dû assumer les expatriés pour les relations entre le terrain et diverses instances nationales ou européennes.

La "systématisation" faisait penser à bien des rigueurs analytiques, surtout à cette époque où "l'approche système" envahissait le développement rural.

Il n'y avait plus dialogue et les personnes-sujets se sentaient obligées à disparaître derrière les faits-objets. Malgré cette intuition du CICDA que les expatriés étaient devenus des "personnes-ressources" qui devaient partager leurs acquis avant de quitter son bord, la systématisation devenait trop impersonnelle, dans son ton et dans sa pratique. Dans sa langue aussi car c'était en France et en français que naissaient les rapports et cela éliminait d'office tout dialogue avec les interlocuteurs des années-terrain.

"Systématiser", "capitaliser l'expérience", quelle que soit l'expression que l'on emploie, il est fondamental de reconnaître que la richesse de l'expérience est d'abord dans ses acteurs, dans ses sujets, et non dans les objets eux-mêmes.

Alors, la question première à se poser est : "qui capitalise quoi ?" Et ce, afin d'approfondir et d'exprimer aussi bien le qui que le quoi.

Ruralter 1986 : à la recherche des voix du terrain

L'idée d'une revue qui reprenne les expériences vécues sur le terrain dans les projets de développement rural traînait depuis quelques années dans les tiroirs du CICDA. Elle répondait à un besoin : les débats internes étaient très denses entre les équipes de projets au Pérou, en Bolivie et en Équateur et avec la Coordination Amérique latine établie à Lima. Ils s'accompagnaient d'un autre dialogue, souvent muet celui-là, avec le monde des chercheurs, penseurs et autres producteurs de publications sur les sujets qui nous intéressaient. Dialogue muet car les canaux existants étaient sous contrôle "scientifique" et l'empirisme du terrain avait du mal à s'y exprimer en tant que tel.

En fait, il s'agissait autant de favoriser l'expression du terrain en général que de rompre un certain isolement du CICDA en particulier. CICDA était isolé sur bien des points. Dans sa pratique d'ONG européenne exécutant directement des projets dans les Andes. Dans son action couvrant trois pays et vivant fortement leurs incompréhensions et complémentarités. Dans sa dynamique de chercher à apprendre du terrain pour s'améliorer au lieu de se limiter à la quête de modes salvatrices.

Cet isolement n'était pas une autarcie ; les pressions (et apports) extérieures étaient nombreuses. Il y avait l'exigence habituelle de résultats à montrer. Mais également ces modes-paquets venues d'un peu partout sur les manières de conduire un projet (le suivi-évaluation, la planification, la systématisation...) et sur les méthodes d'action (la participation, la recherche-développement, l'éducation populaire...). Il y avait enfin les jargons spécifiques à chacun de ces courants et aux militantismes politiques toujours présents qui gonflaient le langage de mots de plus en plus magiques et de plus en plus incompréhensibles : des pratiques anciennes revenaient sous d'autres termes et encadrées dans une "méthode" qui servait surtout à déconcerter.

« *Écrivez, envoyez-nous des articles !* » La Coordination de Lima réclamait depuis des mois afin de créer un canal qui permette aux projets de différentes institutions et pays de débattre et d'échanger. En vain. Entre la fin 1985 et le début 1986, on fit donc avec ce que l'on avait sous la main et on lui donna rapidement un emballage à peu près publiable. Le numéro un de la revue "Ruralter" naquit ainsi du volontarisme : faire pour démontrer que c'est possible et stimuler ainsi des apports pour la suite.

Le matériel était d'une grande richesse quant aux expériences de toutes sortes et aux réflexions qui y étaient présentées, car s'y exprimaient les profondes évolutions au sein du CICDA depuis quelques années.

Mais ces expériences et évolutions avaient trop souvent été "systématisées" sous forme de schémas et de formules : dans CICDA nous réagissions aux contradictions évidentes du développement rural en essayant d'élaborer notre propre chemin mais l'urgence de faire des propositions aux équipes des trois pays et de s'affirmer face à l'extérieur nous poussait à prioriser de nouvelles abstractions dans le style des sciences sociales, c'est-à-dire un habillage verbal à usage interne, utile dans la recherche de cohérence entre équipes si différentes mais difficile à partager avec d'autres.

Près de deux ans après le lancement du premier, Miguel Vallier, directeur de la revue "Ruralter", faisait dans le second numéro le bilan des critiques qui lui avaient été adressées : *«la dispersion du public lecteur, le niveau de conceptualisation des articles et le langage institutionnel de ceux-ci.»*

Ainsi c'est dans la forme et dans le style que l'effort a le plus failli. Il y a donc des impératifs de forme et de style dans une capitalisation pour qu'elle soit utile !

Au contexte institutionnel, latino-américain et mondial, qui nourrissait notre obsession de "proposer", s'ajoutait la difficulté énorme à trouver et stimuler les voix pour mieux exprimer les apports du terrain.

Bien sûr, le premier "Ruralter" cherchait à raconter chaque fois qu'il le pouvait. Mais ses récits étaient froids et impersonnels car ce n'est pas le terrain qui s'exprimait directement : on ne faisait qu'y reprendre des extraits de ce que le terrain avait dit dans des rapports, c'est à dire dans des textes qui, plus que pour le dialogue, étaient pour l'administration interne et externe.

Et pourquoi le terrain ne disait-il pas directement, dans son propre langage ? Parce qu'au lieu d'améliorer ses propres mots, il cherchait à être crédible plus qu'à être compris et il essayait un mélange souvent mal géré.

Le terrain a-t-il besoin de canaux stables pour y capitaliser ses expériences ? Sans doute. Mais il faut aussi pour cela trouver un style adapté et le légitimer par rapport aux écritures "sérieuses" et "scientifiques". Le vécu et son éventuelle personnalisation ont mauvaise presse dans certains milieux professionnels. C'est pourtant à travers eux que le dialogue peut être réel entre terrains différents, entre terrain et d'autres milieux, car l'important c'est d'abord de se comprendre et non pas de se juger.

Cette expérience m'a appris à redonner par la suite plus d'importance aux questions de forme car il ne suffit pas d'offrir la parole au terrain, il faut aussi lui donner des voix.

Cajamarca 1989: la capitalisation d'une équipe extérieure

En cinq ans de vie, le PPEA de Cajamarca au Pérou avait multiplié les expériences et les pratiques. En tant que Projet pilote, il avait la responsabilité d'offrir à d'autres le fruit de son travail. C'est ainsi qu'a commencé, en 1989, sa capitalisation.

En réalité nous ne parlions pas à ce moment-là de capitalisation mais simplement d'une "étude". Cependant il était clair qu'il ne s'agissait pas d'évaluer le PPEA ni d'en tirer un modèle mais bien de recueillir ses apports, avec ses réussites et ses échecs.

Notre équipe (avec Grimaldo Rengifo, François Greslou et Oscar Martínez) était extérieure au projet, même si Grimaldo et moi avions déjà collaboré avec lui.

C'était d'ailleurs pour cela que nous avons été choisis. Le responsable au PNUE de Nairobi, celui à l'INP de Lima et Alois Kohler, le chef de projet, étaient d'accord sur ce point : il ne valait la peine de faire l'étude que si nous l'assumions car nous avons la confiance et la connaissance.

Pourtant nous n'avions vécu de l'intérieur ni le processus, ni ses découvertes et ses déboires, ni toutes ces prises de décision qui sont les grandes révélatrices de bien des choses.

Capitaliser l'autre, est-ce possible ?

Étude classique – capitalisation, intérieurs – extérieurs, nous étions en fait un peu livrés à nous mêmes. Et nous savions qu'il s'agissait d'une occasion unique pour entreprendre un type de travail longtemps rêvé mais jamais possible. Il nous fallait tout définir : la méthode, les sujets à traiter, les produits, leur style et leur mode de diffusion.

Nous avons commencé par la méthode, donc par les objectifs, donc par le (long et parfois douloureux) débat de nos subjectifs, de notre manière de sentir ces objectifs.

Tout d'abord ce fut l'immersion... dans les papiers. Tout voir et voir un peu de tout. Les conditions du Pérou ne permettaient plus de trop s'épancher en parcours dans la campagne et c'est dans la mémoire du projet que nous devons surtout nous plonger. Heureusement elle était abondamment enregistrée : j'y ai découvert les avantages de certaines disciplines et méthodes documentaires.

Ce n'est qu'après nous être ainsi imbibés que nous avons abordé le grand dilemme : que traiter ? quels axes ou sujets choisir et pour quoi dire ?

Depuis des mois que nous nous préparions nous en avons souvent discuté mais une fois au pied du mur ce n'était plus aussi évident : nous voulions éviter de nous distribuer quelques "sujets" en accord avec nos spécialités professionnelles et nos goûts ; nous étions à la recherche d'une méthode qui nous aide à percevoir et traiter la globalité. Comme le voyageur qui arrive dans une contrée nouvelle nous voulions trouver des "oteros", des buttes ou observatoires d'où contempler l'ensemble.

Nous n'avons réussi ni à être très clairs sur la question ni vraiment d'accord entre nous, mais nous avons décidé d'essayer. L'histoire de ce parcours de capitaliseur est longue et fertile en enseignements, mais elle redevient individuelle. A cause de nos différentes réalités et disponibilités le véritable travail en équipe s'arrêta là et nos manières de faire devinrent ensuite plus divergentes.

Pour ma part j'ai vécu cette période sous pression et dans l'enthousiasme.

Sous pression car il nous fallait continuer à définir bien des choses afin de garder la cohérence dans nos efforts et nos écrits, mais les rythmes de chacun étaient très différents. Quant à moi, je retardais comme toujours le moment de décider un style et une structure, dans l'attente de mieux "sentir" que dire et comment, et ce faisant j'embêtais les autres. Sous pression également parce que les richesses de l'expérience entraînaient des mois de travail non prévu, à nos dépens.

Dans l'enthousiasme car ces richesses étaient un grand stimulant. Aussi parce que les produits prenaient forme et suscitaient des réactions, démontraient leur utilité. Ainsi, sans attendre la publication définitive, Estuardo Regalado, le nouveau chef du PPEA, imprimait localement quelques chapitres pour animer des débats.

Cette expérience tend à montrer qu'une capitalisation extérieure peut être utile. Dans certaines conditions : confiance (personnelle et quant aux orientations) et connaissance furent des critères plus importants que la spécialité professionnelle.

Mais il est important d'établir clairement la différence entre ce qui est intérieur et ce qui est extérieur. Il nous a souvent fallu faire l'effort d'un recul pour éviter le mélange.

Il m'en est resté une révélation : les petits textes libres que j'avais préparés à manière d'apéritif pour chaque chapitre de l'étude et que nous avons finalement réunis dans un livre à part ("Le paysan, l'expert et la

nature") eurent dix fois plus d'impact que l'étude elle-même et donc une utilité immédiate. Il s'agissait surtout de réapprendre à raconter !

Villa El Salvador 1983-1993 : déboires et patience de deux apprentis-capitaliseurs

Villa El Salvador est un énorme quartier nouveau aux portes de Lima, capitale du Pérou, plus d'un quart de million d'habitants en 20 ans, une terre de rencontres et d'affrontements de toutes les modes et de toutes les idéologies, de toutes les utopies et de tous les schémas, un miroir où toutes les propositions de société cherchent à se refléter.

Oscar Martínez, médecin, y collabore pratiquement depuis ses débuts, dansant entre politiques et pratiques de santé et l'appui à la dynamique globale de la Communauté urbaine autogestionnaire de Villa El Salvador (CUAVES). Pour ma part j'en fus le premier héraut journalistique avant qu'elle ne devienne célèbre et, à distance, j'y garde depuis lors un œil et un cœur.

Depuis 1983, Villa El Salvador a fait germer, chez Oscar et chez moi, un autre rêve fou dans le genre de ceux que Villa a toujours su semer : comment aider à rassembler et à traiter l'information sur cette histoire et à recueillir le vrai-dit des acteurs pour que cet ensemble serve aussi bien à l'intérieur, aux nouvelles générations, qu'à l'extérieur, à tous ceux qui cherchent un dialogue avec ses apprentissages.

En 1986, Oscar fit un premier essai, furtif. Un groupe de femmes de la base débattit les évolutions de son pâté de maisons autour d'un grand papier où chacune punaisait et expliquait les dessins qu'elle venait de faire, sur une maison, un acteur, etc. C'était notre adaptation des "cartes parlantes" de Colombie. Oscar revint enthousiaste mais les femmes se dispersèrent, bien vite reprises par la recherche d'activités lucratives pour leur survie familiale.

En 1988-89, nous avons cherché à recommencer en tablant sur l'enregistrement de témoignages de quelques dirigeants pour motiver ensuite une dynamique plus globale. Mais il nous fallait d'abord accoucher Oscar afin que sa propre vision n'interfère pas celle de ses interlocuteurs. Nos propres rythmes et besoins bloquèrent rapidement le processus car notre disponibilité était insuffisante.

En 1989, profitant de mon déménagement en France, nous avons posé les conditions d'un travail plus ambitieux encore. Depuis l'Europe il devait être possible de retrouver tant de documents dispersés dans le

monde et d'engager des partenaires pour un tel processus. A Lima nous gardions un bureau équipé disponible pour tous travaux d'appui. Il s'agissait de lancer la dynamique et d'offrir infrastructure, services et conseils aux intéressés. De plus cela nous permettait de commencer le processus sans nous inféoder à quelque tendance ou groupe en conflit dans Villa.

Nous voulions avancer lentement afin de ne rien brusquer et de ne rien imposer. Nous ne voulions aucun cadre formel afin de permettre une appropriation par la CUAVES et d'éviter toute récupération extérieure.

Nous savions ce que nous voulions et ce que nous ne voulions pas, mais cette optique en processus, cette perspective où le temps n'est pas compté mais ouvert aux rythmes des acteurs eux-mêmes, est difficile à partager et à faire comprendre. Quelques tentatives de contacts et appuis en Europe se perdirent en attente de formalités et de "projets" concrets.

Pendant ce temps, à Villa El Salvador, la restitution d'un début de chronologie, de quelques documents d'origine et des premiers bouts de témoignage commencèrent à susciter l'intérêt. En 1991, un Conseil des Anciens, formé par les principaux anciens dirigeants de la CUAVES, se proposa d'y trouver les bases pour un travail d'appui et de formation aux nouveaux. Quelques crises politiques et économiques plus loin, au plan national et au plan local, le groupe se dilua. Le travail n'a toujours pas repris; nous continuons en attente, avec nos infrastructures, nos services et notre temps.

Dans le contexte de crise du Pérou, où la survie dans toutes ses dimensions est une obsession de tous les jours, il aurait fallu pouvoir compenser le temps et les déplacements des acteurs de Villa pour qu'ils aient quelque disponibilité. Pour obtenir ces moyens il aurait fallu présenter un "projet" donc des produits et des délais. Or, pour que la dynamique de capitalisation serve d'abord à Villa même, nous voulions éviter toute structure projet. Et nous sommes restés bloqués.

Rien n'est clair encore. Faut-il céder et en faire un projet? La négociation du "projet" ne permettrait-elle pas ces engagements concrets qui semblent parfois nécessaires? Est-il possible d'éviter une malversation d'effort et d'histoire pour satisfaire les partenaires-appuyeurs du "projet"?

Santé publique au Pérou (1988-1993): balbutiements des témoignages et écueils académiques

Le Pérou fut dans les années 70 un des précurseurs de ce que l'O.M.S., l'Organisation mondiale de la santé, adopterait ensuite comme politique internationale en Soins de santé primaires (SSP). Cependant le pays lui-même a perdu la mémoire et les enseignements des multiples expériences qui l'inspirèrent. Celles-ci avaient contribué à l'amélioration des politiques internationales mais elles nous revenaient sous forme de slogans magiques, de modèles préfabriqués et de formules simplistes.

Acteurs complémentaires et complices dans bien des activités et des réunions, avec Oscar Martínez nous avons voulu reprendre le défi de capitaliser l'histoire de la Santé Publique au Pérou afin de pouvoir partager avec d'autres et avec les nouvelles générations les richesses du processus vécu dans le pays.

L'École de Santé publique, où travaillait alors Oscar, avait déjà commencé à recueillir les témoignages de certains médecins parmi ceux qui possédaient les trajectoires les plus longues et les plus diverses. L'effort avait avorté avec les changements politiques au Ministère. Nous avons cherché à le continuer à notre manière.

En 1988, c'est avec le docteur Manuel Alencastre que nous nous sommes entraînés au témoignage: une vieille amitié, un parcours complet depuis la périphérie la plus ignorée jusqu'aux plus hauts postes techniques du Ministère et son auréole personnelle et professionnelle devaient servir à apprendre ensemble et à en motiver d'autres pour faire boule de neige.

Puis, nous avons cherché l'élargissement de la dynamique. Nous voulions que d'autres médecins et collègues à la retraite entrent en partenaires d'une œuvre collective. Entre gens de connaissance, le contact était facile: les réunions se multiplièrent donc. Mais les habitudes sont également bien ancrées: comment réussir à faire ensemble quelque chose de différent de ce que l'on a toujours fait ensemble, au Ministère et dans l'enseignement à l'Université: des études scientifiques?

Le témoignage? Trop peu sérieux! Il fallut deux ans pour réussir à en entreprendre un deuxième; un an de plus pour le troisième...

La documentation accumulée au cours de plusieurs décennies est volumineuse: comment s'y retrouver quand on n'a pas les moyens de s'y consacrer?

Et puis nous avons parlé d'"histoire de la Santé publique au Pérou": aussitôt s'étaient imposées les normes académiques de l'étude scientifique et donc des tâches impossibles à assumer avec nos moyens.

En trois ans la crise économique, avec ses indisponibilités, et les angoisses méthodologiques, avec leurs perpétuelles remises à plus tard et à plus clair, n'ont pas permis d'avancer. En fait nous avons des centaines de pages de témoignages, des centaines de documents, tout un groupe d'acteurs-témoins des dernières décennies de la Santé publique au Pérou. Mais il ne suffit pas d'avoir l'information à portée de la main ni l'envie de faire : quelles sont les conditions nécessaires pour une capitalisation de l'expérience ?

Dans un contexte comme celui du Pérou actuel, les moyens financiers sont indispensables pour dégager du temps et tenir les engagements. Avec eux, bien des blocages auraient pu être dépassés peu à peu, en processus. Sans eux, les réunions se cantonnent vite aux retrouvailles entre vieux amis. Mais l'argent n'est pas tout.

Qu'est-ce que la capitalisation d'expérience ? Il n'est pas si facile de l'appréhender pour des gens formés pendant des années à "remplir" (d'ailleurs de manière créative et inspirés par leur expérience) des projets, des budgets, des évaluations, des inspections, des études. La capitalisation manque encore de références et de légitimité.

Reconstruire l'histoire pour en partager les enseignements ? Le schéma d'une histoire linéaire et officielle reprend vite le dessus.

Témoigner son parcours ? Oui, mais comment dépasser la simple anecdote et les opinions finales du parcours et reconstruire plutôt le comment et pourquoi se sont forgées ces opinions ?

Partager les leçons de l'expérience ? Oui, mais comment échapper au document professoral qui enseigne et offrir aux autres les informations et les vécus qui stimulent leur propre apprentissage sans risquer tout un prestige académique et professionnel ?

Cochabamba 1989-1993: La capitalisation est d'abord une négociation

En 1989, convaincus des innombrables apports que pouvait nous offrir à tous le PRIV de Cochabamba, en Bolivie, nous avons commencé à nous motiver, entre acteurs et tuteurs du Projet, pour pouvoir consacrer du temps et des moyens à systématiser cette expérience passionnante et bourrée d'apprentissages.

C'est par la voie officielle que nous nous sommes lancés à proposer : dans un rapport des experts permanents, dans une annexe de mission d'évaluation... Sans réponse.

Vers la fin 1990, c'est du terrain qu'est repartie l'initiative. L'idée avait mûri. L'ambition s'était affirmée. Il n'était plus question d'une équipe extérieure mais d'un appui à un processus interne au Projet.

C'est ainsi que pendant deux ans et demi nous avons capitalisé.

Nous? C'était là le premier point de la négociation permanente. Car il y avait bien des parties prenantes: entre la Bolivie et l'Allemagne; en Allemagne même; entre La Paz, la capitale, et le projet à Cochabamba; au sein du projet lui-même entre la hiérarchie et le terrain; chez les paysans et leurs diverses organisations. J'en faisais partie également en tant qu'appui privilégié, ainsi que Loyda Sánchez en tant qu'appui sur place. Chacun avec des envies complémentaires mais différentes.

C'est d'ailleurs sur les envies que tout s'est joué, les envies de dire, de faire et de savoir. Malgré tous les efforts pour préparer et adopter un plan de travail, les décisions globales ne venaient pas... mais nous en avions envie! Alors nous nous sommes lancés, ne serait-ce que par petits bouts, guidés par cette vision d'ensemble. Un peu beaucoup de doc, un peu beaucoup de témoignages de différents acteurs, un premier livre avec les plus motivés et les plus disponibles ou les plus intrépides. Le grand accord étant bloqué par les craintes de toutes sortes, il s'agissait de commencer avec chacun par ce dont il avait vraiment envie. C'est ainsi que nous avons surmonté progressivement les peurs et démontré que c'était possible et utile.

Les peurs? Il y avait bien sûr l'angoisse de savoir si on pourrait, si on était capable de réussir; elle est normale et, en fait, heureusement qu'elle existe! Mais il y avait aussi la hantise des éventuels règlements de comptes et des malversations d'idées et d'auteurs: elle est toujours bien réelle la tendance à chercher des coupables pour les erreurs commises et à adapter l'expérience vécue pour justifier et promouvoir une idée, une institution, un modèle ou un individu. Capitaliser peut être dangereux et détruire plus que construire si on se laisse gagner par le sectarisme et/ou par l'obsession de proposer!

Capitaliser? Oui il s'agissait bien de capitaliser, de transformer l'expérience en connaissance utile à l'action. Mais au long de trois années nous avons plutôt jonglé avec les mots, les expressions, pour donner un nom à notre travail.

Au sein du projet nous parlions de "récupération historique" ou de reconstruire l'histoire vécue, car il ne s'agissait pas seulement de tirer les leçons et de les diffuser mais aussi d'ordonner et de rendre aux différents acteurs toute information (brute et/ou interprétée) pouvant leur être utile aujourd'hui ou demain.

Avec les tuteurs boliviens et allemands, nous parlions plutôt de "systématisation". Non pas tant parce que ce terme ait été plus clair pour tous,

mais parce que toute référence à l'histoire du projet faisait poindre des dangers de déballage inconsidéré et parce que "systématisation" semblait mieux rappeler un des objectifs originels du projet : élaborer des propositions de travail pour d'autres projets d'irrigation en Bolivie.

Avec les amis les plus proches de Cochabamba et dans mes dialogues avec la FPH, nous incluons ce travail dans un apprentissage plus vaste de ce qu'est ou peut être la capitalisation.

A chacun suivant ses besoins, à chacun suivant ses envies, à chacun suivant ses peurs : jusqu'à la correction du dernier texte du deuxième livre en mars 1993, c'est à l'art de la négociation qu'il nous a d'abord fallu faire appel.

Sans un minimum de définitions, décisions et moyens de l'institution qui détient l'expérience, il est presque impossible de capitaliser. C'est parce que ces conditions existaient que nous avons pu le faire dans le cas du PRIV. Grâce à cela nous avons pu constater que la capitalisation est avant tout une négociation entre les acteurs de l'expérience, plus qu'une tâche à programmer dans les activités institutionnelles et à accomplir mécaniquement.

De cet art de la négociation découlent toutes les fluctuations dans les délais, dans les rôles des uns et des autres, dans les intensités variables des différentes actions à entreprendre, dans les méthodes, etc.

Du moins lorsqu'il s'agit de capitalisations collectives par les acteurs du terrain, comme dans le cas (très rare) du PRIV.

Et c'est sur la base des envies que nous avons essayé de le faire, en les suscitant, en les développant, en les appuyant. De cette manière nous avons pu surmonter progressivement les peurs qui semblaient vouloir tuer cette entreprise dans l'œuf et obtenir les sacrifices qu'un tel effort entraîne pour tous, sans exception.

Cochabamba 1991 : faire équipe pour capitaliser

Quand je suis arrivé à Cochabamba, en Bolivie, au début octobre 1991, nous avions quelques certitudes et acquis. Nous avions de l'information en masse, déjà révisée et travaillée (des milliers de documents, des dizaines de témoignages...). Nous avions un objectif : produire un premier matériel qui permette de commencer à partager l'expérience du PRIV et de ses acteurs. Nous avons choisi un premier thème : gestion de l'eau et organi-

sation paysanne. Nous avions des délais : un mois. Tout le reste était à négocier et définir.

Par exemple, je ne savais pas moi-même si j'arrivais pour assumer totalement l'écriture ou au contraire pour appuyer des rédactions individuelles, ou pour...

Heureusement, les envies d'un petit groupe étaient plus fortes que les craintes généralisées face à l'aventure. Faire équipe pour capitaliser ensemble ? Il nous a fallu quatre ou cinq jours pour poser clairement et assumer le défi.

Au début nous étions quatre dans une équipe qui avait deux bases fondamentales : une grande confiance personnelle et une interprétation partagée sur l'essentiel du processus de l'expérience. Au-delà, bien sûr, de nombreuses différences d'opinion, de sensibilité, d'information et de parcours individuels, ainsi que de disponibilité car deux des membres, en charge du projet, ne pouvaient que grappiller des heures ou des jours pour ce travail. En fait, l'équipe s'était déjà plus ou moins formée au cours de pratiques antérieures.

Il nous fallut une dizaine de jours pour décider ce que nous allions faire. Les définitions avaient besoin de mûrir pour être vraiment partagées et intériorisées. Écouter, stimuler, débattre et savoir quand faire une proposition qui accélère tout : la dynamique habituelle d'une équipe.

Premier saut qualitatif : une proposition d'ensemble du produit à fabriquer (cinq "articles" signés ou "parties" pour un livre commun). Les débats antérieurs prenaient forme, chacun commençait à pouvoir y situer son rôle et ses apports.

La deuxième phase demanda également une dizaine de jours. Face à la responsabilité assumée (une partie chacun), il fallait commencer à travailler et écrire tout en échangeant brouillons et idées afin d'harmoniser les approches et les styles. Désaccords, enthousiasmes et impuissances se succédèrent jusqu'à ce qu'enfin surgisse un pacte du possible et du désirable.

Il nous restait dix jours. Nous savions ce que nous voulions et devions faire, nous avions inclus un cinquième larron pour élargir l'approche mais nous n'avions pratiquement pas une seule ligne d'écrite ! Cela nous obligea à renégocier les délais (un mois de plus), les engagements et les sacrifices de chacun. Et à nous séparer ! Trois semaines pour que chacun élabore un maximum.

A la mi-novembre, les productions étaient très dissemblables quant au volume mais elles offraient un excellent panorama : le livre avait déjà une âme, il embaumait l'air avec son style et avec ses trouvailles que nous pressentions mais ne savions pas auparavant. C'est ce qui motiva et rendit possible la frénésie des quinze derniers jours.

La quatrième phase fut endiablée. Nous n'avions plus le temps d'affiner nos doutes et nos états d'âmes mais nous étions aspirés par l'œuvre que nous construisions et qui nous guidait. A la dernière heure du 30 novembre, notre date limite, nous imprimions la première version finale, surpris de constater que, avec des nuances bien sûr, chacun aurait pu et voulu signer la partie de l'autre.

Entre le défi commun et les responsabilités individuelles, il est bien des manières de faire en équipe et d'obtenir que les différences personnelles s'enrichissent mutuellement au lieu de s'annuler. Il s'agit précisément de jongler entre les apports de chacun et la vue d'ensemble. C'est possible mais il n'y a pas de règle.

Le délai d'un mois était incompatible avec le processus pour faire en équipe, mais sans lui il eût manqué la pression indispensable pour dépasser les craintes et les différences.

Ne pas faire œuvre commune eût été dommage car bien des conditions étaient réunies, mais elle ne fut possible que parce que les signatures et les responsabilités furent précisées, laissant à chacun le loisir de s'affirmer et de se dire sans sombrer dans un "plus petit commun dénominateur" collectif et anonyme. L'expérience a ses acteurs, sa capitalisation a ses auteurs et elle peut les réunir.

Harmoniser les styles semblait être un mieux pour le lecteur mais limitait certaines expressions et l'expression de certains apports. Cependant, à mesure qu'il fut intériorisé, le style de base permit de tirer d'autres leçons de l'expérience parce qu'il supposait une forme de dialogue avec le lecteur et parce que c'est dans ce dialogue-là que de nouveaux éléments furent découverts.

Cochabamba 1993: séparer pour capitaliser

Les premiers efforts pour que les équipes de terrain du PRIV capitalisent leur expérience en assistance technique et vulgarisation agricole remontent à la mi-91 : de nombreux témoignages collectifs et individuels furent alors enregistrés, transcrits et rendus à leurs auteurs. Mais la situation paraissait bloquée : ces entretiens ne réussissaient pas à dépasser l'autocensure des équipes.

C'est à la mi-92 que le PRIV relança officiellement le défi de cette capitalisation, volontaire mais incluse dans le travail de projet. Les candidats étaient une quinzaine.

L'idée était de stimuler un maximum d'efforts individuels ou en groupe (au choix) pour ensuite dégager les axes d'une diffusion et en charger une équipe plus restreinte de responsables au sein des auteurs.

A la fin septembre 92, lors de mon deuxième passage à Cochabamba pour aider, je n'avais presque rien à me mettre sous la dent. Nous savions pourtant les richesses d'une expérience pléthorique d'espoirs, de déboires, de rigueurs et d'apprentissages. Mais la dynamique interne, surtout en fin de projet alors que chacun est en recherche de nouveaux horizons, n'était pas favorable : les méfiances écrasaient l'envie.

C'est alors que nous avons dû réviser complètement l'optique : puisque les difficultés interpersonnelles bloquaient le décollage commun, il s'agissait de séparer pour mieux capitaliser. Une équipe s'est constituée, mais non plus sur la base des auteurs sinon entre trois spécialistes (avec Loyda Sánchez et David Tuschneider) chargés d'appuyer les processus individuels et de mettre en forme l'ouvrage d'ensemble.

Bien sûr chacun des auteurs de capitalisation recevait l'information essentielle sur la tournure, les tenants et les aboutissants de l'œuvre commune. C'est d'ailleurs au nom de celle-ci que se négociaient les recen- trages thématiques, les accents ou les exclusions, les délais et les volumes.

Mais chaque processus était très individuel, permettant d'approfondir l'expérience et la vision personnelles mais empêchant de s'enrichir avec celles des autres. Le travail des auteurs en devenait d'ailleurs plus exigeant car il n'était plus possible de se cacher dans une signature collective ou de partager (exproprier !) le matériel de l'autre.

Ce fut un pis-aller par rapport à notre idéal de travail en équipe. Le jeu en valait quand même la chandelle. Les auteurs ont moins appris et se sont moins formés que dans une entreprise commune. Mais le produit ainsi obtenu en mars 93 est riche d'apports de huit auteurs pour la réflexion de tous ceux qui travaillent en développement rural en général.

Les solo n'ont pas donné un concert mais une veillée musicale à thème, pleine d'émotions, de contradictions et de leçons. Nous avons pensé qu'il aurait peut-être été nécessaire de réécrire à la fin une partition trop diffuse : il a suffi de souligner quelques lignes mélodiques dominantes et complémentaires ; en s'ajoutant et en se croisant, les morceaux personnels ont déjà beaucoup à offrir.

La diversité des sensibilités, des opinions et des vécus était trop grande pour qu'une capitalisation en équipe soit possible dans les délais et les

conditions existantes. Mais cette diversité pouvait alors être considérée comme une des plus grandes richesses que le PRIV puisse partager. Car il s'agit de capitaliser l'expérience et non d'en tirer un modèle.

Cependant cette dynamique nous a enseigné le besoin dans ce cas d'apprendre à jouer, en tant qu'appuis-responsables, sur bien des registres : la motivation, l'accompagnement, la pression (hiérarchique ou éditoriale). Une bonne dynamique d'équipe permet parfois d'affronter en négociation et en consensus les différentes contraintes qui se présentent. Quand séparer devient nécessaire, l'autorité réapparaît pour établir la discipline.

Paraguay 1991-1993: quand la capitalisation sauve un projet...

Depuis 1984, au Paraguay, le PPUT avait charge de proposer et lancer une politique en matière d'utilisation des sols. Il avait tout essayé, depuis le grand forum national jusqu'au projet pilote de terrain. Mais les résultats ne correspondaient pas à l'attente. Début 1991, le PPUT était sur la corde raide.

D'autant plus qu'une mission d'évaluation n'avait pas apprécié le premier déblocage : au lieu de s'enfermer dans la promotion forestière qu'exigeaient les spécialistes, le projet avait repensé son rôle dans ce Paraguay qui se réveillait d'une longue léthargie bâillonnée ; il s'agissait d'abord d'aider à la construction d'un imaginaire commun, d'une culture du développement ; pour cela l'expérience est un capital essentiel ; et l'expérience paysanne et indienne d'utilisation des sols est sans doute le plus grand capital sur lequel le pays puisse compter.

Le projet avait donc multiplié en 1990 les réunions et les débats pour aider à libérer la parole emprisonnée pendant des décennies, pour créer les conditions d'un dialogue, d'une concertation entre différents secteurs professionnels, entre le terrain et le centre, entre techniciens et paysans.

En 1991, deuxième déblocage, il entreprit de faire circuler la teneur de ces débats. Trois petits livres avaient pour mission de diffuser les questions, les polémiques et les acquis de plusieurs séminaires et tables rondes. Circuler l'information en tant que telle et non plus seulement la proposition sérieuse et bien léchée : c'était un grand pas en avant !

Le contexte national était favorable. Les réactions se multipliaient, le dialogue s'élargissait. Un nouveau petit livre vint favoriser un troisième déblocage. "Les chemins de la diversité" était une réflexion de fond sur les tenants et les aboutissants du développement et de la planification des sols dans le contexte paraguayen, c'est-à-dire sur le contexte administratif,

idéologique, conceptuel, social, culturel, économique dans lequel se faisait la planification. Mais ses chapitres s'étayaient et s'égayaient grâce à d'innombrables encadrés de toutes sortes apportés par le terrain, par les techniciens, par les spécialistes. La parole à diffuser n'était plus seulement celle des professionnels de l'écriture : tous pouvaient dire et publier, depuis leur expérience, depuis leur vécu ! La peur du bâillon et du ridicule s'estompait...

Cette démonstration dynamisa alors ce qui était devenu depuis la fin 1991 la principale activité du projet : capitaliser les expériences du terrain, en respectant une diversité d'approche et de méthode : comparaison avec d'autres expériences de terrain, rigueurs de l'approche systémique, dialogues oraux et dessinés avec les paysans, jeux de mots et d'idées. La capitalisation n'était pas un nouveau "paquet méthodologique" à appliquer mais une attitude et un besoin dont il fallait découvrir les formes et les pratiques pour enrichir les relations État-paysan, micro-macro, réflexion-action, paysan-technicien : la capitalisation au centre de l'art des relations ! C'était le quatrième déblocage...

Le cinquième survint en comprenant qu'il y a dans l'expérience un capital qui se renouvelle et un autre qui s'accumule. L'important n'est pas seulement dans les informations et les savoirs qui ont vocation à durer, il est aussi dans ces leçons utiles pour quelques mois ou quelques années mais qui seront bientôt dépassées par l'expérience elle-même. Tous deux méritent diffusion ; nous avons besoin que tous deux circulent. Alors la capitalisation put comprendre aussi bien des textes pléthoriques de questions, de doutes et de récits que d'autres consacrés à proposer, pour un ici et maintenant concret, ou d'autres à manière de bilan ou inventaire structurés, etc.

A la mi-93, plus personne ne discute au Paraguay de l'utilité du PPUT : il a tellement aidé, il a tellement apporté ! Grâce à sa priorité à la capitalisation (de soi mais surtout des expériences paraguayennes les plus accessibles) le PPUT a commencé à constituer une sorte de Fonds patrimonial paraguayen, aussi bien sur la Planification de l'utilisation de la terre que sur tout ce qui l'entoure : les optiques et méthodes de planification ; le rôle des savoirs traditionnels ; les concepts et les pratiques de développement ; les relations agriculture-élevage-forêt dans les tropiques ; l'écologie, la conservation et le développement ; la vie et la production...

C'est la capitalisation d'expériences qui a sauvé le projet. C'est elle qui l'a rendu utile au pays en lui permettant de s'accorder à ses urgences et à ses possibilités au lieu de sombrer dans ses objectifs spécifiques. C'est elle qui a redonné l'euphorie et la confiance à un personnel qui se sentait frustré et incompris. C'est elle qui a permis au Paraguay de passer du

statut d'importateur de modèles de développement à celui d'exportateur d'expériences susceptibles d'aider les autres à réfléchir.

Paraguay 1993: du bilan de projet à une capitalisation personnalisée

Septembre 1992: le PPUT vient d'éditer son neuvième livre, en a deux sous presse et en prépare plusieurs autres pour une collection qui vient tout juste de prendre forme un an plus tôt. Son cycle de vie doit bientôt se terminer. Surgit alors l'idée d'un ouvrage à manière de bilan: bilan de l'approche développée au cours des dernières années; bilan des contenus du travail réalisé. Projet très souvent critiqué, le PPUT a besoin de justifier ce qu'il a fait mais surtout de consolider ses apports avant sa disparition car la demande est maintenant très grande: à l'incompréhension succède enfin un grand intérêt dans le pays.

Qui devrait réaliser ce livre? L'idéal d'un ouvrage collectif ne tient pas: les délais sont serrés, tous les gens du projet ont d'autres tâches urgentes à compléter. Je suis le seul à offrir à la fois la connaissance intime du projet et ses évolutions, une certaine disponibilité et la capacité de pondre rapidement un livre. Le choix est rapide: je commencerai à distance, chez moi en France, avec échanges des informations, des premiers écrits et de leurs corrections. Nous terminerons ensemble à Asunción en février. La pratique est différente: pour cette écriture depuis la France, seule la messagerie électronique aurait permis le dialogue; nous n'en disposons pas. A mon arrivée en février à Asunción, je n'ai que les brouillons de trois des neuf chapitres prévus. Il reste à peine une semaine: l'ouvrage collectif devient une œuvre personnelle en dialogue avec le projet.

Quel style de livre? Le changement dans le processus d'écriture amène un revirement du livre lui-même. Le côté bilan disparaît et l'on débouche sur une sorte d'interprétation-capitalisation de l'expérience du projet. Cela parce qu'il a été impossible d'obtenir toute l'information nécessaire pour un bilan (déficit des archives, beaucoup de choses encore en pleine élaboration, indisponibilité des collaborateurs présumés). Il s'agit donc d'une capitalisation partielle qui entraîne une signature individuelle.

Comment préparer l'écriture? J'avais accumulé en France une bonne quantité de documentation sur le projet: je la reprends et l'organise pour en tirer des bases (chronologie, bibliographie...) et discerner les axes à travailler. Plus qu'à m'informer, en fait le travail de documentation sert surtout à me mettre en ambiance. C'est ce qui influera sur le style

d'ouvrage où domine ma subjectivité (heureusement très fortement partagée avec les responsables du projet au Paraguay).

Comment écrire ? C'est là où le bât blesse. L'écriture pour l'Amérique latine me devient difficile en France où, vingt ans après, je vis un processus de rencontre très intense avec la réalité locale : me mettre en état de communication avec mes lecteurs et mes coauteurs paraguayens est chaque fois plus long et chaque fois plus vite interrompu. Je n'avance pas. C'est à Asunción en février que je reprends le tout ; les délais (une semaine pour six chapitres) obligent à abandonner l'accouchement naturel et à opter pour la césarienne (le praticien extérieur devient l'acteur principal). Mais le contexte (environnement, possibilité de réactions immédiates des collègues, etc.) permet de gagner le défi : l'enfant est celui du projet mais l'auteur doit assumer la paternité des cicatrices et des déformations du nouveau-né.

Il s'agit d'une expérience atypique de capitalisation. Du fait des évolutions quant à l'objectif et au rôle de l'auteur. Parce qu'il est rare qu'un agent extérieur ait à faire ce genre de travail à la demande exclusive d'un projet lui-même, sans intervention des financeurs. Grâce à la confiance et la qualité du dialogue entre l'agent extérieur et le projet, qui permirent un travail personnel sur une optique collective.

Cela démontre qu'il est possible de capitaliser l'expérience avec l'appui d'agents extérieurs quand les conditions locales sont inadéquates. Mais en même temps c'est parce que j'étais suffisamment "intérieur" au projet (j'ai participé à ses principaux débats, efforts et polémiques des trois dernières années) que le produit, s'il n'est pas idéal, peut être très utile comme le prouvent les premières réactions à sa publication.

Le produit est utile, mais tel qu'il a été vécu le processus aura apporté un apprentissage moindre que s'il avait été plus collectif. Cependant, c'est parce que le PPUT est lancé depuis deux ans à un gigantesque effort de capitalisation de diverses expériences qu'un tel ouvrage est possible : il n'est qu'une des formes d'expression et de diffusion des leçons capitalisées par ailleurs.

Alors, capitalisation atypique ? Mais y a-t-il une capitalisation type ?

D'autre part, cette expérience rappelle que, dans ce genre d'effort, il est important que l'auteur prenne du plaisir sinon le lecteur aura sans doute du mal à trouver le sien. Quand mon écriture s'est-elle débloquée ? Quand, installé à Asunción, j'ai pu sentir le plaisir de mes collègues lecteurs, quand leur plaisir de lire m'a rendu le plaisir d'écrire, la capacité d'écrire en dialogue.

La qualité de diffusion passe beaucoup par un lien de plaisir qui se forge aussi bien dans ce qui est dit que dans la manière de le dire.

Quand la capitalisation devient une fête-travail, il est plus facile à l'autre vers qui on la diffuse d'entrer dans la danse.

1991-1993: un capitaliseur à la recherche de capitalisations

Capitaliser, c'est-à-dire transformer l'expérience en connaissance partageable : dans ma rencontre progressive avec la FPH il y avait là une priorité commune. Puisque j'avais une certaine expérience et quelques demandes en attente, en 1991 la Fondation me donna un "coup de pouce" afin que je puisse être disponible et répondre à ces sollicitations. L'opération se répéta à une plus vaste échelle pour 1992-1993. Cette expérience de capitaliseur en disponibilité se prête à présent à bien des réflexions.

Je n'ai pas chômé, loin de là, mais les seuls efforts ayant abouti pendant ces trois années sont les capitalisations entreprises dans le cadre de grands projets de développement, encore en vie mais en phase finale : avec le PRIV de Cochabamba en Bolivie ; avec le PPUT d'Asunción au Paraguay ; tous deux appuyés par la GTZ.

Par contre, elles se traînent les reprises essayées au Pérou (avec Villa El Salvador et la santé publique), en Colombie (avec les autorités indigènes du Sud-Ouest et les "solidaires" qui les accompagnent depuis 20 ans), au Paraguay avec la Escuela de Montes, et même en France dans ma Champagne pouilleuse. Pourquoi ?

Pendant ces années, et bien auparavant, j'ai cherché à motiver au maximum ces interlocuteurs que je croyais et qui se savaient porteurs d'expériences méritant un approfondissement et une diffusion. En réalité ils étaient déjà motivés d'avance, pour la plupart.

Un premier blocage est souvent venu du fait de l'ampleur de l'entreprise. Nous parlions de l'expérience et de ses acquis, mais en nous référant à cette "histoire" vécue nous tombions dans l'ambiguïté entre une grande histoire à étudier et des histoires à raconter. Toutes deux sont nécessaires mais l'envergure de la première tend à écraser alors qu'il y a toujours un peu de doute sur la possibilité et l'intérêt de la seconde.

Pourtant nous avons réussi à Cochabamba et à Asunción. Pourquoi ? Parce l'entreprise passionnait les acteurs et parce que nous avions les moyens matériels, donc la garantie de vivre pendant l'effort et de ce que son produit serait diffusé et utilisé. Dans les deux cas les projets avaient

des ressources pour ce faire car il y a à la GTZ allemande des gens avec l'envie et le besoin de valoriser les leçons de l'expérience.

Par contre, les groupes informels et/ou en autofinancement, au Pérou, en Colombie et au Paraguay, ont eu trop de mal à passer de l'envie à l'action. Les urgences de la survie et des processus en marche rendent impossible une vraie disponibilité pour capitaliser. Et la disponibilité de l'aide-capitaliseur est loin de suffire à débloquer.

Enfin, dans les cas où le processus s'est lancé à mon initiative, comme en Champagne, l'effort isolé tend à se perdre dans les "à quoi ça sert ?" qui entraînent vite des remises à demain. Les crises latino-américaines rendent évident le besoin de reprendre les expériences et les savoirs de tous. Les crises européennes s'en remettent encore trop souvent à l'attente de quelque plan ou reprise salvateurs. Hors structures et hors courants, les isolés ont du mal à voir où peut conduire la capitalisation de leur expérience.

Légitimité-utilité, moyens pour faire et garantie de débouchés (pour les produits et pour leurs auteurs) sont peut-être trois conditions nécessaires et non encore assurées pour que la capitalisation d'expériences puisse s'étendre et devenir un axe essentiel de la recomposition des savoirs et des pratiques dans nos sociétés.

L'approche et la méthode sont importantes bien sûr. L'appui de la Fondation m'a permis de consacrer à Cochabamba et à Asunción le double ou le triple du temps qui m'était imparti. Et c'était indispensable car nul n'imaginait au départ l'intensité de l'effort pour inventer ensemble une capitalisation collective. J'en ai tiré bien des apprentissages sur ce qu'est ou pourrait être la capitalisation de l'expérience.

Mais il reste un défi : comment trouver les moyens matériels et les canaux d'aide et de diffusion pour que les groupes pauvres en ressources et riches en acquis puissent élaborer et partager leurs histoires ? Les volontaires existent, ils ont besoin de partenaires. N'est pas pionnier qui veut mais qui veut et peut !

2. QU'EST-CE QUE LA CAPITALISATION ?

Les modèles et leurs blocages

Pour entreprendre la capitalisation de l'expérience, il s'agit d'abord de partir non pas de l'expérience en soi mais des acteurs de cette expérience, de ceux qui sont porteurs des connaissances possibles. L'important n'est peut-être donc pas tant de trouver une bonne définition théorique de ce qu'est la capitalisation mais plutôt de s'en rapprocher par tâtonnements, en comparant avec d'autres formes de production de connaissances que l'on rencontre sur le terrain.

En effet, dans nos sociétés, chacun a sa vision, son apprentissage et/ou son traumatisme de ce que sont les rapports entre expérience et connaissance.

C'est du moins ce que j'ai souvent cru voir dans les Andes, lorsque je cherchais à aider des gens de terrain à capitaliser leur expérience personnelle ou celle de leur institution : le poids négatif que supportent les acteurs d'expérience quand, pour devenir auteurs de connaissances, ils essayent de reproduire de supposés modèles comme la thèse universitaire, l'étude-recherche, la systématisation, le témoignage ethnographique ou la biographie, l'évaluation, l'étude historique, le rapport administratif, etc. Ils ne partent plus des connaissances à élaborer mais d'un moule à remplir.

Comment dépasser ce stade ? Dans la mesure où il y a encore trop peu d'expériences capitalisées qui soient connues et reconnues, il est difficile de motiver à une aventure apparemment bien hasardeuse. C'est donc souvent en reprenant avec chacun les différences entre son modèle de référence et une éventuelle capitalisation de l'expérience que le déblocage a pu commencer.

Car, ce faisant, il devient plus facile d'obtenir que chacun cherche, depuis sa place, à partager avec d'autres les acquis de son expérience au lieu de vouloir se resituer dans des situations communes : en tant que soutenant de thèse devant un jury, en tant que producteur d'un manuel pour

les collègues, en tant que défenseur d'une belle réussite pour les financeurs...

Comparer la capitalisation de l'expérience à d'autres formes de connaissances a surtout un objectif : mettre en valeur les différences et les possibilités de la capitalisation et donc valoriser ses auteurs pour les aider à l'entreprendre.

LA CAPITALISATION ET LES AUTRES GENRES

Différences avec la thèse universitaire

La soutenance de la thèse est un moment clé du parcours universitaire, celui où un jury lit, écoute, questionne, débat et décide de l'octroi ou non du diplôme. La thèse a ses normes, dans le discours, dans sa structure, dans son style, dans son type de présentation ; il faut être très doué pour s'en échapper quelque peu sans trop de danger. La thèse est le principal traumatisme de bien des gens de terrain.

Par mon métier c'est surtout dans le milieu agricole que j'ai vu le plus de dégâts. Dans les Andes, bien des étudiants travaillent pour payer leurs études ou sont portés par une famille qui multiplie les sacrifices. Mais, alors qu'auparavant ils étaient astreints à certains cours et travaux pratiques, la thèse leur laisse plus de liberté. En outre, on peut avoir un bulletin de sortie de l'Université qui permet de chercher un emploi en tant qu'"egresado", donc technicien en la matière. Beaucoup parent au plus pressé et s'embauchent ici ou là. Peu réussissent ensuite à revenir dans le moule pour soutenir la thèse et devenir "ingénieurs".

Soutenue ou non, la thèse est référence principale et souvent obsession car la carrière en dépend. C'est elle que nous retrouvons donc en tant que barrage entre l'expérience et sa capitalisation. Pourquoi barrage ?

Parce que, même si le terrain démontre la richesse des savoirs de la pratique, notre Université les satyrise eux et leurs porteurs : c'est de l'empirisme, c'est du non-scientifique ! La réaction naturelle consiste donc à respecter le moule pour être lu, écouté et reconnu. Et cela bloque d'innombrables apports.

Or capitalisation et thèse sont absolument différentes.

La seconde sert à juger les capacités acquises par l'étudiant, à valider ou non son aptitude à exercer le métier. Celui-ci élabore et soutient, le jury

décide, et sa décision dépend en grande mesure de la rigueur avec laquelle sont appliquées certaines méthodes et certaines théories.

La capitalisation cherche essentiellement à partager ce qui a été appris de l'expérience, que cet acquis provienne d'un effort rigoureux, d'un hasard, d'un échec ou de quoi que ce soit. Il ne s'agit pas de démontrer les capacités de l'auteur mais de contribuer à un effort commun pour améliorer les pratiques et les savoirs.

Plus que la validité de la méthode d'acquisition d'une connaissance, ce qui compte c'est l'art de la présenter pour qu'elle soit utile à d'autres. Ainsi, dans la capitalisation, il importe surtout de connaître pourquoi et comment les choses se sont présentées et ont été réfléchies, leurs conséquences, les questions ou les conclusions que l'on en a tirées. Il importe donc beaucoup plus de connaître la subjectivité concrète qui a guidé l'auteur tout au long de sa démarche que d'avoir des références abstraites à diverses théories existantes.

Pour les gens du terrain, c'est très souvent l'attente du jugement des supérieurs qui bloque l'expression et donc l'élaboration des connaissances de la pratique. La thèse est l'expression maximum de cette attitude.

Bien des méthodes et des théories employées pour la thèse sont utiles à un moment ou un autre de la capitalisation. Il ne s'agit pas de les condamner. Mais une capitalisation obsédée par le souvenir ou le défi de la thèse aura toujours du mal à voir le jour ou du moins à être facilement partageable.

Différences avec l'évaluation

Il y a une différence essentielle entre l'évaluation et la capitalisation : la première doit produire un jugement de valeur, la seconde n'a d'autre objet qu'offrir ce qui dans l'expérience peut être utile à d'autres.

Au delà de cette différence bien des méthodes employées se ressemblent, dans la révision de la documentation, dans les entretiens avec les acteurs, dans l'observation des résultats de terrain, etc. Mais leur manie- ment n'est pas nécessairement le même.

En réalité capitalisation et évaluation sont collègues et devraient apprendre à travailler ensemble, mais cela n'est possible qu'une fois bien établies les différences de rôles, donc de subjectifs, donc de formes.

Une capitalisation bien faite peut offrir énormément de matériel et de pistes à l'évaluation. Une bonne évaluation sera une des bases de la capita- lisation et pourra même lui indiquer des points à approfondir.

Mais attention au mélange des genres ! Il est dangereux aussi bien pour la qualité de l'effort que pour l'utilité du produit.

On évalue, c'est-à-dire qu'on émet un jugement de valeur, pour pouvoir prendre un certain nombre de décisions et on agit donc en fonction de l'échelle de valeurs qui guide ce genre de décisions : convient-il de poursuivre telle action ? faut-il la réorienter ? fut-elle un succès ou un échec ?

Quant à la capitalisation, elle s'intéresse bien sûr aux résultats des évaluations existantes, elle en tient compte, aussi bien pour ce qu'elles disent que pour ce qu'elles supposent. Elle peut même inclure un peu d'évaluation s'il n'y en a pas encore. Car la comparaison entre ce qui fut prévu, ce qui fut fait et ce qui fut obtenu est toujours utile. Mais la capitalisation n'en tirera pas nécessairement des jugements, elle cherchera à voir ce qui peut y être source d'enseignement, ce qui peut y être connaissance à partager.

Pour ce qui est du mélange des genres dans l'élaboration du produit final, il est tout aussi dangereux.

L'évaluation termine sur des conclusions et des recommandations. Le rapport d'évaluation commence même souvent par celles-ci car peu lisent l'ensemble : le reste est destiné à présenter et expliquer les observations de l'étude (antécédents, contexte, comparaison des objectifs et des résultats, des programmations et de l'exécution, etc.). Vouloir y introduire la capitalisation amène soit à forcer des recommandations et conclusions, soit à disperser quelques réflexions difficiles à trouver ensuite pour le lecteur non averti et point trop motivé.

Ce dernier point (dispersion au sein de l'évaluation) est contraire à l'objectif de partage et d'échange qui guide la capitalisation. Le premier (conclusions forcées) est inadmissible car il peut induire des erreurs graves.

La capitalisation, elle, se préoccupe de présenter au mieux : de manière accessible et avec l'information adéquate pour comprendre, non pour convaincre. Pour être accessible elle cherche à s'adapter à son public. C'est pour cela que souvent elle s'essaie à raconter : pour toucher un public plus large. Et le récit n'est pas enfermé dans une structure logique préétablie. Il peut jouer sur bien des registres suivant les besoins des destinataires, la teneur des acquis à partager, la sensibilité des auteurs, les caractéristiques du support de diffusion.

Il m'est arrivé quelquefois de prendre part à une mission d'évaluation sans intervenir dans la décision. Je crois que ma sensibilité de capitaliseur m'a alors permis d'apporter quant à la compréhension des processus vécus et à la détection de potentialités existantes. Et la dynamique de l'équipe

d'évaluation m'a énormément aidé à me préparer par la suite à capitaliser, m'obligeant à tenir compte d'une série d'aspects que sinon j'aurais sans doute dédaignés.

Mais jamais mes rapports avec les collègues de terrain n'avaient été aussi tendus que durant cet accompagnement d'une évaluation et son jugement !

Différences avec la "systématisation" latino-américaine

"Systématisation des expériences", "capitalisation de l'expérience", n'y aurait-il donc là qu'un simple jeu de mots pour désigner la même chose ? Il est en effet troublant de constater que bien des termes et des techniques se répètent dans l'un et l'autre cas. Pour ma part, j'ai mis de longues années à démarquer l'une de l'autre pour essayer de mieux les comprendre.

D'abord ce fut la tentative de les harmoniser, de les réunir en une seule pratique. Puis je débouchai sur le rejet virulent de la systématisation latino-américaine telle que je la connaissais. Pourquoi ? Bien des apports de l'expérience, entre les plus riches en apprentissages et en remises en cause, n'entraient pas dans ses cadres de rangement et interprétation : ils dérangeaient et étaient niés ou laissés de côté.

Il me semble aujourd'hui que la différence entre la systématisation latino-américaine et la capitalisation de l'expérience se situe principalement dans l'optique qui les inspire et dans les priorités qui en découlent.

En Amérique latine, la "systématisation" est née d'une double démarche. D'abord le besoin de dépasser l'évaluation de projet dont les structures et les méthodes répondaient aux requêtes des financeurs plus qu'à celles du terrain. Ensuite l'aspiration à apprendre de l'expérience ce qui permette de compléter et structurer les pratiques d'éducation populaire en un système cohérent de pensée et d'action.

Disons que la systématisation était d'abord le fait d'un courant (qu'on l'appelle éducation populaire, promotion sociale ou d'une autre manière) travaillant avec les secteurs défavorisés et qui, après des années d'action sur le terrain et après avoir acquis une certaine envergure, ressentait le devoir et le besoin de se consolider en tant qu'idéologie, en tant que présence politique et en tant que méthodologie d'action.

La priorité était donc d'ordonner l'information pour faciliter l'échange d'expériences et l'élaboration du système. Les "grilles" de recueil et d'analyse se multipliaient, en fonction du système à construire, en fonction de l'option idéologique qui servait de guide.

Par contre, la démarche qui nous a conduit à la "capitalisation de l'expérience" part d'une autre urgence: recueillir et exprimer toutes sortes d'apports et de sensibilités afin de contribuer à une recombinaison progressive des savoirs et des pratiques, recombinaison nécessaire au vu des réponses de la réalité (de la plus macro à la plus micro) aux multiples idéologies et modèles prônés pendant les dernières décennies.

Il s'agit donc de ratisser le plus large possible pour reprendre tout ce qui peut être source de connaissances, et non seulement ce qui sert à l'élaboration du système entrevu.

Il s'agit également d'être moins ambitieux, c'est-à-dire de ne pas prétendre forger, ici et maintenant, LE système idéal de pensée et d'action, et en même temps d'être plus ambitieux et de contribuer à une recombinaison globale des savoirs et des pratiques sur la base de la diversité.

Ainsi, la capitalisation ne part pas d'une grille d'analyse préétablie, car elle ne s'intéresse pas seulement aux contenus d'information sur l'expérience mais aussi aux catégories employées par les différentes cultures et modes de pensée pour la vivre et la comprendre. Elle cherche donc à ce que celles-ci s'expriment le mieux possible et à multiplier pour ce faire les formes et les supports afin d'accueillir la diversité (d'où l'attrait du récit comme forme de partage qui existe dans toutes les cultures).

La capitalisation n'est donc pas obsédée par l'ordre et la cohérence pour un échange "dans" la construction du système et elle ne réduit pas la subjectivité à l'idéologie. Elle n'exige pas non plus que l'expérience soit analysée sous toutes les coutures. Elle s'inquiète surtout de favoriser le partage, stimulant chacun à offrir le mieux possible ce qu'il pense avoir appris et ce qu'il pense pouvoir être utile aux autres afin d'atteindre le dialogue et de s'enrichir réciproquement.

Les différences entre systématisation et capitalisation sont-elles donc si catégoriques? En fait peut-être pourrait-on, à terme, les retrouver complémentaires.

Si l'expérience est un capital, la capitalisation s'occupe surtout de le révéler, de le recueillir et de le rendre accessible à un plus grand nombre.

Chaque groupe et époque a ensuite la possibilité et/ou l'obligation de le réinvestir, à sa manière et selon sa convenance. L'approche systémique, qui correspond à une des cultures existantes, peut en ce sens être utile pour reconstruire à certains endroits et moments des cadres de pensée et d'action.

Différences avec l'étude scientifique

Oruro-Bolivie 1987. Depuis deux ans les bouleversements au sein du Programme d'autodéveloppement paysan (PAC), conduit par la Corporation départementale et la communauté européenne, sont si extraordinaires et si enrichissants que nous demandons à "systématiser" l'expérience (en pensant à une optique de capitalisation). Jamais nous n'obtenons ni l'aval ni le temps ni les moyens de le faire.

En 1992, un membre de notre équipe, Xavier Izko, publie une étude anthropologique sur un des axes du travail du PAC: la reconnaissance des organisations socio-territoriales traditionnelles (les "ayllus") et la découverte de leurs potentialités en tant que maîtres de "leur" développement et en tant qu'interlocuteurs du Programme. Pourtant notre frustration continue. Pourquoi?

Toute étude a ses contraintes, soit académiques car la référence principale est aux collègues et au corpus de chaque discipline, soit professionnelles avec les attentes (réelles ou supposées) de ceux qui en ont passé commande. C'est ce qui amène un style de présentation de la connaissance en fonction d'un cercle réduit de lecteurs: les pairs qui la jugeront et l'incorporeront ou non au corpus de la spécialité; les financeurs du contrat qui demandent des idées ou des propositions claires pour leurs décisions à prendre.

L'étude de Xavier est belle et intéressante... pour les spécialistes capables de la lire, car elle sacrifie aux règles du jeu académique et devient hermétique aux non-initiés, en particulier aux gens d'Oruro engagés dans l'action. Elle est riche en informations et interprétations... mais il lui manque ce qui serait utile à tant de gens: le vécu des techniciens qui rencontrèrent peu à peu, à travers bien des crises et des remises en cause, les "ayllus" dont auparavant ils niaient l'existence et la validité.

Une étude adopte un thème et l'approfondit. Si elle est interdisciplinaire elle cherchera les multiples facettes d'une réalité et les relations entre elles. **La capitalisation part de l'expérience, donc d'un vécu. Le trajet l'intéresse autant que le thème car c'est là qu'elle réussit à exprimer ce qui peut être utile à d'autres: les leçons du terrain pour soi-même et pour d'autres acteurs et décideurs, les questions et les pistes pour l'étude et la recherche...**

La capitalisation diverge de l'étude par ses auteurs et ses destinataires. D'où les différences de sujets, de méthodes, de formes de présentation.

Il n'est pas seulement question de défendre la spécificité et les potentiels de la capitalisation en tant que forme d'élaboration de la connaissance

par rapport à l'étude. Il y aurait beaucoup à dire sur l'apport qu'une bonne capitalisation peut faire à de multiples études spécialisées. Et non seulement quant aux contenus mais aussi quant aux possibilités de dialogue entre les formes.

Et si la capitalisation était une des clefs pour améliorer les relations entre recherche et développement ?

Différences avec la reconstruction d'histoire

Les meilleures capitalisations sont souvent celles qui racontent des histoires, lesquelles sont extraites de l'histoire d'une expérience particulièrement riche en leçons. Il y a donc dans toute capitalisation un important travail historique à faire. De fait bien des activités (dans la révision de la documentation, dans l'interrogation des témoins, etc.) s'apparentent au métier d'historien.

Faut-il donc parler alors de différences entre un effort de capitalisation et un labeur d'historien ? Sans doute, car si la capitalisation de l'expérience devait être sujette à toutes les rigueurs de cette discipline, elle verrait rarement le jour.

C'est d'abord dans les rapports entre l'auteur et l'histoire que divergent les démarches.

L'historien prend du recul par rapport à son sujet et s'appuie essentiellement sur les faits et les documents afin de ne pas trop se laisser entraîner par sa propre subjectivité. Capitaliser l'expérience est le fait des acteurs eux-mêmes et c'est dans la subjectivité de leur vécu qu'ils trouvent les bases pour approfondir et rencontrer ce qui est à partager avec leurs contemporains et avec leurs successeurs. Les faits et les documents sont là en complément et en contrepoint pour stimuler et améliorer les apports.

Nous avons pu constater pendant la capitalisation du **PRIV** de Cochabamba que des instruments comme une chronologie ou un document ancien pouvaient être utiles parfois et nuisibles d'autres fois. Par moments ils étaient source de souvenirs et de réflexions, mais ils pouvaient également brider la subjectivité des acteurs lorsque les faits et les souvenirs ne coïncidaient pas.

En réalité ces divergences pouvaient être au contraire l'occasion de nouvelles découvertes : « *Tiens ! Mais pourquoi je me le rappelais différemment ?* » Ce "pourquoi" entraînait sur de nouvelles pistes. Mais bien souvent le contraste n'aboutissait qu'à un renoncement : « *Je me suis trompé* ».

La capitalisation a donc besoin des faits, des documents, donc d'un important travail d'archiviste plus que d'historien, mais elle ne s'y tient

pas. Car ce qui l'intéresse ce sont les leçons à tirer maintenant de l'expérience, ce sont les apprentissages des acteurs.

Pourtant, à Cochabamba en Bolivie et à Villa El Salvador au Pérou, c'est d'abord à un travail de "récupération historique" ou de "reconstruction de l'histoire" que nous avons pensé avant d'en venir à la capitalisation en tant que telle. Ce n'est pas un hasard. Car il existe un double défi.

Il s'agit d'abord de sauvegarder un maximum d'éléments de l'expérience pour que sur place les générations à venir puissent en profiter. C'était la préoccupation des vieux paysans de Cochabamba qui ont tant lutté pour leurs irrigations. C'était l'urgence ressentie par les plus anciens dirigeants de Villa El Salvador. Cela suppose de récupérer, d'accumuler, de restituer tout ce que l'on peut. Certaines choses seront l'objet d'interprétations et d'utilisations immédiates, d'autres attendront plus ou moins longtemps. Peu importe. Il convient de prioriser la récupération de ce qui est en danger de se perdre.

Il s'agit d'autre part de sauvegarder et d'élaborer les apprentissages que l'expérience a signifié pour ses acteurs, afin d'améliorer leurs propres connaissances et pratiques à venir, afin qu'ils puissent entrer dès à présent à un plus vaste dialogue avec d'autres et qu'ils s'enrichissent mutuellement.

La gestion d'une mémoire d'expérience qui couvre une ou plusieurs décennies et de nombreux acteurs exige bien des efforts et des moyens. C'est là quelque chose d'immensément utile à la capitalisation et qui lui permet d'atteindre une autre qualité d'apport, mais dans la plupart des cas les ressources sont limitées et le risque est grand de se perdre dans cette gestion de mémoire et de ne jamais procéder à la capitalisation.

Il y a donc des différences entre la capitalisation de l'expérience et la reconstruction de son histoire. Quand les deux entreprises peuvent s'associer et se compléter, toutes deux y gagnent, mais elles doivent aussi apprendre à marcher seules si le contexte ne permet pas de tout faire.

Différences avec le témoignage ethnographique

Dans mon parcours à la recherche de ce que pourrait être la mise à profit des pratiques et des connaissances du terrain, donc la capitalisation de l'expérience, la rencontre dans les années 70 et 80 avec le témoignage ethnographique a été essentielle. Grâce aux spécialistes qui allaient les interroger et les enregistrer, des gens racontaient et se racontaient et dans leurs vécus ruisselaient les informations, les sentiments, les savoirs, les

interprétations. Ces histoires de vies étaient une mine pour apprendre et comprendre, pour habiller le cœur et l'esprit.

Comment utiliser au mieux cet instrument merveilleux ? J'essayai d'abord d'approfondir un point ambigu : les rapports entre l'auteur de vie et l'auteur de la diffusion de celle-ci, donc entre le témoin et le spécialiste. Parfois apparaissait clairement la tendance au voyeurisme, parfois aussi une hiérarchie implicite entre le raconteur-témoin et le diffuseur-penseur.

D'informateur à auteur ! De témoin à auteur ! Tel semblait être le défi à assumer pour améliorer les possibilités de l'instrument : il ne s'agissait pas seulement de recueillir les mots et images pour que le déshabillage soit public, mais surtout d'aider ces auteurs de vie à dire à d'autres ce qu'ils en ont appris et veulent partager. Ainsi, dans nos premiers essais d'un travail plus étendu en la matière, à la fin des années 80, les questions de base ne portaient plus sur « *comment était la vie à tel moment ou à tel endroit ?* » mais sur « *que voudrais-tu dire aux jeunes, aux étudiants, aux gouvernants, aux habitants des villes... ?* » L'écouteur-enregistreur ne devait plus être l'interlocuteur principal mais le facilitateur d'un dialogue élargi.

Par la suite, une pratique plus intense de la capitalisation d'expériences a encore diversifié nos formes du travail avec le témoignage. Celui-ci est surtout devenu une étape dans le processus d'élaboration des acquis de l'expérience.

Pour capitaliser nous partons des vécus de chacun, avec toute leur subjectivité. Le témoignage est un pas très utile pour accoucher cette subjectivité, pour qu'elle s'exprime ou du moins qu'elle s'essaie à le faire : l'auteur d'expérience y assume une parole qui lui avait été (partiellement) refusée dans son travail ; il ose y dire ce qu'il avait à cœur mais pouvait créer des conflits ; il commence à élaborer une réflexion perturbée par l'activisme et les défis de la vie courante.

Ensuite, si on offre un contexte (temps, moyens, appuis) qui favorise l'accès à d'autres formes de diffusion et de dialogue, le premier témoignage peut être dépassé, la pensée peut se déployer encore, les acquis de l'expérience peuvent s'élaborer mieux et plus.

Dans la capitalisation du PRIV de Cochabamba les auteurs ont très rarement repris leurs premiers témoignages comme base de travail. Ils les ont très vite dépassés. Mais nous avons pu voir également que ceux qui n'avaient pas voulu ou pu dire dans le témoignage ce qui leur tenait le plus à cœur ont eu bien du mal à exprimer ensuite les vraies richesses de leur expérience.

Entre le témoignage ethnographique et le témoignage pour la capitalisation, il y a donc une différence essentielle. Le premier recueille une

matière première qui ensuite servira essentiellement aux spécialistes. Le second essaye surtout d'aider à l'élaboration de la parole et de la pensée des acteurs d'expériences. Il est une des formes de cette élaboration.

C'est souvent quand on est en situation d'expliquer à d'autres que l'on trouve l'occasion et le moyen de former les mots qui disent et ainsi de formuler les pensées. L'oral étant une des formes premières d'expression du terrain, le témoignage oral aide à lancer le processus de capitalisation. Sa transcription aide à son tour à passer à d'autres formes d'expression (écrite, audiovisuelle).

Ainsi, dans la capitalisation d'expériences, le destinataire et bénéficiaire du témoignage est d'abord son propre auteur.

Une nouvelle approche pour des projets-pilote

Il est une activité à laquelle la capitalisation pourrait offrir une nouvelle dimension, c'est le projet pilote. Deux expériences viennent étayer cette possibilité. Celle du PPEA au Pérou, celle du PPUT au Paraguay.

Dans les deux cas, un des objectifs officiels était d'acquérir des connaissances et des expériences pouvant servir à d'autres projets. Dans les deux cas il s'agissait d'élaborer et/ou de confirmer un modèle d'action. Dans les deux cas les déboires ont été nombreux et nul modèle n'en est sorti. Dans les deux cas un gros effort de capitalisation a cependant permis de valoriser les apprentissages et de fournir de nombreuses réflexions et pistes utiles à d'autres.

Un projet pilote dispose normalement de ressources (matérielles et professionnelles) plus abondantes afin d'améliorer l'utilisation des connaissances existantes, d'en élaborer d'autres, de recueillir celles qui surgissent de la pratique. Mais l'obsession du modèle à proposer est le tombeau de beaucoup de ces projets.

Une approche de capitalisation pourrait les aider à mieux jouer leur rôle.

Il s'agirait simplement de profiter de leurs ressources pour mettre en place dès le départ tout un dispositif de recueil et d'interprétation des réponses de la réalité (les hommes, la nature, les faits, etc.) aux propositions et actions du projet. Il s'agirait d'utiliser les appuis spécialisés dont ils disposent pour recueillir, débattre et élaborer les faits, les vécus et les opinions qui surgissent de l'expérience.

En élargissant le travail de registre au-delà des informations scientifiques habituelles pour y inclure systématiquement les confrontations et les apprentissages de dialogue entre, par exemple, les paysans et les techniciens, les techniciens et les spécialistes, entre les différents métiers pré-

sents, entre les propositions d'amélioration et les urgences de vie, entre les multiples savoirs qui confluent ou divergent, entre tous les acteurs (humains, naturels, spirituels et autres).

En complétant le quantitatif avec le qualitatif et toutes ses subjectivités.

C'est dans la mesure où le PPEA et le PPUT avaient commencé à le faire que leurs capitalisations ont pu être plus utiles à d'autres gens et défis. C'est dans la mesure où ils ont ainsi pu capitaliser leurs expériences qu'ils ont finalement justifié leur caractère pilote.

LES SUBJECTIFS ET LES OBJECTIFS

De l'expérience à la connaissance, mais quelle connaissance ?

Qu'est-ce que capitaliser l'expérience ? Il pourrait être facile de trouver quelque définition du genre : c'est la transformer en connaissance et la partager pour la mettre au service de l'action et du savoir ; et puis gloser ensuite là-dessus en précisant objectifs, méthodes, etc. Mais quelle que soit la formule employée, elle sera toujours sujette à bien des interprétations et pratiques différentes, comme la plupart des termes qui peuplent le langage de nos engagements : développement, démocratie, participation...

Il serait également facile d'adopter quelques objectifs apparemment unanimes. Mais il est également courant que dans la pratique les mêmes mots-objectifs entraînent des visions, donc des stratégies, donc des actions très différentes et souvent même contradictoires. Nous en avons tous... l'expérience.

Dans ma pratique de la capitalisation au sein d'équipes de terrain en Amérique latine, j'ai pu constater que c'est plutôt autour de l'affirmation de certains "subjectifs" que pouvait se consolider l'entreprise commune. Car les objectifs proposés étaient toujours approuvés sans problèmes. Mais en harmonisant les subjectifs ou en démarquant clairement leurs divergences, il devenait enfin possible de multiplier les apports et d'accorder leur diffusion.

Oui, des subjectifs ! Ils sont le pendant des objectifs : ils leur donnent un sens, ils les rendent mobilisateurs lorsqu'ils sont plus ou moins partagés, ils deviennent sources de confusion quand ils divergent sans qu'on sache pourquoi ni comment.

C'est donc en cherchant à exprimer, à partager ou à construire ensemble une certaine vision de l'expérience et de la connaissance que nous avons pu forger des équipes de travail qui ont capitalisé.

Et c'est d'ailleurs autour de la "connaissance" que nous avons pu mieux réfléchir et nous rapprocher pour un effort commun.

Les paysans et les groupes populaires agissent-ils empiriquement, sans réfléchir, ou leurs pratiques correspondent-elles à des savoirs, à des stratégies concrètes, même si elles ne s'expriment pas dans nos termes ?

Les techniciens de terrain sont-ils de simples exécutants et relais ou possèdent-ils de par leur expérience des connaissances (latentes ou élaborées) indispensables à toute amélioration du travail ?

Les échecs de tant de décennies de développement proviennent-ils surtout des défaillances de la pratique ou bien également des savoirs proposés, donc des objectifs fixés ? S'agit-il d'apporter quelques améliorations à l'un ou l'autre des systèmes de savoir existants ou bien de contribuer à une recomposition du savoir grâce aux apports de toutes les sources (théorie et pratique), de toutes les cultures, de toutes les réalités ?

Ces questions (et bien d'autres) ont été sous-jacentes à tous nos efforts de ces dernières années pour apprendre à capitaliser l'expérience. Nous n'avons pas cherché à leur apporter de réponses catégoriques mais à exprimer nos sensibilités à ce sujet, à préciser ainsi les subjectifs qui nous inspirent, donc les options qui guident nos décisions dans la pratique quotidienne.

Le travail de capitalisation dépend en effet de ce que nous pensons quant aux connaissances nécessaires à l'époque actuelle, c'est-à-dire dans le monde d'aujourd'hui et dans celui de nos enfants et petits-enfants : quelles connaissances ?, sous quelles formes ?, pour qui ?, etc. Il dépend de notre subjectivité sur l'époque que nous vivons, sur le rôle des différents acteurs, sur les valeurs et méthodes universelles (validation scientifique et autres)...

Qu'est-ce que la capitalisation de l'expérience ? Déjà la formule affirme un subjectif et une priorité : l'expérience est une source fondamentale de la connaissance, elle est actuellement par trop négligée, il convient de la capitaliser.

Même si nous n'avons jamais fait de grands débats à ce sujet, l'idée que notre époque a besoin d'une véritable recomposition du savoir, que celle-ci doit être collective et qu'elle ne sera pas immédiate sinon à moyen et long terme, a permis de donner un sens à nos efforts de capitalisation de l'expérience. C'est elle qui a réussi à motiver bien des acteurs-auteurs.

C'est elle qui a inspiré bien des décisions concrètes sur que dire et comment.

Hiérarchies et exclusions des savoirs

Nos sociétés ont établi une hiérarchie des savoirs, basée sur une certaine idée de la science et sur la domination d'une culture, celle de l'Occident et ses idéologies (de l'ultra libéralisme au communisme). Bien que les meilleurs penseurs des métropoles occidentales soient aujourd'hui en désaccord avec cette volonté de monopole, c'est toujours celle-ci que l'on rencontre sur le terrain. Et non seulement sur le terrain à la campagne ou dans les bidonvilles, mais dans l'ensemble du Tiers monde, dans ses administrations, dans ses universités, avec des exceptions bien sûr.

Il n'est de savoir que celui qui a été produit ou validé par la science ! Il n'est de valeurs que celles de l'Occident ! Il n'est de penseurs que dans le sérail ! C'est ce que nous trouvons en Amérique latine, c'est ce que j'ai vécu en France dans mon enfance en tant que fils de paysan. Cela existe partout.

La réponse que l'on a essayé d'y apporter pendant des décennies a été l'insertion à travers l'éducation. Il s'agissait d'ouvrir le sérail aux exclus du savoir et du bonheur, grâce à l'alphabétisation, à l'enseignement gratuit, à la démocratisation de l'université... Ce type de réponse est à présent battu en brèche par la crise mondiale qui réduit progressivement les possibilités d'éducation gratuite d'un côté et qui multiplie les chômeurs diplômés de l'autre. Faut-il chercher des palliatifs ?

La démarche qui m'a conduit progressivement vers la capitalisation de l'expérience et qui a inspiré sa pratique est différente. Et c'est dans la mesure où elle est partagée avec d'autres que le travail a été passionnant.

Il existe bien d'autres systèmes de savoir. Il existe bien d'autres formes de production de connaissances. Il suffit de parcourir les réalités, les cultures et les pratiques pour le constater. Mais il ne suffit pas de le reconnaître pour que le dialogue entre savoirs et cultures devienne possible. Tant qu'existeront des hiérarchies implicites, avec leurs mépris, les conditions du dialogue ne seront pas réunies puisque la "validation" du dominant pèsera toujours comme une épée de Damoclès sur l'expression des "autres".

La capitalisation de l'expérience telle que nous l'avons pratiquée part de ce constat. Elle est l'œuvre des exclus et elle est d'abord pour eux, aussi bien ceux de cultures très différentes (les paysans, les indiens...) que ceux d'une culture déjà proche mais qui n'entrent pas dans le cercle des élus et sont traités en simples pions (les gens de terrain, cadres et techni-

ciens). Elle cherche à les libérer et à les affirmer. Elle aspire à les relier entre eux et à favoriser leurs collaborations, leurs constructions communes.

Il ne s'agit pas de chercher à détruire le système dominant de savoir mais de le ramener de son piédestal à la table des négociations et des concertations pour entreprendre ensemble la recomposition du savoir dont le monde actuel a tant besoin.

L'un des buts à long terme que vise la capitalisation de l'expérience (dans ses priorités, dans ses formes de travail, dans la nature de ses produits), c'est de contribuer à la reconquête de conditions pour le dialogue inter culturel, pour le dialogue recherche-terrain, pour la diversité, qui est une des bases de la recomposition du savoir.

Et c'est par rapport aux hiérarchies et aux exclusions du savoir que nous priorisons subjectivement le qui et le pour qui de la capitalisation.

La crise des savoirs à recomposer

On ne regarde pas le savoir de la même manière suivant que l'on vit dans des pays ou continents stables, en "croissance" (avec leurs récessions et leurs exclusions), ou dans des pays ou continents en crise permanente. L'Amérique latine, comme bien d'autres régions du Tiers monde, connaît ce qu'est la crise ; c'est dans son quotidien qu'elle en éprouve les remises en cause. Cette "expérience de vie" alimente les subjectivités face au savoir. Elle les dramatise et les enrichit.

Alors, capitaliser l'expérience ? Oui, mais que capitaliser et pour quoi ?

Pour compléter et améliorer le système de savoir existant ? Ce n'est plus aussi simple depuis qu'il devient évident que celui-ci n'est pas aussi éternel et universel qu'il le prétendait : il ne peut assurer la vie que dans le cadre de certains systèmes économiques et sociaux et ceux-ci tendent de plus en plus à exclure des pays et des continents entiers, ainsi que de vastes secteurs (d'âge par exemple) dans les régions où ils "fonctionnent".

Pour aider à reconstruire un système de savoir local et culturellement distinct ? C'est indispensable pour réapprendre à vivre nos pays et nos cultures au lieu de nous diluer dans un "mieux" mondial qui ne tient plus ses promesses. Mais la dimension planétaire des interdépendances fait aussi partie des réalités concrètes et il faut apprendre à la vivre : même l'artisanat textile des indiens "perdus" dans les îles du lac Titicaca est détruit par l'écoulement des stocks du sud-est asiatique et par les donations

de vêtements usagés qu'envoient les solidarités mal orientées des pays du Nord.

Notre approche de la capitalisation s'inspire de ces questions et défis. Il s'agit tout à la fois d'aider à reconstruire localement les savoirs, d'apprendre à travailler ensemble entre gens différents sur le terrain et de contribuer à ce qui devra être un vaste processus mondial de recombinaison des savoirs et des pratiques.

C'est effectivement à tout cela que la capitalisation de l'expérience prétend contribuer, même si elle ne peut pas jouer en même temps sur tous les plateaux et avec tous les publics, ni tout comprendre. Elle s'efforce de récupérer un maximum d'éléments offerts par la pratique, ses rencontres et ses réponses, même ceux qui restent incompris. Et elle est à la recherche de formes pour les présenter de manière à ce qu'ils puissent être appréhendés et partagés par diverses approches culturelles, par différents peuples et métiers, pour l'aujourd'hui du terrain et pour le demain de la recombinaison du savoir.

Le PRATEC est un exemple de l'amplitude de la démarche. A ses débuts il s'occupait essentiellement de (ce ne sont pas ses mots à lui) capitaliser l'expérience paysanne et valoriser ses savoirs traditionnels. Mais en partant de pratiques agricoles concrètes et en aidant, au moyen de livrets technologiques et d'échanges et débats entre paysans, à ce que se racontent les objets de travail, leurs sujets paysans, les trajets parcourus et les projets qui les sous-tendent, il en est venu à entreprendre l'aide à la reconstruction d'un corpus andin de savoir, à compromettre techniciens, chercheurs et Universités, à...

Il y a quelque chose d'extraordinaire et d'encourageant à voir par exemple comment le PRATEC fait de la philosophie autour d'une pratique andine d'introduction dans un champ d'une nouvelle variété de semence.

Ce n'est pas un "modèle". Le PRATEC suit son propre chemin et ses propres dialogues. Mais c'est un peu cela le décroisement. C'est un peu cela le chemin vers la recombinaison du savoir.

Le "comment" c'est d'abord le "qui"

Au début de nos capitalisations d'expériences, les demandes d'appui tournaient essentiellement autour du besoin de procédures, d'outils, de méthodes. On voulait une "méthodologie" et on entendait pas là surtout des techniques de travail.

Mais de nombreuses expériences nous avaient enseigné qu'il y a souvent danger à expliquer méthodes et instruments en dehors de situations concrètes car alors ils deviennent trop souvent des "paquets" à appliquer au lieu de rester des références pour inspirer et appuyer une créativité permanente dans les décisions et les pratiques.

L'expérience "méthodologique" dans bien des domaines nous avait amenés par contre à prioriser la recherche de critères de travail avec "des gens". Et ce sont ces critères qui guidaient ensuite le choix des outils au sein de tout un éventail de possibilités.

Pour commencer la capitalisation, nous sommes donc partis de l'idée suivante: le "comment" c'est d'abord le "qui", le jeu des "qui"!

Car la capitalisation c'est d'abord l'art de la confrontation et non pas celui de l'enregistrement et de la diffusion.

C'est la confrontation entre qui j'étais avant l'expérience et qui je suis devenu, entre les savoirs appris que je possédais et ceux que je crois avoir acquis, entre mes propositions et actions et les réponses de la réalité.

C'est la lecture des confrontations entre les savoirs, les cultures et les intérêts des différents acteurs qui y ont pris part; c'est le recueil et l'interprétation des apprentissages qui se sont faits dans ces confrontations, aussi bien les plus violentes dans leurs remises en cause ou leurs conflits que les plus exaltantes dans leurs réussites.

C'est aussi l'envie de confrontation avec les acquis d'autres expériences, d'autres groupes. Et c'est en même temps la confrontation entre la recherche du plaisir d'être écouté et reconnu et de partager, et la crainte de trop s'exposer aux regards et aux critiques.

D'où l'importance que nous avons octroyé, dans nos appuis, au suivi des processus personnels des auteurs pour les aider dans ces confrontations.

D'où la tendance progressive dans les capitalisations que nous avons faites à se rapprocher d'un ton moins impersonnel, à dire "je" et "nous": pour relativiser les affirmations, pour contextualiser sans entrer à des descriptions trop savantes ou trop longues parce que voulant être complètes, pour favoriser le "je" de l'autre dans le dialogue entrevu.

L'objectif de valoriser les acteurs-auteurs

Il y aurait tant de beaux exemples à raconter sur le saut qualitatif que signifie pour les acteurs d'expérience le fait d'être reconnu en tant qu'auteurs des connaissances ainsi acquises! Mais il faudrait demander à chacun la permission car cela traite de processus à la fois professionnels et intimement personnels.

Quand nous avons commencé la capitalisation de l'expérience du PRIV à Cochabamba en 1991, nous avons clairement exposé qu'au-delà des objectifs officiels il y avait quelques objectifs de base. L'un d'eux était "le défi de valoriser l'expérience vécue dans le Projet afin de favoriser l'avenir professionnel de son personnel actuel". Et cela passait, individuellement, par "l'importance de pouvoir incorporer une publication dans le curriculum personnel".

Ce n'était pas si évident. Tous étaient intéressés mais peu y croyaient vraiment. *«Le travail du technicien de terrain est trop méconnu. On le considère comme un simple collecteur de données : certains recueillent les données et d'autres élaborent et signent.»*

Même chose avec les paysans. Loyda Sánchez avait enregistré le dirigeant Don Valico, l'avait transcrit et lui avait restitué ses dires sous une forme qui, pour un brouillon, était une belle brochure bien imprimée. Voulait-il la corriger et l'améliorer? *«Il me répond qu'il ne dira plus un mot. Pourquoi? Ils savent bien eux que tout cela ne sera pas au bénéfice des paysans mais à celui des ingénieurs! Je lui montre que c'est lui qui figure comme auteur et que mon nom n'apparaît pas. Il insiste que nous, avec les ordinateurs, nous pouvons à n'importe quel moment changer le titre et l'auteur, ou que moi je peux m'en attribuer le mérite en disant que c'est ce que je leur ai soutiré!»*

Alors, valoriser les acteurs-auteurs devint beaucoup plus qu'un simple "objectif" qui nous inspire et s'érigea en objectif très concret, lequel exigeait des règles du jeu assez précises, des garanties. C'était un préalable indispensable à la qualité de la capitalisation.

Car conquérir la parole et le droit d'être écouté et reconnu est un pas indispensable pour tous ceux qui se sont sentis systématiquement utilisés.

Être reconnu en tant qu'auteur de connaissances est une nécessité pour l'avenir de ceux qui, par leur engagement dans l'action, se sont éloignés du moule professionnel habituel et ont soit délaissé des opportunités de carrière, soit acquis une image différente et dérangeante.

Se sentir reconnu et valorisé permet, enfin, d'entrer au dialogue, à la négociation, à la concertation, à l'élaboration collective. Or ce sont généralement nos systèmes de savoir et leurs hiérarchies, nos structures et nos impératifs qui bloquent l'expression de bien des trésors cachés.

Il existe un pendant à cette affaire, on pourrait l'appeler "la capitalisation impossible". Il est des cas où, pour de multiples raisons et malgré toutes sortes d'aides, un acteur d'expérience ne réussit pas (encore) à devenir auteur de connaissances. Cela pose un dilemme au moment de la diffusion. Inclure des apports qui n'apportent strictement rien dévalorise la

revalorisation des autres acteurs-auteurs. Les réduire à néant peut recréer d'autres hiérarchies et d'autres blocages.

L'objectif de l'autoformation

Le premier bénéficiaire d'une capitalisation d'expérience, c'est d'abord celui qui capitalise, car rien de tel que celle-ci pour se former, pour transformer en connaissance l'expérience que l'on a accumulé. La capitalisation est ou pourrait devenir un des piliers de l'autoformation. Il y a de nombreuses raisons à cela.

Réfléchir sur sa pratique est toujours source d'apprentissage, d'amélioration. Mais il est important d'avoir aussi à s'exprimer devant d'autres. Car exprimer (chacun à sa manière, ce peut être oralement, en dessinant, par des gestes, par écrit, etc.) c'est se former.

C'est là une des relations les plus importantes entre la communication et l'éducation. Lorsqu'on se met en situation de devoir exprimer à d'autres pour communiquer ensemble, on se voit obligé à donner forme, à formuler ce qui souvent était latent, peu clair. Très souvent des idées surgissent à ce moment-là que l'on n'aurait jamais imaginées quelques minutes auparavant.

Or l'un des buts prioritaires de la capitalisation c'est le partage, c'est mettre les acquis de l'expérience au service de tous. Capitaliser c'est donc s'obliger à exprimer et ainsi se former.

De plus, capitaliser l'expérience est souvent une sorte de thérapie pour reprendre des moments conflictifs et traumatisants qui créent des blocages à partir desquels on cessa d'apprendre, d'évoluer, de s'améliorer, de s'autoformer. Nos pratiques de capitalisation regorgent de ces moments où toute l'expérience acquiert une nouvelle dimension et apporte une nouvelle richesse parce qu'un blocage vient de sauter. Ne pas capitaliser c'est parfois se condamner à ne pas dépasser des rages ou des frustrations qui empêchent de reprendre tout un éventail de leçons.

Et puis capitaliser c'est se décharger de l'expérience, prendre du recul en précisant l'émotion et la connaissance acquise, pour pouvoir reprendre à nouveau avec créativité, sans s'enfermer dans la simple répétition, donc pouvoir continuer à s'autoformer.

Capitaliser c'est également collaborer directement à auto formation des autres. Dans la mesure où l'expérience est racontée et interprétée avec son vécu, elle permet à chacun de reprendre à son tour sa propre expérience et de la regarder avec des yeux nouveaux, avec un regard plus attentif sur certaines choses, elle l'aide donc à améliorer sa propre autoformation.

L'autoformation est ainsi devenue un objectif principal de nos pratiques. Elle inspire la manière de faire, les rythmes, etc. Elle guide également les mises en forme pour la diffusion. Car il ne s'agit pas seulement de partager l'acquis de l'expérience mais également la manière de cette acquisition, afin que les autres ne soient pas confrontés à un simple résultat et sa démonstration, mais soient plutôt stimulés à replonger dans leur propre cheminement. Donc il ne s'agit pas d'"enseigner", d'"instruire", sinon d'apporter à l'autoformation de tous.

Confronter des visions et des vécus différents

L'expérience est un caméléon : elle a autant de couleurs (mais aussi de senteurs et de saveurs) qu'elle a d'acteurs. Cette diversité de formes et de pensées est une de ses richesses. L'un des objectifs de la capitalisation est de confronter ces visions et ces vécus différents. Car plus on a de versions et plus on a de chances d'apprendre quelque chose.

C'est une fois au pied du mur, quand nous avons commencé la capitalisation du PRIV en 1991, qu'il nous a fallu préciser cet objectif : *« Nous avons deux chemins possibles : produire un seul ouvrage collectif en cherchant, par des débats et des brouillons, à élaborer progressivement des consensus ; multiplier les ouvrages possibles (...) et présenter plusieurs interprétations sur un même élément. Nous avons choisi la deuxième option afin d'obtenir une plus grande flexibilité de nos produits et afin de ne pas galvauder une des plus grandes richesses du PRIV : la diversité des sensibilités, des vécus et des interprétations possibles. »*

Donc confronter, oui, non pas pour chercher un résultat unanime mais pour accroître la palette des réflexions et des parcours.

Il existait en effet un double danger. D'abord parce que la recherche du consensus pouvait nous conduire à un "plus petit commun dénominateur" assez pauvre et banal. Ensuite parce que, même quand il y avait accord, les cheminements pour y arriver avaient été différents et chacun d'eux pouvait être un apport utile à l'un ou l'autre public.

Pour le premier livre de la capitalisation du PRIV, ce fut justement le cas. Dans l'équipe qui en assumait la responsabilité, l'expérience et les nombreux débats avaient énormément rapproché les points de vue ; la capitalisation elle-même y contribua encore. Mais quelles différences entre les trajets de l'ingénieur responsable des constructions d'infrastructures, de celui chargé d'agir sur le terrain, de celui chargé des rapports avec les paysans, de la collègue issue de l'éducation populaire et du spécialiste en développement !

Pour le deuxième livre, au contraire, les interprétations de chacun des auteurs prévus divergeaient grandement entre elles. Toute la méthode de travail fut donc révisée en fonction de cet objectif de garder les visions et vécus différents et d'offrir leur confrontation au lecteur.

Capitaliser pour confronter, donc, et favoriser ainsi des rapprochements aussi bien que des diversifications.

Dans nos expériences de capitalisation nous avons pu constater une fois de plus qu'il était important de dépasser l'obsession de vouloir tout dire et de vouloir produire un message fermé avec "la" conclusion. Dans la mesure où nous diffusions sous forme de livres et où dans nos cultures le livre est magique (la référence, c'est la Bible, c'est le livre sacré et éternel), nous en revenons souvent à ce défi. Il fallut quelquefois transiger. Mais si nous nous plaçons dans une optique d'élaboration collective, en processus, pour la recomposition du savoir et de la pratique, l'important ce n'est pas de trouver et démontrer la vérité, c'est plutôt d'apporter ce qui peut être utile à ce processus partagé.

Des connaissances d'abord pour l'action

Dans la mesure où nous avons assumé la priorité des acteurs de l'expérience à devenir les auteurs de sa capitalisation, il en résulte une caractéristique des connaissances à recueillir et à diffuser : ce sont d'abord des connaissances pour l'action.

Il ne s'agit pas là de procéder par négation mais bien par affirmation. Afin de ne pas brider l'expression des acteurs d'expérience, il est important qu'ils s'adressent en premier lieu à leurs proches, à leurs collègues, à leurs interlocuteurs quotidiens du terrain. Le dialogue y est plus facile, plus sincère et plus dense. On y ressent moins le poids des hiérarchies et des jugements.

Et puis c'est là une manière d'enrichir directement la pratique, donc l'expérience, et de la réaffirmer ainsi en tant que source de connaissances.

Faut-il y voir une volonté d'exclusion des chercheurs, des penseurs, des théoriciens ? En aucun cas. Au contraire, on pourrait plutôt parler d'un désir de relancer un dialogue actuellement rudimentaire et souvent inexistant en offrant le terrain comme lieu et axe de rencontre.

Si nous réussissons à multiplier les capitalisations, donc les échanges et les débats autour de l'action, ses acquis et ses doutes, il y aura là pour les spécialistes du laboratoire bien des occasions pour mieux comprendre le terrain, ses subjectifs, ses contraintes, ses potentiels, bien des questions à

recueillir et à travailler, bien des manières de mieux présenter les apports de leur propre travail afin qu'ils soient utilisables dans la pratique. Il y aura là une autre ambiance pour le dialogue avec un terrain plus sûr de lui et donc plus apte à partager. Il y aura enfin des possibilités de rencontres avec l'abstraction telle qu'elle s'exprime autour de l'action dans bien d'autres cultures.

Quel plaisir d'avoir assisté en septembre 1992 à la présentation publique du premier livre de la capitalisation du PRIV à Cajamarca: un philosophe-ethnologue et un géographe-anthropologue commentaient les trouvailles des ingénieurs civils sur l'organisation paysanne andine autour de l'eau!

Alors, des connaissances pour l'action, qu'est-ce que c'est? Ce sont des connaissances qui aident à développer les capacités des acteurs, c'est-à-dire leur savoir, leur savoir-faire et leur pouvoir.

Leur savoir car la formation professionnelle est généralement spécialisée et la réalité est un tout qui supporte mal les cloisonnements académiques. En dehors de l'enrichissement de leur propre spécialité, les acteurs ont besoin d'une vision globale "transdisciplinaire" et la capitalisation peut y contribuer énormément en reprenant la globalité de l'action.

Leur savoir-faire, ce que l'on appelle le "métier" avec ses "trucs" acquis dans la pratique, plus vite avec l'aide d'un ancien, et que l'on complète, raffine et corrige avec l'expérience et les changements de contexte.

Leur pouvoir. Le mot paraît souvent importun, ou bien il est négligé, mais l'action est d'abord une série de prises de décision et elle a besoin d'un pouvoir de négociation, d'un pouvoir de décision, de pouvoir en général. Les rapports de pouvoir sont à la base de l'action, il ne s'agit pas de les nier mais plutôt de mieux les gérer.

Il en est d'ailleurs de même pour la recomposition du savoir: elle passe par une redistribution du pouvoir entre la théorie et la pratique, entre cultures, entre professions...

Il n'y a pas de séparation rigide entre des connaissances pour l'action et d'autres pour la théorie. En fait c'est surtout dans la mise en forme des acquis de l'expérience que s'établit la différence. La capitalisation se préoccupe moins de la formulation théorique rigoureuse, qui entraîne dans bien des cas un langage spécialisé vite hermétique pour le terrain, que d'offrir aux acteurs et de manière accessible des références et des critères (ce qui suppose toujours une réflexion théorique).

Des connaissances sur tout et pour tous

«*Don Cilico regarde encore une fois les papiers et se décide :*

— *Ingénieur, je n'y comprends rien à vos listes! Rendez-moi plutôt celle que je vous ai donnée.»*

Dans la capitalisation «*C'est Dieu qui donne l'eau, que font les projets?*», l'ingénieur civil Luis Salazar raconte cette "réponse" des paysans-indiens de Cochabamba en Bolivie à l'un des efforts du PRIV. Le Projet avait "organisé" les membres du village par ordre alphabétique afin de faciliter le traitement à l'ordinateur des droits que, par leur travail, ils acquéraient sur l'eau d'irrigation. Mais l'ordre choisi ne correspondait à rien pour les paysans !

L'anecdote est une de celles qui servent à Lucho à présenter la découverte progressive dans le Projet des réalités et des logiques de l'organisation paysanne avec laquelle il travaille. A partir de ces multiples réponses (verbales, actives, passives, de toutes sortes) il élabore ensuite une vision de l'organisation paysanne utile à des projets de ce genre: la "communauté" en tant que structure socio-territoriale, en tant qu'acteur principal de son "développement", en tant que partenaire principal du projet qui l'appuie.

Est-elle complète cette vision? En aucun cas. Mais il s'agit d'une connaissance pour l'action qui offre en même temps bien des pistes pour que d'autres puissent ensuite approfondir, améliorer, contribuer à une meilleure connaissance de la paysannerie en général, des organisations populaires, de la paysannerie de Cochabamba en particulier.

Son texte et celui de ses collègues offrent en réalité une quantité impressionnante de matériel pour transformer la vision classique qui existait dans bien des milieux sur la paysannerie de Cochabamba. Et ils le font finalement bien mieux qu'une étude, car ils ne partent pas de catégories d'analyse préétablies mais du processus de confrontation-dialogue entre les propositions du Projet et les réponses paysannes. Ce qui permet à bien des publics possibles d'y éprouver de l'intérêt, soit pour les trouvailles qui s'expriment, soit pour les questions explicites et implicites qui en ressortent.

C'est un peu cela que l'on peut attendre d'une capitalisation de l'expérience: des connaissances sur tout et pour tous.

Sur tout. L'ingénieur civil ne s'est pas limité à "sa partie". Il devait travailler avec les paysans et cela l'a obligé à faire l'apprentissage de leur organisation. Il n'a pas les mots du sociologue, ni ceux de l'anthropologue. Mais son objectif n'est pas de décrire l'organisation paysanne sinon de raconter comment il l'a découverte et ce qu'il croit avoir appris. Et en

racontant-réfléchissant il touche bien des aspects, ce qui lui permet d'apporter à tous.

Pour tous. Il y en a pour les décideurs de projets, pour les spécialistes de l'irrigation, pour les techniciens de terrain, pour les chercheurs en sciences sociales, pour les paysans eux-mêmes qui pourraient à travers son récit mieux comprendre les désirs et les croyances des ingénieurs et donc développer leur capacité de négociation avec eux.

L'expérience vécue n'a pas besoin d'être "intégrale" ou "interdisciplinaire" pour toucher à tout. Dans la mesure où elle s'inscrit dans la vie des acteurs locaux, où tout est relié, elle peut être spécialisée tout en découvrant la globalité. Capitaliser l'expérience ne devrait donc pas se résumer à considérer ce qui a trait à sa propre branche mais exprimer toutes sortes de trouvailles, de doutes, de défis rencontrés, même s'ils ne s'expriment pas dans le langage "approprié". C'est souvent cette expression depuis la pratique et ses mots qui aide à franchir bien des barrières entre disciplines.

Des connaissances pour hier, aujourd'hui et demain

Le développement n'a pas d'histoire, ou trop peu. Sa caractéristique semble être de s'enfermer dans l'activisme d'aujourd'hui en fonction d'un demain idéal, abstrait. C'est le demain des grandes idéologies, non pas des utopies qui inspirent mais des modèles qui brident et stérilisent. Alors l'activisme de l'aujourd'hui n'ose pas lever le nez afin de ne pas être perturbé: il le plonge dans la méthodologie, dans l'exécution, dans le respect des programmations, des délais, des budgets.

D'où l'un des objectifs de la capitalisation de l'expérience en développement: élaborer des connaissances pour avoir un hier, un aujourd'hui et un demain, pour se replacer dans l'histoire et dans le temps.

Il ne s'agit pas tant de connaissances SUR hier, aujourd'hui et demain, mais POUR avoir cet hier, cet aujourd'hui, ce demain. Qu'est-ce à dire?

Par exemple, la capitalisation de l'expérience ne peut pas prétendre offrir une connaissance exacte, objective et complète du passé. Mais elle peut dire comment elle l'a vécu, comment elle y a agi, comment elle y a appris. Elle peut offrir des racines à l'aujourd'hui et des lumières au lendemain.

Le PRIV a beaucoup apporté dans les Andes à ceux qui cherchent à améliorer les possibilités d'une gestion paysanne durable des systèmes d'irrigation? Mais il lui faudrait bien d'autres ressources pour offrir tous les antécédents, tout le passé de ce qu'est l'organisation paysanne en irrigation, même en se limitant aux 20 dernières années et à sa zone de travail à Cochabamba, en Bolivie.

Avant la capitalisation réalisée en 1991, les activistes de l'aujourd'hui avaient cru pouvoir tirer de l'expérience du PRIV une solution à répandre partout (et que l'on commençait à retrouver dans les études de faisabilité de nouveaux projets): créer des Associations d'irrigation et de services dans le style de celles de Punata et de Tiraque!

La capitalisation de 1991 a permis de rendre des racines aux associations: elles sont le produit d'une longue confrontation-négociation-dialogue entre le Projet et les paysans; elles ont déjà beaucoup évolué entre ce qui avait été prévu en 1988 et ce qui existait en 1991. Et déjà en 1993 on peut prévoir qu'elles changeront encore beaucoup.

Grâce à la capitalisation, ce n'est pas un modèle pour l'activisme d'aujourd'hui que l'on peut extraire de l'expérience mais des connaissances, des critères, des références qui peuvent aider à d'autres rencontres entre les intérêts et les savoirs des paysans et des ingénieurs autour d'une irrigation. Grâce à la capitalisation du PRIV, le développement de l'irrigation à Cochabamba et en Bolivie commence à avoir un hier, un aujourd'hui et un demain que l'on peut partager.

La capitalisation se préoccupe également beaucoup des connaissances pour demain. Non pas tant pour prédire ce qui sera ni pour prescrire ce qu'il faudra faire, sinon pour offrir à demain de nouvelles possibilités de réfléchir et d'enrichir l'hier.

La capitalisation du PRIV a-t-elle élaboré tout ce qui dans son expérience pourra être utile demain? Bien sûr que non. Mais ses récits et réflexions, ainsi que ses archives non diffusées, pourront servir demain à de nouvelles interprétations et à de nouvelles connaissances.

C'est pour cela que la capitalisation ne se limite pas à raconter et expliquer ce qu'elle croit avoir compris de l'expérience et transformé en connaissance: chaque fois qu'elle peut elle exprime ses doutes et ses ignorances pour qu'ils soient les racines des connaissances de demain.

Cette vision du temps dans la capitalisation de l'expérience est importante dans la mesure où l'on assume que l'indispensable recomposition du savoir et de la pratique sera l'objet d'un long processus collectif. Il s'agit donc d'offrir à demain et à d'autres la possibilité de dépasser ce qui nous semble peut-être aujourd'hui une vérité éternelle.

3. CONDITIONS NÉCESSAIRES POUR CAPITALISER

Une approche ouverte, ses conditions et ses défis

Une approche ouverte signifie qu'il y a mille et une façons de mener l'entreprise à bien. Il ne s'agit pas tant de compter sur une méthode bien léchée mais plutôt d'être capable de sentir ce qui vaut la peine et ce qui est réellement possible (sans oublier la petite graine de folie qui permet d'aller toujours un peu plus loin que le possible). Il s'agit de choisir la piste pour que viennent y danser toutes sortes de méthodes et de procédures, de techniques et d'instruments.

Pour cela on a d'abord besoin de savoir s'il est possible de réunir certaines conditions nécessaires. Il y a d'un côté le contexte, avec les motivations présentes, le cadre institutionnel, les capacités et limites personnelles et professionnelles. Il y a les ressources, c'est-à-dire les moyens financiers, les équipements, les disponibilités d'appuis spécialisés. Il y a... tant de conditions qui font la musique pour le bal de la méthode !

Et puis, une approche ouverte signifie que l'on a à affronter une série de défis qui se posent successivement et qui exigent des décisions.

Doit-on proposer des produits définitifs ou commencer plutôt par des produits intermédiaires, pour le processus ? A quel moment définir le type de produit ?

Comment équilibrer l'histoire vécue et son interprétation avec l'information "objective" que réclamera un public distant ? Quelle information est vraiment nécessaire pour comprendre l'expérience et mieux situer ses apprentissages ?

Doit-on commencer avec tous les acteurs présents, suivant leur disponibilité ou certains acteurs doivent-ils être priorités ? Selon quels critères ?

Une liste des questions-défis pourrait être infinie. Et l'expérience démontre qu'il n'y a pas de réponses valables pour toutes les situations.

En fait, dans mes expériences de capitalisation, j'ai pu constater que les conditions sont rarement toutes réunies et que l'on peut attendre indéfini-

ment qu'elles le soient. Il y a donc toujours un moment ou un autre où il devient nécessaire de "mettre la pression" et de se fixer des produits diffusibles et des délais.

LE CONTEXTE

Le besoin de circuits et de collections

La capitalisation de l'expérience n'est pas une invention récente, loin de là. Transformer l'expérience en connaissance est une des plus vieilles pratiques de l'humanité ! C'est de l'expérience que proviennent beaucoup de savoirs anciens. Aujourd'hui encore, dans bien des cultures traditionnelles, c'est en recommençant à l'infini le récit d'une expérience qu'on en élabore collectivement l'interprétation.

Nos efforts actuels cherchent à enrichir et réactiver la capitalisation en lui offrant de nouvelles possibilités de partage et de dialogue autour des cheminements vécus et autour d'une élaboration collective des connaissances pour une recomposition du savoir.

Il y a donc une condition indispensable pour favoriser l'entreprise : avoir la possibilité de diffuser et d'entrer au partage.

C'est parce qu'on ne croyait pas aux possibilités d'une bonne diffusion que bien des efforts se sont taris ou ont dérivé. A quoi sert de prendre la parole, de la travailler et de l'étoffer si l'on ne sera pas écouté ? Souvent mon apport principal en tant qu'appui à des capitalisations a consisté à offrir une sorte de garantie quant à la création d'un produit et quant à l'intérêt des éditeurs.

Mais les circuits classiques de diffusion ne peuvent être suffisants. D'abord les règles du jeu commercial ont leurs contraintes et le marché de nos produits de capitalisation est (encore ?) limité. Ensuite ces circuits ne sont accessibles qu'à certains publics. Nous devons les utiliser au maximum mais nous avons aussi besoin de les compléter.

C'est là un aspect essentiel du contexte à considérer : les conditions pour la diffusion. C'est là où pèchent ou se frustrent bien des initiatives.

Quant à la diffusion imprimée (puisque c'est là que se situe ma propre expérience) nous avons dans les Andes à la fois pléthore (et même parfois saturation) et en même temps de graves déficits. Pléthore de publications "institutionnelles" où le prestige d'éditer prime souvent sur l'utilité de la

publication. Déficit de circulation car aucun système de distribution efficace ne nous garantit l'accès généralisé aux pays voisins.

Le bouche à oreille et le contact interpersonnel continuent à être nos meilleures ressources. Sans doute faut-il trouver là la raison pour laquelle les expériences les plus porteuses des dernières années sont celles qui ont cherché à lancer des collections.

C'est le cas du PRATEC avec ses livrets technologiques qui capitalisent brièvement savoirs et pratiques paysannes. La collection existe et les livrets y sont numérotés. Ils ont plusieurs modes de circulation. Quelques privilégiés reçoivent l'ensemble en volumes reliés. Des centaines d'exemplaires de chaque livret naviguent isolément au gré des contacts et des demandes. Souvent d'ailleurs ils ont une distribution locale avant d'être repris par le PRATEC. Et combien existent mais ne parviennent même plus au PRATEC ?

En quelques six ans et avec des ressources limitées, un format (le livret) et une collection ont apporté une énorme contribution en recueillant et en diffusant des centaines et des centaines de pratiques et de réflexions, et, surtout, en stimulant une dynamique qui va bien au-delà des livrets eux-mêmes, une dynamique de débat et de partage pour la recomposition du savoir, en commençant par le savoir andin dans ce cas précis.

L'exemple du PPUT du Paraguay est bien différent. Pour des raisons institutionnelles ses publications ne peuvent être vendues localement. A quoi bon publier dans ce cas ? Mon expérience me faisait prévoir un beau gâchis. Eh bien non. Les premières éditions sont très vite devenues collection. Leurs contenus et leurs styles répondaient à un besoin et comblaient un vide dans le pays. Le projet a lancé une distribution systématique à d'innombrables interlocuteurs au Paraguay et en dehors. Et ça marche ! De nombreuses références démontrent que la collection est lue et est utile.

Les conditions institutionnelles

Jusqu'en 1991, la plupart de mes antécédents de capitalisation de l'expérience m'amenaient à penser que celle-ci n'est possible qu'en marge des institutions, aussi bien parce qu'elles ne lui accordent guère d'importance et préfèrent les produits du style "manuels" que parce qu'elles sont trop préoccupées par leur image et leur prestige et restent donc à la défensive face à toute version non officielle des pratiques vécues dans leurs rangs.

Les pratiques entreprises entre 1991 et 1993 avec le PRIV en Bolivie et avec le PPUT au Paraguay sont venues relancer mon enthousiasme : il est

possible que des institutions et des projets de développement aient une politique de capitalisation de l'expérience !

Que faut-il pour cela ?

D'abord un minimum de confiance réciproque entre dirigeants (ou tuteurs) de l'institution et acteurs de la capitalisation, ainsi qu'une certaine autonomie pour ceux-ci. Car les processus de révision personnelle et d'élaboration de l'expérience sont difficilement programmables et quantifiables en temps.

Bien sûr, des délais maximum et des objectifs de produits sont souvent nécessaires et utiles, mais à l'intérieur de ceux-ci il s'agit plus d'une responsabilité à assumer que d'une tâche à accomplir, surtout tant que nous aurons si peu de références sur ce qu'est vraiment la capitalisation de l'expérience.

Celle-ci acquiert alors un statut ambigu (ce qui n'est pas grave) entre le bénévolat et l'activité institutionnelle. Bénévolat car on ne peut plus parler d'heures ou de jours de travail et qu'il y faut un engagement personnel. Bénévolat amplement justifié par les "plus" d'autoformation et de valorisation professionnelle. Activité institutionnelle dans la mesure où l'institution s'investit (en temps, en argent, en information) dans la capitalisation pour développer ses capacités d'action et de partage avec d'autres.

Quelles sont donc les conditions institutionnelles requises ? Elles sont extrêmement variables, selon le style d'organisme, selon ses moyens et ressources, selon le type d'expérience à capitaliser, selon l'ampleur de la capitalisation désirée... Plutôt que d'élaborer un catalogue de ces éventuelles conditions, il est préférable d'insister sur le processus de négociation qui précède toute capitalisation et qui est justement très utile pour préciser ce que l'on entend par là et ce que l'on en attend.

C'est cette négociation qui permet d'affiner et de rapprocher les optiques, les thèmes, les conditions d'exécution. Dans les deux cas cités, c'est elle qui nous a permis d'avoir ensuite la flexibilité nécessaire pour affronter les multiples défis que la pratique de capitalisation nous imposait.

Les conditions personnelles

Quelles pourraient être les conditions personnelles requises pour une bonne capitalisation de l'expérience ? Plus que les réussites, ce sont peut-être les échecs, les "capitalisations impossibles" ou que l'on put croire impossibles à un moment donné, qui nous offrent des pistes.

Faut-il être dégagé de toutes ces rages, ces rancœurs ou ces frustrations que l'on accumule parfois dans le cours de l'action et qui dévient les inter-

prétations? Je commence par elles car souvent les expériences les plus riches en apprentissages sont celles qui ont été conflictuelles, qui ont multiplié les hauts et les bas, les confrontations de toutes sortes.

Il n'est pas nécessaire d'avoir atteint une certaine sérénité AVANT d'entreprendre l'effort. Sinon nous devrions trop souvent nous abstenir. Mais il faut être capable de dépasser les rejets PENDANT le processus. Être capable? C'est une question d'attitude. On capitalise pour élaborer les leçons de l'expérience, pas pour trouver des coupables. Dans la mesure où ce principe de base est réellement admis, bien des sectarismes peuvent se diluer pendant la capitalisation.

C'est possible et c'est ce que raconte très bien Loyda Sánchez dans le premier livre du PRIV de Cochabamba où elle parle de «*désapprendre le sectarisme*».

Il existe également des blocages qui empêchent d'aller au fond, des sujets tabous que l'on n'est pas encore en condition d'affronter. C'est là un des points les plus difficiles de la capitalisation car parfois il s'agit précisément de s'attaquer à ces tabous pour trouver l'essence de l'apprentissage et parfois il convient de les respecter pour ne pas trop détruire.

En reprenant son vécu et en donnant ses interprétations, l'auteur met parfois en jeu les relations avec sa famille, avec ses proches, avec son milieu professionnel. Jusqu'où approfondir sans déstabiliser? Il y a des capitalisations qui sont impossibles, du moins à certains moments.

Pour le reste, tout se joue au plan des motivations.

Quant la capitalisation est vraiment ressentie comme un besoin personnel (soit d'élaborer la connaissance, soit de s'affirmer ou de se réaffirmer), elle a plus de chances de réussir (ce qui ne signifie pas qu'elle sera plus facile).

Il y a aussi l'envie et le plaisir: l'envie de dire et le plaisir de partager, l'envie d'améliorer des pratiques de travail et des conditions de vie et le plaisir de participer à un effort collectif de recomposition du savoir...

En même temps il y a danger, surtout celui d'exagérer le protagonisme personnel (même lorsqu'il se déguise sous le "nous" et sous le "on"). C'est un équilibre qui n'est pas toujours facile à trouver... et à accepter. La même expérience peut être vécue de manières bien différentes par les multiples acteurs et spectateurs. Cette diversité des vécus est une des grandes sources de connaissance. Comment offrir la vision personnelle sans tirer systématiquement la couverture à soi et sans non plus s'empêtrer dans d'éternelles précisions sur qui fit quoi et qui dit quoi?

Là encore c'est une question d'attitude, de soi et des autres participants de l'expérience, car les susceptibilités réelles ou supposées peuvent brider bien des capitalisations.

Trouver tous ces équilibres entre sérénité, besoins, passions, envies et plaisirs, entre le "je", le "nous" et le "ils", est souvent difficile lorsque l'on est seul face à soi-même. C'est là l'avantage d'une capitalisation en équipe qui permet l'interlocution et donc un certain recul. C'est aussi un des rôles d'un appui extérieur, quand il en existe un.

Car toutes ces conditions personnelles existent rarement ensemble avant la capitalisation ; elles se forgent dans le processus.

Les conditions professionnelles

Il n'y a pas de conditions professionnelles indispensables à la capitalisation de l'expérience, mais on pourrait parler de conditions désirables. Et il ne s'agit pas tant de celles de l'auteur de capitalisation sinon de son entourage.

Dans la capitalisation, on confronte les acquis de l'expérience avec les connaissances préalables que l'on avait ; cette confrontation est beaucoup plus porteuse lorsque l'on peut avoir comme interlocuteurs pour réfléchir de bons spécialistes de la branche ou du métier que l'on exerce, afin de mieux approfondir et mieux comprendre la portée des apprentissages.

C'est surtout Nieves Rivero qui m'a dévoilé, en 1993 en Bolivie, cette lacune dans la capitalisation d'expériences telle que nous la pratiquions. Économiste agricole du PRIV de Cochabamba, elle avait été soumise à d'innombrables réactions-pressions de la réalité paysanne et institutionnelle et elle avait su multiplier les apprentissages et les révisions plus ou moins déchirantes. Cependant j'étais troublé de voir combien de pistes restaient en suspens et comment son cheminement prenait souvent des détours que je ne comprenais pas.

Au cours de son long processus d'écriture, je découvris le rôle-clé qu'avaient dans son parcours les débats qu'elle entretenait avec certains de ses collègues économistes à l'Université locale : c'est avec eux qu'elle reprenait et consolidait bien des amorces de connaissances rencontrées dans les pratiques au sein du Projet ; c'est dans la mesure où elle réussissait à élaborer avec eux une interprétation plausible pour sa profession qu'elle acquérait la confiance nécessaire pour continuer à approfondir sur le terrain.

Pour moi qui n'ait pas d'attache disciplinaire spéciale, ce fut la révélation d'un certain nombre de faits que j'avais perçus sans comprendre, sans pouvoir les interpréter et donc les rendre visibles à la réflexion.

Déjà mes collègues du premier volume PRIV avaient eu recours au même procédé. Loyda Sánchez avait senti le besoin de confronter son

expérience aux débats de l'éducation populaire. Nos trois ingénieurs civils avaient passé bien des nuits au campement à réviser entre eux, entre gens de métier, les tenants et les aboutissants professionnels du Projet.

Au contraire, c'est l'absence de dialogue adéquat avec des collègues qui avait frustré dans le deuxième volume des démarrages pourtant prometteurs : l'un se sentit désemparé par des remarques à l'emporte-pièce de spécialistes de passage ; l'autre se trouvait trop seul au milieu d'anciens condisciples sans aucune expérience terrain et ne savait pas par où entreprendre une interprétation ; d'autres encore...

Alors que j'ai toujours insisté sur l'importance de l'interdisciplinaire et du transdisciplinaire, parce que c'est là où se fait généralement sentir le plus grand vide, il me faut à présent voir les dangers d'un trop grand déséquilibre : si l'expérience apporte bien des remises en cause dans le savoir spécialisé de chacun, il faut savoir stimuler et accompagner ces révisions intradisciplinaires car cela enrichit énormément chaque processus personnel et car c'est là où chaque métier peut à son tour mieux profiter des expériences diverses pour s'adapter à ce que l'on attend de lui dans la dynamique globale.

LES MOYENS

Les besoins de financement

C'est en autofinancement que j'ai commencé à capitaliser mon expérience, il y a bien des années. Car nul n'attachait vraiment d'importance à ce genre de labeur. On est du terrain ou de l'académie, il faut choisir ! J'avais choisi le terrain : ce n'est qu'en prenant sur mon temps et sur le budget de la famille que je trouvais les conditions pour transformer l'expérience en connaissance.

C'est volontairement en autofinancement que nous voulions commencer des capitalisations d'expérience comme Villa El Salvador au Pérou, comme l'accompagnement au mouvement des autorités indigènes du Cauca en Colombie, comme la santé publique au Pérou. D'abord parce que nous nous cherchions encore, quant à l'optique et à la méthode. Ensuite parce que nous voulions que les processus se lancent à base de vraies motivations au lieu de devenir des "activités de projet".

C'est pour cause d'absence de financement que bien des capitalisations d'expériences en sont restées au stade du désir et que d'autres, comme celles que j'ai mentionnées, n'ont pas encore réussi à décoller.

Je crois être allé jusqu'au bout des possibilités d'échapper à des financements extérieurs et donc à la logique institutionnelle de projet. C'est sur la base de cette expérience que je pose à présent la question des ressources financières dont a besoin la capitalisation. D'autant plus que les récentes dynamiques vécues avec le PRIV en Bolivie et avec le PPUT au Paraguay (dans les deux cas la coopération allemande, avec la GTZ, a joué le jeu et a pourvu aux besoins) m'ont démontré qu'on pouvait faire beaucoup, même dans des cadres de projet.

Combien faudrait-il ? Malheureusement je n'en sais rien, je n'ai même pas un exemple. Nous n'avons pas encore tiré le bilan sur ce point avec le PRIV. De toutes manières, il faut toujours plus que ce qu'on peut avoir. Car l'appétit vient en mangeant : plus on a de disponibilité, plus on cherche à compléter le nombre d'années à réviser, le nombre d'acteurs qui capitalisent, le nombre d'aspects à approfondir. C'est tellement passionnant !

Mais il y a au moins quatre rubriques à considérer : le temps des acteurs-auteurs, l'équipement, le personnel d'appui, la diffusion. Tous quatre sont nécessaires.

Qu'il est difficile de faire financer les capitalisations d'expérience !

Deux éléments peuvent aider à changer progressivement cette réalité. D'abord l'exemple des produits de capitalisations réussies. Car il faut voir pour croire que c'est possible et que c'est utile ! Ensuite la crise des savoirs qui, à travers la crise de nos sociétés et de leurs modèles, appelle à une recomposition et donc au concours de tous, en particulier du terrain. Encore faudra-t-il que cette recomposition se généralise pour que beaucoup commencent à en découvrir l'importance.

Les besoins d'équipement

Ma première grande capitalisation, celle du Honduras en 1979, je l'ai faite avec une machine à écrire et du papier, c'est tout. Seul, loin des collègues avec qui j'avais partagé l'expérience, entouré des documents que j'avais conservés, je n'avais pas besoin de beaucoup plus. D'autres se seraient même satisfaits d'un crayon et de papier. Il n'est donc pas indispensable d'avoir un équipement extraordinaire pour capitaliser. Mais...

Mais ce qui nous intéresse dans la capitalisation c'est la valorisation et le recueil des vécus et connaissances d'un maximum d'acteurs, lesquels n'ont pas toujours pour métier d'écrire. Or les apports de chacun dépendent en grande mesure de ce que, au moins dans un premier temps, ils s'expriment sous la forme qui les aide le mieux à élaborer, même si ensuite il faudra veiller à trouver les formes les plus adéquates au partage. L'oral, le dessin, la mimique, la chanson... : la capitalisation doit être à l'écoute (et au recueil) de ce qui sert le mieux les auteurs.

Dans nos expériences d'appui à des capitalisations, la première priorité d'équipement a été consacrée au matériel d'enregistrement des voix : aux magnétophones et leurs cassettes. C'est peu coûteux, peu encombrant et très utile. Très utile car l'oral est une des premières formes d'expression du terrain.

Et nous y avons rajouté un petit instrument que l'on trouve très rarement dans nos institutions et nos projets : une machine à transcrire, un appareil à pédale qui permet une transcription plus commode et de meilleure qualité.

Cet instrument est une clef essentielle pour le passage de l'oral à d'autres formes d'expression. On le confond d'habitude avec le dictaphone-transcripteur qui permet à un cadre ou dirigeant de dicter son courrier à la secrétaire, et qui utilise souvent des minicassettes. Ce que nous recherchons c'est un appareil qui contribue au terrain et qui accepte donc les cassettes standard, les plus communes dans la pratique.

La deuxième priorité d'équipement c'est l'ordinateur. Aussi bien pour la gestion de la documentation écrite que pour l'appui à l'oral et sa transcription.

Sans ordinateur, il m'était arrivé de laisser tomber le produit de semaines de travail simplement parce que le processus de correction des transcriptions d'enregistrement était devenu une corvée insupportable. Dix fois, vingt fois il faut reprendre, surtout lorsque l'on veut restituer pour stimuler de nouveaux apports, de meilleures manières de dire. L'ordinateur aide à diminuer le côté trop pénible de ce travail et même à lui redonner une créativité intéressante.

Quel ordinateur et quels logiciels ? Tout est possible bien sûr mais les conditions de base pourraient être les suivantes : un disque dur avec une mémoire correcte (en commençant le travail par l'enregistrement de l'oral on arrive facilement à brasser des millions d'octets ; ajoutons-y la documentation...); un bon logiciel de traitement de texte (je n'en ai jamais eu besoin d'autre pour une capitalisation et il y en a d'excellents qui sont déjà du domaine public) et un petit logiciel de gestion visuelle des principales commandes (pour ne pas avoir à "apprendre" l'informatique).

Enfin, pour compléter, une petite imprimante qui serve à restituer. Avec une des plus simples, puis des ciseaux et de la colle, on peut sans problème préparer rapidement des produits artisanaux bien faits, agréables à lire, stimulants pour les auteurs. La photocopieuse permet d'obtenir quelques exemplaires mais on n'a pas besoin d'avoir sa propre photocopieuse.

Tout cela constitue l'équipement de base que l'on pourrait acquérir pour deux ou trois mille dollars. Avec lui il m'est arrivé d'enregistrer un entretien le matin et de le restituer le lendemain après-midi sous forme d'un petit livret de 20 pages joliment imprimé.

Ensuite, on peut améliorer. Par exemple, un ordinateur portable est bien agréable sur le terrain. On peut même rêver. Un scanner permettrait de reprendre des dessins paysans, de recueillir les évolutions d'une "carte parlante". Etc.

C'est dans la capitalisation que l'ordinateur, qui suppose des dépendances et une technologie parfois fragilisante pour des cultures locales, prend une nouvelle dimension en favorisant, facilitant et accélérant aussi bien l'élaboration des connaissances locales que leur partage avec d'autres.

Les besoins de personnel

Faut-il avoir recours à du personnel extra pour réaliser la capitalisation de l'expérience d'un projet ou d'une institution quelconque ? Tout dépend des ambitions, des disponibilités... et des moyens bien sûr. Si la capitalisation se limite à offrir à chacun la possibilité d'apporter ce qu'il veut et ce qu'il peut, la chose est facile. Si l'on opte pour une politique de capitalisation comme partie intégrante du devenir institutionnel, il faudra au contraire adopter toute une stratégie de personnel. Mais quels seraient les critères pour décider ce qui convient le mieux dans chaque cas ?

Dès l'instant où l'on décide d'entreprendre une capitalisation où puisse participer une majorité des acteurs, donc où l'on entre à l'enregistrement d'entretiens ou de débats, se pose la question des transcriptions. Sans doute s'agit-il de l'activité la plus pénible de toutes. Alors, même s'il est toujours préférable que le transcripteur soit un des participants à l'entretien, il sera utile d'avoir recours à d'autres collaborations. C'est là le point où nous avons le plus souvent dû engager des appuis.

Nous y avons priorisé deux critères destinés à diminuer les erreurs et les contresens : une certaine connaissance du contexte et un temps partiel.

En plus des noms propres, noms de lieux, sigles et autres qui abondent dans ce genre de conversation, chaque groupe a son propre langage et si on l'ignore on arrive facilement à des transcriptions absolument incompréhensibles. C'est pourquoi nous avons préféré des proches de l'institution, soit parce qu'ils y avaient travaillé, soit parce qu'ils y étaient en "famille". Le temps partiel (souvent à la maison) évite la saturation et diminue la baisse d'attention qui est l'autre grande cause d'erreurs.

Pour le reste, cela dépend si une capitalisation ponctuelle (à un moment donné) peut ou non s'insérer à peu près dans les activités normales, c'est-à-dire s'il existe des disponibilités pour assurer certains services à l'ensemble des acteurs-auteurs. La documentation exige beaucoup de travail, mais l'institution a parfois du personnel qui la connaît bien. Un animateur des réflexions, des débats et des échanges est souvent utile, mais il est possible qu'un membre de l'équipe s'en charge, soit parce qu'il en a le goût et les aptitudes, soit parce que cela se rapproche de ses activités habituelles en formation, en communication ou autre.

Sinon on pourrait sans doute engager des appuis, soit pour décharger de certaines tâches le personnel qui assumerait documentation et/ou animation, soit pour collaborer directement à la dynamique de capitalisation. Mais dans ce dernier cas il faudrait poser à nouveau, et de manière encore plus radicale, le critère de connaissance du contexte.

L'APPROCHE ET LA MÉTHODE

La capitalisation et ses processus

La capitalisation de l'expérience est une affaire de processus.

D'abord parce que ce dont elle s'occupe c'est de processus, ceux de la réalité et de la pratique qui ont permis d'acquérir une expérience qui soit source de connaissance. Dans la mesure où elle ne se limite pas au produit final, à la connaissance obtenue, mais où elle s'intéresse au comment cette connaissance a été produite, la capitalisation étudie des processus.

La capitalisation elle-même est un processus, celui au cours duquel un acquis de l'expérience est transformé en connaissance partageable avec d'autres.

Et puis, dès l'instant où elle privilégie que les propres acteurs de terrain deviennent les auteurs de ces connaissances partageables, la capitalisation

entraîne d'importants processus personnels de ces acteurs-auteurs qui développent de nouvelles capacités.

On pourrait continuer: cette optique de capitalisation s'inscrit dans une option, celle d'une vaste recomposition du savoir à travers un processus collectif de nos sociétés. Etc.

Tout cela peut être très banal ou très enrichissant... selon la manière de comprendre ce qu'est un processus et donc d'agir.

Le processus désigne une évolution, un changement, une transformation, et la manière dont celle-ci s'ordonne, s'organise, c'est-à-dire les phases par lesquelles elle passe. Mais le regard et les pratiques changent suivant que l'on priorise le point de départ de l'évolution ou au contraire le point d'arrivée que l'on en attend. Dans le premier cas il s'agit surtout de connaître, comprendre et aider la confrontation entre les potentialités et les limitations. Dans le second cas on a tendance à vouloir tout organiser, tout ordonner pour s'assurer d'atteindre le but, mieux encore: l'idéal.

Entre ces deux extrêmes, la capitalisation va et vient au rythme des besoins, des personnes, des moments.

Dans nos pratiques de capitalisation nous avons surtout cherché à appuyer des processus plus qu'à les structurer en phases rigides, car on ne transforme pas l'expérience en connaissance comme on fabrique une voiture. Il ne s'agit donc pas de tirer à présent de ces pratiques des normes sur la marche à suivre mais plutôt des références sur un certain nombre de composantes qui ont tendance à s'ordonner dans le temps mais sans que cela soit impératif.

Ainsi pourrait-on parler, pour la capitalisation de l'expérience, de **trois phases principales.**

La première serait la collecte des informations, aussi bien les faits que les manières de les vivre et les impressions-opinions que l'on en a tirées.

La deuxième serait celle de la révision et élaboration, donc de la réflexion, et elle serait guidée par la préparation de la troisième, le partage, car c'est souvent au moment où l'on essaye d'exprimer ces acquis sous une forme utile et accessible aux autres que l'on enrichit le plus l'interprétation.

La troisième serait ainsi celle du partage lui-même, lorsque la capitalisation se diffuse et entre au dialogue de la recomposition des savoirs et des pratiques.

Mais il ne s'agit pas là d'une séquence impérieuse: c'est parfois en commençant par un essai de partage que l'on entrevoit mieux les nécessités d'information et de révision...

Quant aux processus personnels, ils sont tous tellement différents qu'il serait vain de prétendre les caractériser. Mais il y a des moments ou des passages spéciaux dont il importe de tenir compte car c'est là où sautent

certains blocages, permettent de développer des capacités latentes. Ainsi pourrait-on parler de divers pas ou sauts qui méritent une attention particulière. Par exemple : du témoignage à sa transcription, de la transcription à la diffusion, du témoignage à l'écriture, de l'écriture à la publication, etc.

Alors, la méthode de capitalisation ? La nôtre ne consiste pas à conduire un processus prédéterminé mais elle tend plutôt à appuyer et à accompagner, activement, les divers processus correspondant aux différentes caractéristiques des multiples acteurs de l'expérience.

Parler de processus est devenu un peu la tarte à la crème du développement. On les trouve à toutes les sauces. Et ils servent bien souvent de prétextes pour masquer des incuries, des incapacités, des schématismes, de tout.

Pourtant ils existent, ils sont essentiels et ils sont tellement révélateurs ! Ils sont révélateurs des richesses de l'expérience et ils sont révélateurs de nous-mêmes quand nous les regardons. Car la vision des processus est extrêmement culturelle, extrêmement subjective : c'est toute notre conception du changement ou de l'histoire ou du progrès (terme qui a la même origine latine que "processus") qui s'y exprime ; ce sont toutes nos catégories mentales qui dictent la mise en ordre ; c'est notre idéologie, consciente ou inconsciente, qui inspire les rôles que nous nous y attribuons, depuis celui de l'observateur passif jusqu'à celui de grand ordonnateur.

Le processus et ses richesses

Quand ai-je le plus appris sur ce qu'est ou pourrait être la capitalisation de l'expérience ? Au cours du très long processus de négociation pour décider et mettre en place la capitalisation du PRIV à Cochabamba en 1991. Quelle richesse dans un tel processus !

Ce fut d'abord la négociation des envies, entre la fin 1990 et le début 1991, sur place, avec les acteurs intéressés. C'est là que se révélèrent bien des rêves, bien des frustrations, bien des engagements.

Ce fut ensuite la négociation des conditions pour faire, avec les dirigeants locaux et ceux des deux principaux tuteurs. C'est là qu'il nous fallut préciser les différences entre la "récupération historique" que nous désirions, la "systématisation" qui nous était demandée, la tentative de "capitalisation" sur laquelle nous avons débouché.

Ce fut ensuite la négociation de la méthode quand avec Loyda Sánchez nous eûmes à commencer. Car, avant d'entreprendre et avant que je ne me retire pour quelques mois, il eût été bon d'avoir un chemin à peu près bien

tracé. C'est là que nous avons découvert combien il était plus important de rapprocher nos manières de "sentir" le défi, ses richesses et ses difficultés que d'accorder des formes et des normes.

Quand ai-je le plus appris sur comment l'expérience s'élabore en connaissance? En accompagnant (avec échecs et succès) des dizaines de processus personnels où des gens du terrain reprenaient leurs pratiques et leurs vécus et s'essayaient au partage de leurs acquis. C'est là que s'exprimaient les mirages et les blocages, les jeux de miroirs et les pouvoirs du savoir, les relations entre l'action et la réflexion, entre la culture et la connaissance, entre les devenirs personnels et l'histoire du savoir...

Ce n'est pas tant dans l'acquis final, dans le résultat, que l'on apprend le plus et le mieux, c'est dans le partage du processus qui y conduit. Car c'est là qu'apparaît l'ensemble des attitudes et des facteurs et des critères qui permettent que la connaissance offerte puisse être encore plus utile. Connaître par exemple le processus d'élaboration d'une innovation aide les éventuels processus de diffusion et d'adaptation à être créatifs, à être plus judicieux et moins mécaniques.

Combien d'innovations nous ont été proposées ces dernières décennies pour les projets de développement! Certaines durent, certaines échouent, certaines vivent ce que vivent les modes: l'espace d'un budget. Mais est-ce que les plus utiles sont celles qui sont demeurées et les plus mauvaises celles qui ont disparu?

En 1983 j'étais témoin à Chumbivilcas, Cusco, Pérou, des tensions et des rejets qu'avait suscités la recherche-développement proposée au CICDA par la coopération française. En 1985 j'ai vu, toujours à Chumbivilcas, les merveilles que Jean Bourliaud, l'un des "proposeurs", réalisait lui-même avec cette méthode. Si, au lieu de quérir des coupables ou des traîtres, nous avons pu capitaliser cette expérience, que n'aurions nous pas appris sur les jeux de pouvoir dans le savoir, sur les jeux de carrière dans la méthode, sur les jeux de culture dans l'approche!

Car, quand la capitalisation se penche sur l'expérience et essaie de la partager, elle fait affleurer toutes ces attitudes, tous ces tabous, toutes ces aspirations, tous ces rejets qui, si on les ignore, empêchent le vrai dialogue.

De la reconstruction personnelle au dialogue avec un public

Deux sortes de dialogue animent la capitalisation de l'expérience. L'un est intérieur, avec soi-même et en équipe si tel est le cas. L'autre est extérieur, avec le public, avec cet autre avec qui l'on souhaite partager et entrer à l'échange, à l'élaboration collective.

Tous deux s'accompagnent : le dialogue avec l'extérieur est une occasion et une exigence pour élaborer, pour ne pas se bercer de formules vides, pour approfondir ; le dialogue intérieur l'est également car les faits et les sentiments sont bien là pour réfléchir l'expérience et pour obliger à la reprendre.

Tous deux sont un défi à la méthode de travail car il s'agit de dialoguer pour confronter et donc pour dépasser certaines apparences, et en même temps pour apprendre ce qui peut être utile à partager et comment le faire.

Alors, partir de soi ? partir de l'autre ? par où commencer ?

Par l'envie ! Par ce que chacun désire le plus.

Bien sûr, à mon avis il serait sans doute préférable de commencer par exprimer ce que l'on a et ce que l'on croit, toute sa subjectivité, avant d'entrer à des consultations de faits, de dates, etc. : il s'agit là d'un matériel utile pour des confrontations postérieures entre le souvenir et sa subjectivité d'un côté et certains éléments objectifs de l'autre. Mais j'ai également pu constater qu'insister sur ce point pouvait bloquer et frustrer quand ce n'était pas encore ressenti ni comme un besoin personnel ni comme quelque chose d'utile.

En fait, même si l'on commence par la tentative de dialogue avec le public extérieur en essayant de présenter ce que l'on croit être les acquis de l'expérience, il arrive toujours un moment où surgit la nécessité de reprendre l'expérience personnelle et de l'approfondir.

Dans le pire des cas cela se passe au moment d'entrer à la diffusion quand le responsable de celle-ci, un éditeur par exemple, répond qu'il y a trop d'incohérences ou que les apports promis ne sont pas compréhensibles ou insuffisants pour justifier la publication.

Dans le meilleur des cas, ce moment arrive parce que l'on cherche vraiment à dialoguer avec son public et que l'on essaie de voir ce qui peut l'intéresser et pourquoi, ce qui peut lui être utile et de quelle manière.

Et dès que l'on met le pied dans l'engrenage, on découvre d'autres possibilités de réfléchir et de comprendre, pour soi d'abord car le nouveau regard remet en cause bien des évidences supposées. C'est là la reconstruction personnelle qu'apportent l'expérience et ses défis : si elle ne s'est pas faite lors de l'action, elle se produit lors de sa capitalisation.

Et de toutes façons celle-ci offre toujours un nouvel éclairage : celui de ce public, de cet autre avec qui l'on voudrait dialoguer, mettre en commun, partager.

De la reconstruction personnelle au dialogue avec un public ? Il ne s'agit pas d'un schéma linéaire. On passe de l'un à l'autre. Mais le dialogue avec le public élargi est un stimulant de l'ensemble de la capitalisation, c'est vers lui que l'on tend, c'est grâce à lui que l'on dépasse la

simple autoévaluation, autoformation, etc. C'est l'envie de prendre part à une construction d'ensemble qui catalyse la reconstruction personnelle.

Le souvenir et sa confrontation

Pourquoi avoir insisté aussi souvent, dans les capitalisations d'expériences, sur l'importance de commencer si possible par les souvenirs et impressions, avec toute leur charge subjective ?

Parce qu'il y a généralement là une occasion exceptionnelle de confronter des versions différentes et donc de pouvoir approfondir, détecter des éléments de fond qui sans cela nous échapperaient peut-être.

Quelle est belle, quelques années après, telle ou telle assemblée payanne ! Nous nous en souvenons avec émotion et enthousiasme : c'est là que tout a commencé, c'est là que...

Et pourtant ! Voilà qu'en révisant la documentation d'époque ou en comparant nos idées avec celles d'un collègue, nous découvrons que sur le moment nous étions plutôt frustrés et déçus, amers : tout n'avait été que conflit et affrontement et l'accord final ne semblait être qu'un pis aller obtenu par fatigue plus que par conviction !

Pourquoi ce changement d'optique ? Il ne s'agit plus seulement de voir ce que nous croyons à présent, cette connaissance acquise, mais de retrouver notre point de départ, ce que nous pensions alors, et de reprendre le chemin parcouru pour comprendre quelles étaient nos réticences, nos blocages, pour apprendre de la manière dont la réalité et la pratique nous obligèrent à les surmonter.

C'est bien ici que se situe un des apports essentiels de la capitalisation. Travailler le souvenir et le confronter à celui des autres, aux faits enregistrés, à la documentation, à toutes sortes d'autres sources, objectives ou subjectives, est un des meilleurs moyens de dépasser les évidences.

Commencer par exprimer le souvenir et sa subjectivité constitue en ce sens une garantie contre la tentation fréquente, même si elle est parfois inconsciente, de vouloir reconstruire l'histoire en fonction de justifier a posteriori la connaissance que nous croyons avoir acquise. Le souvenir et sa confrontation enrichissent la réflexion en l'obligeant à reprendre les détours de notre cheminement vers telle ou telle conclusion.

De tels détours sont en même temps la clef pour un meilleur partage avec le public. Car souvent ces autres qui vont accueillir notre capitalisation ont eu des vécus semblables, ont été confrontés à ce genre de contradictions : notre récit-réflexion, plus que les convaincre, va les renvoyer à leur propre cheminement tout en l'éclairant grâce aux réflexions que notre capitalisation nous a permis de mûrir.

Dans l'étude-capitalisation du PPEA de Cajamarca, en 1989, j'ai inclus le témoignage-capitalisation de Stéfanie Zeiss, une stagiaire allemande qui avait cherché à comprendre la vision paysanne de l'érosion et qui n'y était pas parvenue. C'est sans doute le texte qui, en dehors de Cajamarca, a eu le plus d'impact et a été le plus utile. Pourquoi ? Parce que Stéfanie y raconte le parcours de ses attitudes et de ses méthodes, les doutes, les rejets et les réflexions que lui suscitaient les réponses paysannes, les remises en cause qu'elle a été amenée à se faire. Beaucoup se sont alors identifiés à ses émois, y ont revécu les leurs, ont même commencé à les exprimer et à les confronter au lieu de les conserver ensevelis sous des discours tout faits... Ce n'est pas sa conclusion sur les paysans ou sur son savoir à elle qui a le plus marqué, c'est la lumière de son itinéraire tel qu'elle l'a présenté.

La publication en tant que pression et motivation

C'est souvent autour de la diffusion (dans notre cas, en général la publication imprimée) que se cristallise tout le processus de capitalisation.

Dès l'abord, c'est l'idée de publication qui motive cet effort exceptionnel, par le besoin de s'affirmer ou de se réaffirmer, par l'envie de partager et d'entrer au dialogue, au débat.

Que reprendre de l'expérience ? Que choisir dans cet ensemble de faits et d'apprentissages ? C'est en fonction de la diffusion que se prennent les décisions. On révisé l'expérience pour préciser des publics éventuels et imaginer des types de produits pour l'échange. La publication se fait alors motivation et pression et dynamise tout le processus.

C'est le défi du produit final à être diffusé qui stimule à approfondir l'expérience et à enrichir ses enseignements : il faut aller au-delà des banalités, il faut que le jeu en vaille la chandelle ! C'est lui qui fait pression pour affronter des blocages ou des négligences : si l'apport ne se justifie pas il ne sera pas diffusé ! C'est l'obligation de produire quelque chose de partageable qui souvent aide le mieux à mettre fin à certains débats ou atermoiements (qu'il ne faut pas confondre avec les nombreux "sauts" qui gèlent le processus à un moment ou à un autre).

C'est également l'exigence d'un produit utile et accessible qui aide et oblige à dépasser les anciens modèles d'écriture et à faire l'apprentissage d'une expression plus chaude, plus apte au dialogue.

Puisque la capitalisation de l'expérience s'inspire de l'idée et de l'envie de partage, sa méthodologie prend pour axe la diffusion, elle s'en sert pour mobiliser, dynamiser et orienter.

Il y a dans ce rôle de la diffusion un danger énorme à ne pas oublier: si l'on part d'une vision rigide des produits de diffusion, ceux-ci peuvent à leur tour frustrer l'effort, brider la capitalisation, éteindre les apports les plus intéressants.

Les rythmes de travail et l'entraînement des "rapports"

A chacun son rythme! S'il est un champ d'action où cette expression devient impérative, c'est dans la capitalisation de l'expérience. Celle-ci oblige bien souvent à toucher des fibres intimes, quant à la vie personnelle, quant à tout ce que l'on croit ou à tout ce que l'on est par rapport aux autres: on ne peut pas brusquer inconsidérément de tels processus. Et pourtant!

Et pourtant c'est dans la négociation de délais et de styles de produits de la capitalisation que chacun puise les forces pour s'embarquer dans ces révisions hasardeuses du vécu. Même si les délais sont rarement tenus.

Et pourtant pour que l'œuvre soit le plus possible collective (même lorsqu'elle se forme à base d'apports isolés) il est nécessaire d'établir des règles du jeu et de chercher à les respecter. Car il y a toujours des aménagements à faire en dernière minute et l'harmonie est difficile à atteindre.

A chacun son rythme donc, mais au sein de normes communes. C'est là tout le défi qu'affronte la méthode de capitalisation.

Là dedans diffèrent à leur tour des phases telles que la mise en condition, le mûrissement, l'enfantement, et la manière de les vivre de la part de chacun.

En fait, dans les expériences que j'ai eues, les capitalisations vivent le plus souvent par à-coups. Et il s'agit alors de se préparer pour affronter du mieux possible les moments les plus intenses, tels que les crises et déchirements de certaines révisions, ou les efforts concentrés pour mettre en forme.

La pratique de la capitalisation ressemble à la descente des fleuves: peuvent s'y alterner les vertiges des rapides et le cours paisible des méandres de plaine. De même que les hommes des eaux s'entraînent aux différentes situations, de même pourrait-on prévoir une préparation des acteurs d'expériences-auteurs de capitalisations.

On ne capitalise pas que de longues expériences, on peut le faire pour des actions précises, limitées dans le temps et l'espace. C'est dans la mesure où l'on acquiert attitude et pratique à l'occasion de faits mineurs qu'il devient plus facile d'entreprendre la capitalisation d'une œuvre majeure.

C'est lors d'activités "normales" que l'on apprend à mieux enregistrer et ordonner l'information (faits et opinions) qui servira à élaborer des connaissances et c'est lors d'activités sortant de l'ordinaire que l'on se voit contraint de réfléchir et réviser les critères et catégories de ce recueil-agencement.

S'il est actuellement si difficile de compatibiliser les différents rythmes personnels au sein de la capitalisation, c'est en grande mesure parce qu'une telle activité est trop "extraordinaire". Mais qu'advierait-il si la capitalisation commençait à faire partie de nos préoccupations régulières ?

Est-ce un rêve que d'imaginer que les rapports exigés par nos institutions puissent devenir des occasions d'entraînement à la capitalisation, des supports pour le recueil des éléments qui enrichissent la capitalisation ?

Il y faudrait... Allons bon, ne tombons pas dans les conseils gratuits. Mais signalons une piste : un rapport qui se limite à intégrer une pile de papiers sur le bureau du supérieur ne motivera personne à capitaliser ; un rapport (ou une partie de rapport) qui circulera de main en main pourra devenir un bon défi-stimulant à l'apprentissage personnel et collectif des rythmes et formes de la capitalisation. Encore une fois, c'est la diffusion, la circulation, la possibilité de partage qui motive le plus à faire l'effort d'offrir le mieux possible les acquis de l'expérience.

Pour ma part, c'est en essayant dans mes "rapports", depuis dix ans et chaque fois que j'en avais (ou prenais) la marge et le temps, de rendre l'information sous une forme qui aide à réfléchir et à forger d'autres regards, d'autres connaissances, que j'ai mieux compris l'utilité et un certain art de la capitalisation de l'expérience. Parfois j'y plaçais une sorte de sketch, ou un petit conte, ou la description anecdotique et réfléchie de faits assez porteurs. C'est souvent ce qui restait le plus de ces "rapports" et ce qui continuait, des années après, à enrichir la réflexion de l'expérience.

4. RECUEILLIR ET ORGANISER L'INFORMATION

L'art de l'information

Pour capitaliser, tout ce qui tourne autour de l'expérience peut être information utile : les faits bien sûr, avec les textes ou documents qui les fondent ou qui les rapportent ; les opinions également, depuis les plus élaborées jusqu'aux impressions, états d'âmes et autres, dans leur plus simple ou plus riche expression ; les réactions ou réponses de la réalité qui ne se traduisent pas dans des mots faciles à enregistrer mais dans des attitudes qui varient, dans de nouvelles activités qui s'entreprennent ou dans d'anciennes qui se transforment, etc.

Le recueil de toute cette information est donc un défi majeur. Un défi que l'on peut assumer de bien des manières suivant les ambitions et les ressources. Souvent on procède a posteriori, au moment où l'on décide de capitaliser : on ratisse les sources les plus proches et les plus faciles, dans les mémoires humaines et dans les écrits, les images, les objets ; ou bien on lance un effort plus substantiel pour essayer de retrouver également des sources disparues, par exemple des acteurs qui se sont éloignés, des documents qui ont été emportés... Mais on peut également réaliser un enregistrement systématique dès le début de l'expérience, dès l'intention de l'action.

Quel appui pour nous, lors de la capitalisation du PPEA à Cajamarca en 1989, de retrouver (rangées et reliées) même les notes manuscrites d'Alois Kohler, l'ancien directeur du projet, lors de ses premières visites et entretiens en 1985 ! Une mine incroyable de renseignements sur les objectifs, les attitudes, les attentes, les susceptibilités qui allaient jouer un rôle fondamental dans les conflits et apprentissages postérieurs !

Les moyens diffèrent selon les cas, mais le recueil de l'information pour capitaliser doit essayer d'être le plus large possible, de s'intéresser à toutes les sources imaginables, de transcender toutes les barrières disciplinaires ou administratives.

Plus le recueil est important, plus se pose la question du rangement et de la gestion de cette information. La capitalisation entraîne donc à son tour une révision des méthodes documentaires afin de les dévier et de les attendrir parfois, afin de les compléter et de les raccorder d'autres fois.

Pour capitaliser on a généralement besoin de dépasser les catégories habituelles de classification et de rangement. Ce ne sont plus les thèmes qui y parlent le mieux mais par exemple les actes et leurs acteurs. Ainsi, capitaliser c'est prendre une expérience concrète et rechercher ce qu'elle nous apprend en révisant différentes sphères qui lui sont plus ou moins directement reliées. Il s'agit de sphères concentriques et leur centre commun c'est l'expérience que l'on capitalise. L'information documentée que l'on possède doit donc pouvoir se redistribuer en s'adaptant aux multiples centres des multiples acteurs qui capitalisent. Ce n'est pas évident et c'est un autre défi majeur que pose la capitalisation.

Un tel défi s'assume d'ailleurs de bien des façons. Une capitalisation en fin d'expérience se limite en général à piocher selon ses possibilités dans les sources existantes. C'est un peu la débrouille. Mais si l'expérience (du projet, de l'institution, de la population locale) doit suivre son cours, il devient tentant de rechercher une adaptation de tout le système de gestion de l'information pour que celle-ci puisse en permanence devenir accessible en termes d'acteurs, dans une sorte de Mémoire centrale redistributive.

Capitaliser l'expérience ne s'arrête pas à la capacité d'utiliser les instruments, méthodes et techniques existantes pour le recueil et l'organisation de l'information. Si l'on est ambitieux cela exige d'entrer à comprendre et reprendre l'art de la chose. Car la capitalisation peut être une excellente source d'inspiration pour réfléchir et améliorer les relations entre information et action. Reposer les relations entre expérience et connaissance oblige en effet (ou aide) à reconsidérer celles entre information et action.

L'importance d'informations recueillies textuelles

Après qu'Eriberto Ventura eût parlé, à un Séminaire international de Cajamarca, Pérou, en 1988, nous avons tous applaudi avec sympathie et affection : nous étions touchés. Puis le débat continua et nul ne reprit ses dires. A 90 % nous étions des techniciens, des spécialistes. Sur les quelques paysans participants, la plupart avaient adopté le discours appris dans les syndicats et confédérations, et dans les projets de développement.

Eriberto avait parlé en espagnol mais ce n'était qu'une traduction littérale du langage partagé en quéchua au sein des Rondes paysannes de Cajamarca : nous avons senti l'émotion mais nous n'avions pas compris grand chose des concepts.

Dès que nous eûmes transcrit les mots d'Eriberto, je les envoyai à Cajamarca où ils furent reproduits et diffusés. De nombreuses réactions vinrent témoigner une surprise générale : « *Jamais je n'aurais imaginé qu'il avait dit tout cela !* »

Heureusement il avait été enregistré et, ne serait-ce qu'après-coup, il nous fut possible de commencer à réfléchir, d'essayer de comprendre, de nous préparer à un meilleur dialogue. Et cela parce qu'il avait été enregistré textuellement.

Il est bien des manières de recueillir les faits, les idées, les mots, mais toutes n'ont pas la même rigueur et utilité. La capitalisation priorise, chaque fois que cela est possible, la version textuelle, car ce qui n'est pas compréhensible au moment du recueil peut devenir essentiel à l'instant de la réflexion et de l'élaboration de la connaissance, surtout lorsque nous confrontons des mondes et des cultures différents.

C'est précisément ce qui se passe fréquemment. Au sein d'un même métier, la culture du spécialiste diverge beaucoup de celle du technicien de terrain, soit par leur origine sociale, soit par le milieu professionnel dans lequel ils baignent. Que dire alors des abîmes qui séparent souvent les paysans et autres groupes populaires des fonctionnaires ou militants qui travaillent avec eux ? Combien comprenons-nous véritablement de ce que nous nous disons les uns aux autres ?

Alors, la capitalisation est le moment où nous reprenons beaucoup de petites phrases, d'expressions, d'attitudes que nous avons laissées de côté dans le feu de l'action parce qu'elles sortaient de nos catégories, de nos schémas, de notre culture : soudain l'une d'elles acquiert un sens qui éclaire d'un jour nouveau tout un ensemble et qui nous permet d'atteindre une connaissance insoupçonnable auparavant. Cela m'est arrivé maintes fois au cours de capitalisations d'expériences.

Priorité donc au recueil textuel, soit dans les notes manuscrites, soit en ayant recours au magnétophone ou (mieux encore ?) à la vidéo.

Ce recueil textuel est encore plus important lorsqu'il s'agit de rencontres et d'échanges entre semblables, de techniciens à techniciens, de paysans à paysans. C'est en grande partie notre interlocuteur qui guide l'élaboration de notre pensée : l'expression entre semblables révèle donc des richesses différentes que le dialogue entre dissemblables. D'où l'intérêt d'enregistrer de telles rencontres où l'on se raconte l'expérience, et même de les organiser si elles n'existent pas spontanément.

Les dilemmes de la traduction

Une des grandes difficultés qu'affronte la capitalisation de l'expérience dans des contextes où se rencontrent différents groupes et cultures est celle de la traduction.

La traduction est au cœur du travail de capitalisation, aussi bien dans son projet central (traduire l'expérience en connaissance, traduire la connaissance pour entrer au partage) que dans ses moyens (traduire l'information d'une langue à une autre, d'une forme d'expression à une autre, pour qu'elle vienne enrichir la connaissance, etc.). Il s'agit donc d'une traduction multiple, entre langues, entre formes d'expression, entre cultures et entre savoirs...

Normalement nous nous préoccuons beaucoup des traductions ayant trait au projet central de la capitalisation, à son produit (celle de l'expérience en connaissance, celle de la connaissance en langues et langages qui la rendent accessibles et utiles au dialogue avec d'autres). Mais nous sommes moins attentifs ou nous manquons de moyens et de rigueur pour ces traductions de base, celles qui sont au départ de la capitalisation.

Il s'agit là d'une sorte d'héritage de nos modèles d'action et d'intervention sur le terrain. Généralement nous y cherchons l'information dont nous croyons avoir besoin et nous ne faisons pas (ou nous ne pouvons pas faire) l'effort de comprendre vraiment tout ce que ces autres avec qui nous travaillons veulent ou peuvent nous dire. Ainsi en est-il de nos diagnostics, ainsi en est-il de la "littérature de projets" dans son ensemble. La tentative de connaître plus à fond nos interlocuteurs est laissée aux centres d'études et de recherche.

Si tout cela pèse déjà très lourd sur nos actions, cela devient encore plus frustrant à l'heure de la capitalisation.

La langue principale de travail de nos expériences dans les Andes est normalement l'espagnol, mais souvent nos interlocuteurs locaux ont une culture et une langue différentes (quéchua, aymara ou autre). De même nous avons des interlocuteurs extérieurs, ceux qui nous financent ou qui nous appuient, lesquels s'expriment également dans leur langue à eux et dans leur culture administrative par exemple. Il est rare de trouver dans nos projets la traduction de ce que nous disent les uns et les autres : nous n'en avons que des extraits "utilitaires".

C'est dans la transcription de témoignages enregistrés en langues originaires américaines que nous avons pu le mieux percevoir les richesses et les dilemmes de telles traductions.

Les richesses car nous apprenions autant de ce qui était dit que de la manière de le dire. Et cela nous offrait quelques bases essentielles pour la

connaissance de l'autre et donc pour l'apprentissage du dialogue et d'une meilleure coopération.

Les dilemmes car, pour bien faire, un seul témoignage exigeait plusieurs transcriptions.

La première était la littérale en langue autochtone, afin de conserver l'expression textuelle, aussi bien pour son usage immédiat que pour d'autres postérieurs.

La deuxième était une traduction littérale à l'espagnol. Littérale c'est-à-dire que les expressions et métaphores y sont transcrites telles quelles et non pas par l'abstraction qui leur correspondrait en espagnol (par exemple quand un quéchua appelle "cœur de vent" ce que nous disons "instable"). Et ce afin d'abord d'apprendre nous-mêmes les valeurs implicites dans la culture qui nous parle mais également pour disposer d'une version en "espagnol autochtone", donc d'une version espagnole qui puisse être utile pour le dialogue sur le terrain.

La troisième était une traduction plus élaborée en espagnol, c'est-à-dire une version facile à lire et diffusable, donc accessible au delà de la culture locale (l'expression littérale pouvait y être conservée mais avec son pendant en espagnol courant).

Un tel effort requiert énormément de temps et également des capacités qui ne sont pas toujours présentes. De fait nous avons très rarement pu procéder de la sorte. Il nous est même arrivé de suspendre les témoignages en langues locales par manque de temps et de personnel adéquat. Est-ce que cela vaut donc vraiment la peine ?

Dans la mesure où on travaille avec un ensemble d'informations en langue autochtone, on ne saurait exiger une telle multiplication des tâches : ce ne serait plus de la capitalisation de l'expérience mais une étude ethno-linguistique !

Cependant il est très utile de faire ce travail en profondeur sur quelques textes, et si possible de le faire en équipe avec tous ceux qui participent à la capitalisation, afin de découvrir et d'adopter certaines règles du jeu qui facilitent ensuite un maniement plus harmonieux et plus enrichissant des informations qui proviennent de cultures autres.

Multiplier les formes du recueil

Dans les capitalisations auxquelles j'ai participé, nous avons généralement priorisé le recueil d'information sous forme de mots et de dessins. Un peu par affinité et sensibilité, un peu à cause des moyens dont nous

dispositions, un peu en fonction des circuits de diffusion auxquels nous avons accès. C'est pour cela que je reprends en général des exemples et des pratiques liés au témoignage oral enregistré et à la documentation. Mais il existe bien des expériences pour démontrer les potentiels d'autres formes d'expression donc de recueil.

Il serait en effet dommage d'enfermer la capitalisation de l'expérience dans telle ou telle technique. Nous avons plutôt besoin d'en avoir un éventail le plus complet possible, ainsi que de techniques de passage de l'une à l'autre afin de confronter les informations, d'enrichir l'élaboration de la connaissance, de multiplier les produits de diffusion.

Ainsi, un témoignage oral peut être transcrit sur le papier, travaillé et servir ensuite de base à un matériel de radio. De même les notes manuscrites d'une réunion peuvent déboucher sur un scénario de vidéo ou de théâtre. Etc.

La première base pour le recueil d'information est donc plutôt l'attitude ouverte et créative. La deuxième est la disponibilité d'outils et de techniques pour profiter au mieux des occasions.

L'histoire des "cartes parlantes" de la Fundación Colombia nuestra, dans le Cauca de Colombie, est un bon exemple de ce qu'il advient habituellement d'innovations de ce genre et de ce qui pourrait arriver avec une attitude ouverte et créative.

Au cours d'un long processus d'apprentissage de formes plus adéquates pour le travail avec la population Paez du Cauca, les "solidaires" de la Fundación Colombia nuestra inventèrent au cours des années 70 une sorte de cartographie de l'histoire locale et nationale. Certaines représentations étaient essayées, travaillées ensemble avec la population Paez, corrigées, reformulées... Des années d'efforts donnèrent lieu à quelques grandes cartes qui, plastifiées, circulaient et servaient à l'échange d'informations et aux débats. Elles étaient "parlantes": elles faisaient parler!

Le produit était attrayant. Il fut repris au début des années 80 en Amérique latine par différents organismes internationaux qui en firent un outil pédagogique classique: un ensemble graphique avec tous les éléments pour "problématiser" la réalité et réfléchir ses solutions.

De notre côté nous avons plutôt essayé de reprendre les richesses du processus d'élaboration. Si le produit final du Cauca était si "parlant" pour la population locale, c'était parce qu'elle avait "parlé" sa fabrication, et elle avait parlé parce que cette forme de représentation graphique de l'espace et du temps était très motivante.

Nous avons donc cherché à tirer profit de ce potentiel à faire parler des transformations qui se sont données dans le temps et dans l'espace pendant l'expérience: sur une grande feuille tenant lieu de "fond de carte" chacun punaisait et expliquait l'élément qu'il venait de dessiner sur un

bout de papier. Cette élaboration était "parlante", il s'agissait de trouver les moyens d'en recueillir toutes les richesses : notes manuscrites, magnétophones, photos de la carte (même des photos instantanées qui aident la mémoire immédiate du processus). Nous n'avons jamais disposé de vidéo mais cela aurait pu être très utile et passionnant.

En fait, autour de la "carte parlante" nous avons en même temps le recueil de l'information et les débuts d'élaboration de la connaissance. En fait autour de la "carte parlante" disparaissaient les hiérarchies préétablies de langues, de pouvoirs et de savoirs et tous se mettaient à apporter. Quelle émotion en 1986 dans un petit village des Andes équatoriennes lorsque des grands-mères analphabètes, assises sur le sol, se mirent à dessiner, s'appuyant les unes sur le dos des autres, puis se levèrent pour punaiser et pour se lancer presque sans le vouloir dans des discours en quéchua qui disaient leurs savoirs et leurs espoirs.

Plus l'attitude est ouverte et créative, plus vaste sera l'éventail de moyens utilisables et plus précises, minutieuses et rigoureuses pourront se faire les techniques de travail. Car l'un des pires dangers consiste à s'amouracher d'une technique que l'on manie à la perfection et de vouloir réduire la réalité, l'expérience et sa capitalisation aux possibilités de cette technique.

TÉMOIGNAGES

Que recueillir dans les témoignages ?

Que recueillir dans les témoignages ? Cette question revient sans arrêt dans nos négociations et débats à l'heure de commencer une capitalisation d'expérience.

Notre première tendance est de constituer une liste des thèmes qui seraient "intéressants". En fait nous avons découvert très vite que le témoignage n'est pas là pour recueillir un thème mais un auteur, c'est-à-dire une expérience à travers ses acteurs.

Bien sûr il y a une sorte d'axe thématique qui nous inspire : si nous nous efforçons de capitaliser telle expérience plutôt que telle autre, c'est parce qu'elle semble porteuse de connaissances dans telle ou telle direction.

Mais c'est surtout vers les différentes caractéristiques des auteurs et le rôle que pouvait jouer le témoignage qu'il a fallu nous tourner.

D'informateurs à auteurs ! C'est là un des défis que nous assumons dans la capitalisation. Cette priorité a des conséquences importantes dans le travail du témoignage : plus que le recueil d'informations que d'autres élaboreront par la suite ou ailleurs, nous privilégions le rôle du témoignage dans le processus de chacun et de l'ensemble.

Dans cette optique nous avons pu constater au moins quatre dimensions du témoignage : le lancement ou le déblocage de processus personnels et/ou groupaux ; le recueil d'informations qui s'expriment rarement sous d'autres formes, telles que le vécu, les anecdotes marquantes ; l'élaboration de messages sur la base de l'expérience ; la définition des besoins et possibilités de diffusion.

Tout cela bien sûr en fonction de l'auteur de témoignage.

Ainsi, un dirigeant paysan habitué à délivrer des messages au sein d'assemblées ou même dans les médias verra dans le témoignage l'opportunité d'enregistrer ses dires pour qu'ils puissent être transformés en écrits ou en autres produits de diffusion. C'est cela qui le motivera. Alors que d'autres (techniciens ou paysans de base) trouveront là l'occasion d'une prise de parole à laquelle ils ne sont pas habitués et commenceront à y faire leur apprentissage.

Ainsi, un groupe pourra désirer reconstruire et enregistrer une histoire controversée et avancera au rythme des informations et opinions qu'il désire recueillir, alors que pour certains cela sera l'opportunité de se libérer, de raconter, de dire, et la parole commencera par ruisseler dans tous les sens.

Alors, que recueillir dans les témoignages ? Nous croyons souvent que pour améliorer le recueil il s'agit de bien se préparer quant à la thématique. C'est important, mais nous avons vu dans la pratique qu'il s'agissait d'abord de bien se préparer quant à l'auteur, qu'il peut y avoir différentes phases dans un même témoignage, ou qu'un témoignage peut être meilleur s'il se fait en plusieurs fois : par exemple une pour prendre la parole, une autre pour approfondir le message, une autre pour améliorer sa forme, etc. Tout dépend si la capitalisation va se poursuivre par l'oral ou si elle va adopter d'autres formes. Tout dépend de l'auteur.

Que recueillir dans le témoignage ? C'est ce que nous nous demandons pour savoir quelles questions poser ou aider chacun à se poser. Mais plus que poser des questions il s'agit peut-être surtout de motiver, de préciser les tenants et aboutissants du travail que l'on entreprend, de mieux sentir vers où l'on va.

L'autotémoignage est-il possible ?

Bien des fois il m'est arrivé depuis dix ans de proposer à un candidat à la capitalisation de l'expérience qu'il prenne un magnétophone et qu'il enregistre tout ce qui lui passe par la tête : les souvenirs, les impressions, les enthousiasmes et les rages, les idées et les pistes à travailler, les anecdotes et les sentiments. J'ai très rarement eu du succès.

Bien des fois il m'est arrivé depuis dix ans, avec les mêmes personnes ou avec d'autres, de m'asseoir, de mettre le magnétophone en marche, de dire quelques mots puis d'écouter, sans plus, en intervenant à peine, en respectant même des silences assez longs, en répondant parfois à la question : « *Vas-y, demande* » par un « *Non, raconte plutôt ce qui à toi te semble important* ». J'ai très souvent eu un grand succès.

La même personne qui était restée bloquée, seule face à l'appareil, retrouvait soudainement toute sa verve, toute son envie de dire ou de s'épancher.

En fait ce n'était pas tant la question du magnétophone qui frustrait l'expression, c'était la solitude : on est plus ou moins habitué à être seul face à la feuille de papier ; on l'est beaucoup moins ou pas du tout pour l'expression orale.

L'autotémoignage est-il donc possible ? Dans certains cas peut-être. Mais pour la majorité non.

Car il y a un élément fondamental dans le lancement du témoignage pour la capitalisation de l'expérience, c'est la mise en dialogue, c'est une attitude et une envie de partager, de dire, oui, mais à quelqu'un, à un autre qu'il est difficile au début de concevoir abstraitement. C'est justement le rôle qu'a souvent le témoignage oral au commencement d'un processus de capitalisation : la mise en situation de dialogue pour rompre avec des formes d'écriture (ou d'autres expressions) trop rigides, trop schématisées, etc.

L'auteur de témoignage a donc besoin d'un autre avec qui dialoguer, d'une présence qui l'affirme dans sa volonté de dire et de raconter. Même si l'un monopolise la parole, il ne s'agit pas d'un monologue : l'autre apporte par sa capacité d'écoute, sa capacité de stimuler cette parole, même parfois de stimuler le débat et la réflexion sans rien dire, simplement par tout ce qu'il symbolise.

En réalité il ne s'agit là que de recréer les conditions habituelles des récits de travail, lorsque de retour à la maison on raconte à ses proches une expérience différente, passionnante ou éprouvante, lorsqu'en retrouvant les collègues on sent le besoin de dire et de commenter.

Le choix de l'écouteur de témoignage

Les enfants des écoles, des collègues (paysans ou techniciens), ses propres enfants, son gendre ou sa bru..., il y a bien des interlocuteurs privilégiés qui aident à enrichir le témoignage d'une expérience que l'on cherche à recueillir et à capitaliser : ce sont ces gens à qui l'on aime bien expliquer pour qu'ils comprennent et à qui on apporte des détails ou des éléments que l'on oublierait pour quelqu'un qui connaît déjà bien ; on a alors tendance à raconter et à détailler et donc à renforcer au lieu d'aller aux récits froids ou de s'enterrer directement dans les conclusions. Et leurs questions sont de grands stimulants à approfondir soit la présentation, soit la réflexion.

Mais il n'est pas toujours facile de se retrouver dans ces situations privilégiées au moment de commencer une capitalisation. D'où le besoin de trouver un interlocuteur qui appuie le témoignage.

Quels seraient les critères pour le choisir ? Quels conseils lui donner pour mieux jouer son rôle ? Voici quelques réflexions élaborées avec Loyda Sánchez au cours de la capitalisation du PRIV de Cochabamba entre 1991 et 1993.

Quel interlocuteur ? Il pourrait avoir deux qualités de base : la sympathie et le respect. Dans les deux sens ! De l'auteur à son écouteur, de l'écouteur à son auteur. C'est la condition essentielle pour que s'instaure l'attitude de dialogue tant recherchée. Si l'écouteur n'est là que pour s'occuper du magnétophone, s'ennuie ou méprise (même inconsciemment) les dires de l'auteur, le jeu sera faussé. Le respect s'exprime même par un certain professionnalisme : l'écouteur sera souvent le responsable ou le guide de la transcription postérieure ; ses notes manuscrites aideront à s'y retrouver, à mieux faire ; son respect se manifestera dans sa recherche d'aider au mieux la mise à profit du témoignage.

A cela s'ajoute un minimum d'information et de connaissance de l'expérience en question (ou d'expériences semblables), afin de comprendre et que l'auteur du témoignage le sente (ce qui n'a pas toujours besoin de donner lieu à des mots ou à des hochements de tête, l'attitude peut le démontrer).

Nous avons pensé qu'un certain recul de l'écouteur par rapport au vécu de l'auteur pouvait être utile. Mais nous avons également constaté que parfois c'était le contraire, qu'un écouteur ayant partagé les débuts de l'expérience, ou sa fin, ou des options professionnelles identiques, ou des engagements sociaux semblables, pouvait être idéal pour lancer et relancer récits et réflexions.

Lancer et relancer ? Il s'agit donc que l'écouteur intervienne très activement ? Tout dépend du stade où l'on en est dans la capitalisation. Un

véritable débat peut s'instaurer en fin de témoignage ou dans des sessions postérieures.

En général l'écouteur a tendance à trop intervenir, ou trop tôt. C'est ainsi que, pourrait-on dire, il ne faut jamais interrompre, ou très rarement. Parfois bien sûr une précision peut sembler nécessaire, ou bien une contradiction peut paraître très porteuse, de même qu'une piste peut mériter de plus amples détails. Mais... Combien de fois avons-nous constaté, en relisant la transcription pour la deuxième ou la troisième fois, qu'une question avait coupé le fil de la pensée de l'auteur et avait fait perdre des choses de grande valeur mais qu'en tant qu'écouteurs nous n'étions pas aptes à comprendre sur le moment ! Au moins une interruption sur deux finissait ainsi par frustrer quelque chose...

D'où une discipline de l'écouteur: celle de prendre des notes. Au lieu d'entrer au ping pong verbal, il s'agit plutôt de se préparer à reprendre plus tard, quand l'affaire est close et que l'auteur attend d'être relancé.

Car cet instant arrive. Il ne faut pas le confondre avec le besoin d'un repos pour reprendre son souffle, pour réorganiser ses idées. Le silence est rarement un vide, il est le plus souvent une préparation à la parole ! Il est aussi parfois une attente et c'est là qu'il est bon d'intervenir.

Il n'y a pas de règles pour l'appui au témoignage. Ce qui est mentionné ici ne peut que servir de références pour se préparer ou pour améliorer sa pratique. En fait l'écouteur doit surtout réfléchir à sa relation avec l'auteur de manière à faciliter la mise en condition de dialogue. Cela diffère suivant que l'on est proche ou distant de l'auteur, suivant que celui-ci est en crise ou en pleine euphorie, suivant que... Comment savoir tout cela ? Il est parfois utile de converser à l'avance avec l'auteur sur ce qu'il attend de son écouteur.

De l'envie de parler à l'envie de partager

«Je voudrais penser que ce que je dis est très important mais je ne sais pas si ce sera important pour les autres. Moi je suis un peu comme les politiciens : je me moque bien que l'on me croit ou que l'on ne me croit pas, du moment que l'on me laisse parler.» C'est ainsi qu'en juin 1988, alors que nous faisons l'apprentissage des dynamiques du témoignage pour capitaliser l'expérience du docteur Manuel Alencastre en Santé publique au Pérou, celui-ci nous avait renvoyé à nos inquiétudes.

Manuel a le don de la raillerie, de la provocation et de la sympathie en même temps. De plus, en tant que retraité, son "envie de parler" semblait naturelle. Nous n'avions donc pas trop approfondi sa remarque.

Après plusieurs autres tentatives, nous avons repris ses dires en 1991 sous forme d'un livret d'une cinquantaine de pages bien présentées, afin de motiver ses collègues de la Santé publique à la capitalisation. Manuel nous laissait faire.

Quand, en 1993, la question s'est posée d'une meilleure diffusion et utilisation de son témoignage, il a soudain réagi : « *Il faudrait tout reprendre avec soin. Moi, à l'époque je me prêtai à vos expériences et à vos questions, je causais entre amis. Mais il y aurait d'autres choses à dire et certaines à ne pas dire ou à changer...* ». Confronté au défi (et à l'envie) de partager, Manuel s'est posé la question de retravailler tout son témoignage, alors que pendant cinq ans il n'avait même pas pris la peine d'y apporter des corrections.

Le cas est très révélateur : de l'envie de parler à l'envie de partager, il y a un saut à faire et le témoignage y a un rôle à jouer.

Se défouler, s'épancher, avoir l'occasion de dire, de prendre la parole : c'est souvent par là que commence la dynamique du témoignage et c'est pour cela que l'acteur d'expérience ressent le besoin d'un interlocuteur à qui s'adresser, de qui être écouté. Mais il ne s'agit pas d'en rester là.

Il y a donc dans la manière de stimuler, de recueillir et de restituer le témoignage un art à développer : celui d'amener l'acteur d'expérience qui raconte et se raconte à passer du dialogue personnel avec un écouteur de confiance à l'envie d'entreprendre un effort supplémentaire pour se poser en auteur de connaissances qui cherche à participer directement à un dialogue élargi, à des débats généralisés.

Cette envie de partage élargi existe déjà dans bien des cas, mais elle est plutôt sous-jacente : soit par crainte, soit par fatigue, soit par manque de confiance en soi ou dans les autres, elle peut rester là atrophiée, frustrée et frustrante.

Le témoignage peut commencer par l'envie de parler avec une personne déterminée ; si celle-ci réussit ensuite à devenir le symbole ou le rappel de bien d'autres interlocuteurs possibles, il a des chances d'évoluer vers une envie de partage élargi.

Il n'est pas toujours facile de lancer ou de consolider un tel saut entre l'envie de parler et celle de partager pendant l'entretien enregistré lui-même. C'est alors qu'intervient tout le travail sur la transcription et sa restitution à l'auteur. Ce n'est pas là un labeur mécanique dont on pourrait se décharger sur n'importe qui. Cela devient plutôt la clef qui ouvre aux possibilités de partage.

Le saut du témoignage à sa transcription

Bien des fois il m'est arrivé, dans les pays andins et en France, de restituer un témoignage à son auteur et d'écouter ensuite le commentaire suivant, sur un ton catastrophé: «*Ce n'est pas possible que je parle aussi mal!*»

Bien des fois il m'est arrivé de vouloir commencer un recueil de témoignages en vue d'une capitalisation d'expérience puis de ne pas avoir le temps de transcrire ou de finir la transcription. Si je n'en parle pas, on ne me demande rien; le silence cache des frustrations ou des angoisses: «*C'était si mauvais qu'il ne l'a pas fait!*», «*Il a des gens plus importants auxquels il donne la priorité!*», etc.

Dès l'instant où l'on prend l'initiative d'enregistrer un témoignage ou que l'on assume la responsabilité d'en appuyer un, on déclenche d'innombrables attentes et on affronte de multiples tabous. Le saut du témoignage à sa transcription est un des plus difficiles et des plus importants pour la capitalisation de l'expérience. Il est exigeant en temps et en concentration. Il est extrêmement délicat car il prépare le moment où les auteurs vont se retrouver face à une image d'eux-mêmes qu'ils n'imaginaient peut-être pas.

C'est surtout le premier témoignage qui est hasardeux. Riche en potentiels car il peut débloquent des envies ou des traumatismes, assurer des confiances, lancer l'accouchement des connaissances, il est également bourré de dangers car il peut avoir l'effet exactement inverse: bloquer, traumatiser, détruire la confiance, faire avorter des connaissances. Et les bonnes intentions ne suffisent pas.

Quand j'ai commencé ce genre d'activités, ma première obsession, née des susceptibilités que j'avais si souvent rencontrées sur le terrain, était d'établir des règles du jeu très claires pour éviter tout risque d'expropriation des apports locaux au profit d'intermédiaires intellectuels. C'est ainsi que je me bornais à une transcription littérale respectueuse de tous les dits et de toutes les manières de dire.

J'ai vite découvert que, si l'intention était bonne, il fallait faire beaucoup plus sous peine de créer un nouveau blocage. Car si l'on aime parler dans un style familier on voudrait souvent retrouver dans la transcription que l'on a "parlé comme un livre"!

C'est ainsi que j'ai dû apprendre, pour ménager toutes sortes d'interprétation, à préparer jusqu'à trois versions d'un premier témoignage: une première scrupuleusement littérale; une deuxième corrigée de ses redites, de ses béquilles verbales, de certaines tournures peu écrites, de constructions de phrases qui ne passent pas sans le ton ni le geste; une troisième

plus élaborée, sous-titrée, imprimée au format livre, et respectueuse de ce que mérite l'auteur.

Une heure d'enregistrement exige ainsi généralement au moins dix heures de travail pour sa mise en forme à l'écrit !

Ce n'est pas toujours nécessaire mais c'est souvent très important pour lancer l'auteur de témoignage à devenir auteur de capitalisation. La première version établit les rapports de confiance : il n'y aura pas de manipulations. La deuxième offre les conditions pour améliorer le travail : il devient plus facile de reprendre, corriger, augmenter... La troisième devient une garantie qui stimule en montrant les potentiels : ce qui fut dit est attrayant et peut être partagé si on le désire.

Une fois le climat de confiance vraiment installé on peut alors éviter certaines versions intermédiaires.

Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Du témoignage à sa transcription : il faut affronter le retour de pudeurs et de peurs perdues pendant le dialogue verbal. Ainsi il y a des choses qui se disent mais ne s'écrivent pas ! Soit des expressions, soit des références à des personnes concrètes, soit... Parfois cela bloque, parfois commence au contraire tout un processus de négociation et d'harmonisation.

Du témoignage à sa transcription : nous affrontons là toute une échelle culturelle de valeurs où l'écrit écrase l'oral de son prestige et de ses rigueurs. La transcription et ses premières versions deviennent ainsi un art que l'on apprend dans la mesure où l'on y a du plaisir et donc de la patience : jusqu'où entreprendre des nettoyages ou des reconstructions sans déposséder l'auteur ? jusqu'à quel point se limiter pour qu'apparaissent les potentiels sans mâcher le travail à l'auteur mais également sans l'atteindre dans sa confiance en soi ?

La transcription du témoignage et son premier nettoyage

L'idéal consiste à ce que la transcription du témoignage soit assumée par l'un des participants de l'entretien, généralement celui qui tient le rôle d'écouteur-enregistreur. Il sait de quoi l'on parle et peut éviter bien des contresens. Il se rappelle les tons et les gestes et peut les traduire en tournures ou en ponctuation. Il discerne plus facilement quand une idée est finie et peut séparer des paragraphes. Etc.

Cette question de la ponctuation est par exemple une des plus périlleuses. L'absence ou la présence d'un point ou d'une virgule peut sembler peu importante sur le moment. Mais lorsque l'on procède ensuite

aux corrections pour lisser le style oral et le faire passer à l'écrit, cela peut entraîner bien des détournements de sens plus difficiles à détecter et donc plus dangereux qu'un vrai contresens.

Malheureusement, il est rare d'avoir toutes les qualités (dont celle de la mécanographie rapide) plus toute la disponibilité du monde. Nous avons donc souvent recours à des tiers pour la première transcription en brut. Bien des trucs de métier aident alors au premier nettoyage de ce matériel. Ces trucs de métier mériteraient des échanges et des partages car chacun a les siens.

Quant à corriger, pendant mes années de machine à écrire c'était là une obsession, une corvée insupportable. Grâce à l'ordinateur et au travail sur les témoignages, c'est devenu au contraire un plaisir, une manie même. Quel plaisir que de démontrer ainsi, par des tâches apparemment ingrates, son respect pour l'auteur et ses apports ! Quel plaisir que d'essayer de lui rendre quelque chose de beau, d'agréable à regarder et à lire ! Quel plaisir que de le sentir ensuite stimulé, motivé à apporter plus et mieux ! Ce sont tous ces plaisirs qui rendent les heures de nettoyage et de correction bien moins pénibles que ce que l'on pourrait croire.

Comment sous-titrer des témoignages ?

Pendant longtemps je me suis interrogé sur la manière de rendre plus accessibles et plus digestes les témoignages transcrits que je rendais à leurs auteurs. Souvent il y en avait des pages et des pages et les auteurs eux-mêmes avaient du mal à s'y retrouver. Parfois ils les laissaient tout simplement de côté. D'autres les reprenaient mais souffraient, ne s'y sentaient pas à l'aise.

Bien sûr je m'essayais du côté des titres et sous-titres. Mais comment structurer sans trahir ce qui est le produit d'une conversation et non d'un exposé ? Le fil conducteur n'y est pas le même. Pour que les titres classiques, c'est-à-dire thématiques, aient un sens il m'aurait fallu piocher ici et là pour réunir ce qui avait trait au même fait ou au même concept. Quand je le faisais, je me rendais compte que mon rôle dépassait celui d'un collaborateur et que j'avais tendance à faire dire ce qui à moi me paraissait important. A vouloir trop structurer, je m'imposais moi-même par-dessus l'auteur, alors que c'était à lui à choisir une structure d'exposition s'il en voulait une.

C'est en réfléchissant à la nature du témoignage dans la capitalisation de l'expérience que j'ai commencé à trouver une piste dont à présent j'use et j'abuse. Qu'est-ce que le témoignage ? Ce n'est pas la démonstration d'un savoir ou d'une position. C'est plutôt le récit d'une pensée-action qui

se vit et s'élabore dans le dialogue et ses détours. Je me suis donc mis à chercher du côté de titres et sous-titres de récits plus que d'exposés.

Il y avait l'embarras du choix : une anecdote, une phrase, une formule, bien des dits du témoignage pouvaient devenir des titres. Et ça marchait ! Le lecteur s'y retrouvait, surtout il y rencontrait l'envie d'aller picorer ici ou là.

Nous avons alors poursuivi sur cette piste, en essayant que les titres puissent non pas structurer ni résumer mais exprimer l'itinéraire du récit, son rythme, et attirer le lecteur. Ainsi, d'extrait en extrait, plusieurs titres pouvaient même former une phrase, un message.

Il serait faux de dire que tout cela ne pose pas de problèmes. D'abord parce que ce n'est pas l'auteur qui fait le premier choix et nous influençons donc ce qu'il peut vouloir dire. Ensuite parce que « *cela ne fait pas sérieux* », apparemment.

En fait, à l'expérience, nous avons vu que les auteurs entraient peu à peu à corriger et à améliorer ces titres et que ceux-ci les aidaient à mieux accepter le style oral adapté au lieu de vouloir tout reprendre sous des formes plus "sérieuses" : dans la mesure où les témoignages commencent à être partagés localement, le plaisir des autres lecteurs finissait par légitimer ces formes d'expression.

A présent ces titres jouent un double rôle : ils s'offrent en apéritif dans la Table des matières et deviennent des guides et des repos dans le texte lui-même.

Le saut de la diffusion dans le témoignage

L'auteur d'une capitalisation d'expérience reçoit un ou plusieurs exemplaires de son premier entretien-témoignage : que se passe-t-il ?

Normalement nous faisons cette restitution en plaçant l'auteur face à ses responsabilités : c'est à lui de décider. Veut-il le corriger et l'améliorer, ou bien le retravailler à fond, ou bien le compléter dans un nouvel entretien, ou bien passer à une autre forme de travail ?

C'est au cours de la capitalisation du PRIV de Cochabamba que nous avons le plus pratiqué ces entretiens-témoignages. Avec Loyda Sánchez nous en avons fait des dizaines, nous avons passé des centaines d'heures à les transcrire, à lisser leurs versions successives, à découvrir leurs richesses cachées que souvent nous n'avions pas détectées au premier abord, à fabriquer des maquettes au format livre pour pouvoir photocopier quelques exemplaires bien présentés.

Au moment de les rendre à leurs auteurs, nous étions en quelque sorte amoureux de ces témoignages et de leurs potentiels, enthousiastes à l'idée

de pouvoir commencer à les diffuser au sein du PRIV pour qu'ils dynamisent l'ensemble de la capitalisation, désireux de transgresser déjà les frontières du PRIV lui-même pour offrir tant de réflexions et d'anecdotes révélatrices à d'autres qui en avaient besoin et les demandaient.

Mais, règle du jeu essentielle, l'auteur est le seul maître de son témoignage, c'est à lui de décider. Et dans la plupart des cas on déboucha sur un blocage de la diffusion de ces témoignages.

Pourquoi ? Précisément parce que la version imprimée du témoignage proposait un nouveau pas à franchir : la diffusion. Et ce saut du témoignage à la diffusion n'est pas si évident.

L'intimité de l'entretien-témoignage créait une ambiance favorable pour que l'auteur raconte et se raconte. La feuille imprimée symbolisait au contraire l'œil de l'autre, du lecteur, du public. Le défi de la diffusion du témoignage posait en fait la question de fond quant à la capitalisation à diffuser : que dire et que ne pas dire ?, comment le dire ?

Nous avons donc connu toutes sortes de réactions. La satisfaction d'un auteur heureux de voir les améliorations écrites de ses détours oraux et qui, après quelques corrections de détail, donnait son accord pour le partage. Le désintérêt d'un autre qui feuilletait rapidement son texte et le laissait tomber pour essayer plutôt de se mettre directement à écrire. D'autres passaient au contraire par des processus plus ou moins longs de correction. Longs ? Surtout dans les témoignages collectifs : il aura fallu près d'un an pour que la version d'une équipe-terrain soit définitivement approuvée par chacun de ses membres !

En effet, c'est autour des possibilités de diffusion de l'ensemble de la capitalisation que chacun réfléchissait celle de son témoignage. Et ce fut finalement là le mérite principal d'avoir posé le défi de cette première diffusion intermédiaire.

DOCUMENTATION

Toute l'information pour aujourd'hui, pour demain et pour tous

La documentation ouvre d'énormes possibilités pour améliorer une capitalisation de l'expérience, en permettant de multiplier les confrontations entre les faits et les souvenirs, entre différentes opinions et différents

moments, entre les préoccupations des divers spécialistes, etc. Mais l'accès à celle-ci est très inégal entre les acteurs de l'expérience.

Notre option de chercher à favoriser une capitalisation de la part des acteurs directs du terrain et en fonction des besoins de l'action nous a amenés à essayer diverses formules qui puissent élargir l'accès de tous à la documentation. Une expérience passionnante fut, entre 1983 et 1986, et sur l'initiative de Miguel Vallier, l'habitude prise dans le CICDA de fournir chaque semestre à toutes les équipes de l'institution un exemplaire relié de photocopies (réduites au format d'une demi-page) sur tous les documents internes. Maniement et lecture n'en étaient pas trop pratiques mais l'information était à la disposition de tous (dans des projets dispersés sur trois pays, plus la France !) et cela changeait la dynamique de réflexion et les débats.

C'est l'ordinateur qui est venu nous offrir de nouvelles perspectives mille fois plus appétissantes encore car il permet un registre plus complet, une meilleure versatilité des classements et, surtout, une redistribution plus adaptée aux exigences de chaque acteur et de chaque moment. Grâce à l'ordinateur, nous avons la possibilité que l'information aille aux acteurs au lieu que ceux-ci aient à aller au centre de documentation.

Mais il est bien des défis à affronter.

Le premier est que l'information doit nous servir aujourd'hui et demain et que cela exige parfois des formes différentes de rangement et de présentation. Circuler l'information dès aujourd'hui permet d'enrichir l'action, sa réflexion et la capitalisation de l'expérience. Cette information immédiate s'alimente à son tour de réactions et d'opinions qui la transforment. Enregistrer et circuler l'information au fur et à mesure, la conserver sous sa forme première puis avec ses aménagements ou prolongations, de telle sorte de garder ainsi l'information et son histoire, voilà bien une des gageures.

Oui, l'information est vivante, elle dit certaines choses aujourd'hui et elle en dira d'autres demain, il faut la garder en l'état pour en tirer parti demain, mais il faut aussi la restituer aujourd'hui pour qu'elle continue à évoluer, à travailler, à vivre. C'est donc à toute l'histoire d'une information, à toutes ses formes que doivent s'appliquer les méthodes d'enregistrement, de classement et de restitution.

Le second défi est de mettre toute l'information au service de tous. Au lieu de l'actuelle information cloisonnée où chacun reçoit les bribes correspondantes à ses tâches spécialisées, nous avons besoin que l'ensemble devienne plus accessible à tous, c'est-à-dire que chacun puisse savoir ce qui existe, soit stimulé à en découvrir l'intérêt potentiel, se voit imposer celle qui l'interpelle. "Mettre au service", ce n'est donc pas seulement ranger de l'information pour que ceux qui le désirent (et donc ceux qui

participent d'une certaine culture d'étude et de recherche) puissent la consulter quand ils veulent, c'est réintégrer l'information dans l'action et dans sa réflexion.

Tout cela est une condition indispensable pour améliorer la production de connaissance depuis l'action, depuis l'expérience, depuis le terrain.

Jusqu'à présent nos propres essais ont plus porté sur la restitution de l'information aux techniciens de terrain, mais l'entreprise majeure est bien dans la restitution aux "acteurs permanents" des réalités locales, aux populations qui les vivent.

L'ordinateur et la mémoire du développement

Institutions, projets, organisations populaires de toutes sortes : les ordinateurs occupent une place croissante dans la vie des différents acteurs du développement en Amérique latine. Et pourtant ils sont rarement utilisés pour le développement !

On les destine en général à des tâches de relations avec l'extérieur, très peu à améliorer la dynamique et la pratique internes. L'ordinateur sert à la comptabilité, à faire les rapports attendus par les financeurs, à la gestion en général, éventuellement à accéder ou participer à des réseaux ou banques de données diverses. C'est tout... et c'est dommage !

L'ordinateur pourrait rendre des services immenses pour combler un des grands déficits du développement : son amnésie. A l'heure où les échecs sont devenus si évidents que les recherches de pistes se multiplient partout, chacun prétend réinventer le fil à couper le beurre et ignore les faits et pensées de ses prédécesseurs. La gestion de la mémoire du développement est une urgence aussi bien locale qu'internationale afin d'apprendre enfin de l'expérience. C'est là où l'ordinateur pourrait et devrait avoir le plus à faire.

L'ordinateur a deux atouts à faire valoir dans la vie d'un projet ou d'un groupe en développement : sa capacité à garder et faciliter l'accès d'un grand nombre d'informations qui ont tendance à se perdre ; son habileté et sa rapidité pour redistribuer l'information où, quand et sous la forme où elle peut être utile. Il devrait donc se mettre au service d'une information pour le développement et non seulement pour la gestion de projet.

Après plusieurs années de tentatives diverses dans ce sens, voici un certain nombre de potentialités et de difficultés qui me sont apparues.

Potentialités :

Il devient possible d'avoir une mémoire centrale qui regroupe toute l'information possible et qui soit en même décentralisée si l'on adopte une discipline de redistribution systématique. Ce type de mémoire aide beaucoup au découplage des zones et des spécialités au sein d'un projet ou d'une organisation.

Il est facile d'adapter l'information aux possibilités et aux besoins de chacun. Le changement de format et de contenu est relativement aisé et permet une meilleure utilisation de l'information par chacun. Cela diminue le pouvoir attaché au monopole de l'information, favorise le contrôle social ou collectif, enrichit les pratiques de tous.

Il est possible de reprendre fréquemment l'histoire d'une activité, d'une institution, d'en suivre l'évolution, d'en comprendre le processus, d'en apprendre les leçons : la capitalisation peut devenir une pratique relativement commune et périodique.

Difficultés :

Il est nécessaire de découpler tous les systèmes ou personnes chargés de la gestion des différentes sources d'information : un secrétaire, un comptable, un spécialiste, un technicien de terrain, un dirigeant. Pour cela il est nécessaire d'établir quelques méthodes communes, une même discipline d'enregistrement et de rangement. Mais les habitudes professionnelles sont différentes et cela devient très difficile.

Plus l'institution est grande et plus il devient indispensable d'avoir un responsable de la gestion de cette mémoire centrale. La tendance à en charger le secrétariat ou la bibliothèque amène souvent des divorces car si le rangement est adéquat la redistribution se fait peu ou mal. Des tentatives pour voir plutôt du côté des responsables de la communication et/ou du suivi-évaluation se sont heurtées à leur tour à des réticences professionnelles : la formation et l'image du métier sont peu adaptées. Mais il me semble que c'est par là qu'il faudrait continuer à chercher : quoi de plus normal que de voir un communicateur responsable d'obtenir et de redistribuer l'information selon les besoins ?

L'ordinateur a ses maladies et ses erreurs qui peuvent détruire beaucoup d'informations en quelques secondes : les copies papier, les copies disquette, les copies spéciales pour corrections sont une discipline sans laquelle il vaut mieux oublier l'informatique.

Mes expériences de travail en capitalisation, en m'obligeant souvent à refaire tout un travail de gestion de l'information, m'incitent à croire qu'il y a dans cette idée de "mémoire centrale" une clef pour bien des améliorations du travail aussi bien quotidien que de fond. Je n'ai malheureusement

que des essais ponctuels à offrir pour l'instant, et quelques critères provisoires comme ceux mentionnés ci-dessus. Mais nous continuons à travailler dans cette direction avec quelques projets.

Comment organiser la documentation ?

Cochabamba 1991 : alors que commençait le processus de capitalisation du PRIV, tout de suite se posait le dilemme de savoir comment organiser l'immense documentation accumulée pendant 15 ans de travail.

Le projet avait sa bibliothèque regroupant les ouvrages techniques nécessaires à son labeur, lesquels se mélangeaient avec les productions intérieures : rapports, fascicules, études, etc. D'entrée de jeu les logiques s'affrontèrent. La bibliothèque défendait sa vocation d'offrir des produits finis classifiés par sujets-thèmes afin de favoriser la consultation ponctuelle d'informations techniques ou autres. La capitalisation voulait accueillir toutes sortes de matériels (des lettres, des mémos, des plans, des photos...) et les ordonner de façon à pouvoir suivre et comprendre des évolutions, des processus. L'idée ou conclusion finale y était aussi importante que le chemin parcouru pour y arriver.

Finalement il fallut séparer les deux. D'un côté la bibliothèque. D'un autre côté la documentation pour la capitalisation, la "mémoire centrale" du projet.

Comment structurer celle-ci ? Un travail préalable à Cajamarca en 1989 avait confirmé que bien des leçons de l'expérience n'apparaissent clairement qu'à travers les rapprochements inter-thématiques. Comment les favoriser ?

Nous avons choisi de privilégier non pas l'idée en soi mais son trajet. Donc les moments et les acteurs du processus.

Les moments ? La chronologie devint un critère fondamental. Les acteurs ? Il s'agissait de retenir aussi bien l'auteur du document que son destinataire, car ce dernier conditionnait la forme (livre, périodique, rapport...) et le contenu de ce que le premier allait produire.

Il restait à faire le repérage thématique par mots-clefs. Nous n'avons jamais eu le temps de le réaliser... et il ne nous a pas fait défaut. En fait la vision historique d'ensemble aidait à percevoir très vite où pouvaient se trouver telle ou telle source car ce sont les moments forts, ceux de conflits, ceux de prise de décision, qui amenaient à traiter au cours de l'expérience tel ou tel aspect. D'autre part la capitalisation n'étant pas une étude extérieure mais un traitement intérieur, la mémoire individuelle et collective servait de guide principal, les documents venant en renfort ou en contradiction.

Les formes classiques d'organisation de la documentation se prêtent assez facilement à leur usage pour une "systématisation": les " tiroirs " correspondent (production, organisation, formation, méthode, etc.). Elles sont moins aptes à accueillir un effort de capitalisation dont la clef se cache souvent dans les "vides" entre les tiroirs.

Les critères de chronologie et de sujets-auteurs peuvent être intéressants mais ils ne sont ni exclusifs ni une garantie. En fait c'est toute la question des rapports entre action et capitalisation qui est à poser, donc comment organiser la documentation, dès le début de l'action, en fonction de sa capitalisation, donc comment insérer la capitalisation en tous lieux et en tous moments de l'action et non seulement à sa fin.

Le fichier "idées" à l'ordinateur

Dans mon bloc de notes manuscrites sur le terrain, dans des réunions, etc., je garde toujours la page gauche pour inscrire les idées de toutes sortes qui me passent par la tête et qui n'ont parfois rien à voir avec l'instant présent, tandis que la page de droite permet le suivi des événements en cours.

Dans mon travail d'écriture j'ai souvent souffert de la quasi-impossibilité de conserver ces réflexions qui surgissent sur d'autres points ou pour d'autres moments alors que l'on est déjà concentré sur un sujet. La machine à écrire était souvent entourée d'un fouillis de papiers s'accumulant au fur et à mesure des besoins: retrouver un bloc-notes, y transcrire l'idée saugrenue et revenir au principal prenait trop de temps, la parenthèse faisait perdre le fil du travail principal; en cas de notes pressées sur n'importe quel bout de papier, celui-ci avait ensuite tendance à se perdre.

L'ordinateur est venu offrir une possibilité exceptionnelle qu'il est important d'apprendre à utiliser: on peut avoir à l'écran, en même temps que le fichier principal, une petite fenêtre avec un fichier "idées" dans lequel fourrer tout ce qui surgit sans perdre de temps ni se perdre dans les songes.

Ce fichier "idées" n'a pas besoin de beaucoup de place. Il peut venir se loger en bas d'écran, avec trois lignes pour voir ce qui s'écrit sans se rappeler ce qui le précède, sans se préoccuper d'ordonner. Un vrai bloc-notes. Pour ma part je l'utilise de plus en plus, presque systématiquement.

Mais c'est dans le travail de capitalisation que j'en ai le plus savouré l'utilité, que ce soit au cours du traitement de la documentation existante, que ce soit au moment de transcrire ou de corriger des entretiens et témoignages.

La capitalisation exige de dépasser toutes sortes de cloisonnements, d'enrichir en permanence la vue d'ensemble et les divers points de vue. Chaque matériel a quelque chose à apporter en ce sens ; l'esprit attentif fourmille de réflexions en tous genres qui peuvent illustrer, questionner... Le fichier "idées" permet de tout recueillir au fur et à mesure pour exploiter ou redistribuer par la suite.

J'enregistre de la sorte tout ce qui me passe par la tête. Une question à poser. Un conseil de méthode à la personne qui a transcrit l'entretien. Une manière d'accélérer les corrections du témoignage. Un point à reprendre dans des débats futurs. Une possibilité de titre pour le témoignage ou pour un chapitre de la capitalisation...

Dans mon expérience c'est souvent dans les fichiers "idées" que j'ai retrouvé ensuite les meilleures pistes pour un travail créatif. Car ce petit fichier discret permet de partager en permanence un travail ponctuel (de révision, de correction, d'édition...) avec d'autres défis concrets et surtout avec les objectifs majeurs que l'on poursuit en capitalisant.

Le traitement d'un document à l'ordinateur

Qu'il s'agisse de les réviser ou bien de les transcrire à l'ordinateur, les documents que l'on manipule au cours d'une capitalisation sont très nombreux. Comment profiter au maximum de ce labeur parfois routinier ou épuisant ?

Une possibilité trop peu employée est celle des multiples fenêtres-fichiers que l'on peut afficher ensemble à l'écran dans bien des logiciels.

Cette possibilité signifie en effet qu'on ouvre devant soi plusieurs cahiers de registre où redistribuer l'information que l'on trouve. Avec un minimum de manipulation et une grande facilité de réorganisation postérieure dans chaque fichier.

J'ai découvert la richesse de cette technique au cours de l'étude à Cajamarca, en 1989. Le matériel à traiter était trop abondant. Dans notre équipe de quatre personnes, j'avais un peu à charge d'alimenter tous les autres pour les axes dont ils étaient plus spécialement responsables.

J'ai commencé par le plus facile : les documents qui existaient déjà à l'ordinateur.

Je les ouvrais dans le fichier 1.

Puis je les enregistrerais dans le fichier bibliographie, le 2.

J'en extrayais tous les renseignements accompagnés d'une date pour le fichier chronologie, le 3.

A chaque village de la petite zone de travail je rendais ce qui se référait à lui dans le fichier de zonification ou d'"acteurs géographiques", le 4.

Chaque phrase, ou paragraphe, ou simple tuyau pouvant avoir une utilité quelconque, déclencher une idée ou quoi que ce soit se logeait provisoirement dans un fichier de notes, le 5.

Enfin, j'avais le fichier des idées de toutes sortes qui me survenaient, le 6.

Par la suite, dans d'autres capitalisations, j'ai ajouté à mon écran un septième fichier, celui des personnes (physiques ou morales) afin de faire un suivi de ce type d'acteurs.

Tout cela permettait de construire une vision d'ensemble sur un certain nombre de plans : les matériels produits, quand et par qui ; les faits de toutes sortes (depuis une activité dans un village jusqu'à la date d'une évaluation en passant par les mouvements de personnel...) et leur logique de succession ; les différentes activités et responsabilités de certaines personnes (paysans ou membres du projet), ainsi que les liens existants entre elles, etc.

Il devenait d'autre part extrêmement rapide de sélectionner la documentation pouvant intéresser chacun : soit sur un thème, soit sur une zone. Il suffisait d'utiliser le commando Chercher pour découvrir dans la bibliographie, la chronologie et les notes tout ce qui avait trait au point demandé, le copier dans un fichier à part et le remettre à l'intéressé.

Cette forme de travail peut sembler très lourde, peu convaincante. Il y faut également un peu d'entraînement. Mais elle s'est avérée absolument indispensable pour moi. Bien des fois j'ai essayé de commencer sans cette gamme de fichiers et je me suis vu peu à peu obligé d'y avoir recours à nouveau pour ne pas perdre les potentialités de certaines informations ou séquences.

Une condition : la quantité de matériel à traiter dépend bien sûr de la puissance de l'ordinateur.

Valoriser la documentation par des produits immédiats

«Tiens, j'ai retrouvé ce document chez moi et je t'en ai apporté une copie.». Cela m'arrive toujours et un peu partout. Dans la mesure où mon métier d'appui au développement a beaucoup de colporteur, de redistributeur d'informations de toutes sortes, il entraîne également un afflux de sources cachées.

Pourquoi cachées ? Information = pouvoir ; si on ne peut pas profiter soi-même de ce trésor, on a vite tendance à accumuler en secret, pour demain ou même tout simplement pour éviter que d'autres en tirent un

parti personnel. La nature de nos systèmes de documentation, qui redistribuent mal et sont surtout accessibles à certaines catégories de gens, amène souvent les producteurs d'information à la base à se méfier des banquiers de données et des pilleurs de trésors.

En diffusant l'information, et donc en la valorisant par l'usage plus que par la thésaurisation, on valorise ses auteurs et on les incite au partage.

C'est important dans l'action, ça l'est encore plus dans la capitalisation de l'expérience. Pour que la dynamique de celle-ci soit plus riche, plus collective, il est donc toujours utile de procéder à des diffusions immédiates des trouvailles que l'on peut faire dans la documentation.

Les produits possibles sont de toutes sortes. Chacun des fichiers que l'on élabore au cours du traitement documentaire peut ainsi faire l'objet d'une certaine circulation: la chronologie, les personnages, des extraits significatifs, etc.

Que faut-il pour commencer? Beaucoup plus que de l'abondance, il s'agit de la qualité. Aussi bien celle de l'information que celle de la forme de restitution.

Dans la capitalisation du PRIV de Cochabamba en 1991, notre premier document de chronologie était encore réduit, très incomplet. Il fut cependant plus utile à ce moment-là que le long document que nous possédions quelques mois après. Ses données étaient révélatrices car elles apportaient des éléments ignorés et oubliés, lançaient des pistes pour la réflexion, pour la confrontation. Les vides étaient alors vécus comme des défis que les utilisateurs pouvaient contribuer à combler. Par contre il était plus difficile de s'y retrouver et de collaborer à l'amélioration de la version postérieure trop étoffée et peu claire. Et puis, peut-être qu'une chronologie n'était déjà plus aussi importante à ce moment-là?

Il y a ainsi des produits immédiats qui sont surtout utiles lors d'une phase du processus et se diluent ensuite. Mieux vaut ne pas rater le coche.

Il y a également des produits immédiats qui acquièrent une nouvelle dimension et peuvent devenir des instruments permanents de l'action et des stimulants pour une capitalisation plus continue, plus périodique, plus imbriquée dans l'action elle-même. Ce serait le cas des produits par acteur plus que par thème.

Qu'il est utile pour chaque technicien d'avoir ainsi accès à toute l'information du Projet sur les villages avec lesquels il travaille! Quel impact pour les paysans eux-mêmes et pour leur rôle dans la capitalisation que de pouvoir disposer de cette information! Et, au-delà de la capitalisation en cours, qu'il est important de lancer l'habitude d'une restitution périodique à chaque village, et groupe de villages, de l'information le concernant!

Tout dépend aussi de la forme de présentation de cette information immédiate. Accessibilité et plaisir y jouent un grand rôle. Accessibilité pour que l'information soit compréhensible et utilisable dans la réalité de chacun. Plaisir pour que chacun ait envie d'y avoir recours. Des petits riens ont alors de grandes conséquences. Une présentation artisanale mais sous forme de petit livret multiplie l'intérêt alors que de grandes feuilles agrafées ensemble sont souvent empilées pour... plus tard ou jamais, ne serait-ce que parce qu'elles sont peu commodes à transporter avec soi sur le terrain.

5. ÉLABORER ET DIFFUSER APPRENTISSAGES ET ACQUIS

Entre les "produits" et le processus

De l'expérience à la connaissance, comment faire le saut ? Une fois l'information revisitée dans le témoignage du vécu et de son souvenir et enrichie par la documentation, se pose la question de la méthode.

Pourtant, après bien des années d'obsession pour celle-ci, ce n'est plus de ce côté-là que, dans nos expériences de capitalisation, nous avons recherché les moyens du passage à la connaissance, c'est plutôt du côté de l'envie de partage et des formes de ce partage.

Cela ne signifie pas, bien sûr, le rejet de toute technique de travail, de toute procédure. Mais, dans la mesure où nous priorisons la capitalisation de l'expérience par les acteurs eux-mêmes, nous avons le défi de nous adapter à la diversité des cultures et des structures mentales au lieu de vouloir faire entrer tout le monde dans le cadre intellectuel d'une méthode déterminée.

Nous adapter ? Dans la mesure du possible. C'est ainsi que nous avons déplacé les exigences : elles ne sont plus tant dans le mode de production de la connaissance mais plutôt dans les caractéristiques du partage et donc dans celles du produit à partager. Étant donné que nous avons priorisé la diffusion imprimée (un peu par goût, un peu par manque de moyens et de contexte pour d'autres formes), nos contraintes tournent autour du type de publication possible et désirable.

Mais, que ce soit le livre, que ce soit l'enregistrement audio ou audiovisuel, que ce soient des jeux de scène, etc., l'important c'est que les acteurs d'expérience deviennent auteurs de connaissances en essayant de satisfaire un besoin de communication plutôt que les rigueurs d'un modèle. Car la communication est, dans la vie quotidienne, sur le terrain, la première des formes d'élaboration de connaissances.

Toute la dynamique de travail de nos capitalisations a donc tourné en permanence autour du jeu entre les processus d'écriture et les "produits" à diffuser.

D'une part il s'agissait de préciser ou de réinventer le type de produits, en fonction de ce qui était à dire mais aussi en fonction des lecteurs, du public, ses habitudes, ses attentes, en fonction des circuits de diffusion, leurs possibilités et leurs limites.

D'autre part il s'agissait pour la plupart de nos auteurs de faire l'apprentissage d'une écriture en dialogue, d'une écriture pour un autre avec qui l'on veut partager, échanger, débattre et non pas pour remplir un formulaire, satisfaire un juge ou un supérieur, s'exhiber ou s'imposer.

Enfin il s'agissait de compatibiliser cet ensemble d'efforts, de faire pression par le produit sur des processus qui languissaient trop ou déviaient, de mettre à profit les processus pour réfléchir et repousser les limites du produit, le rénover, l'embaumer.

Entre les "produits" et le processus général d'élaboration, entre les "produits" et les processus personnels d'écriture, nos expériences de capitalisation ont connu toutes sortes de détours, de durées, de formes. Pourrait-on les réduire à une "méthode"? Non, mais bien des apprentissages s'y sont faits qui peuvent inspirer et aider d'autres capitalisations.

L'obsession pour un "produit" peut être aussi assassine que l'obsession pour une méthode et tuer elle aussi les processus. De fait il nous est arrivé de frustrer des processus personnels parce qu'ils n'étaient plus compatibles avec les délais, les formes, les attentes du produit. Ou bien des connaissances "vivantes" se sont parfois "momifiées" dans un produit. Il ne s'agit donc pas de tomber dans un nouveau travers.

Mais il reste le subjectif qui nous a guidés : la communication n'est pas un simple instrument de diffusion postérieure d'une connaissance pré-élaborée, elle conduit l'élaboration de celle-ci ou bien sa transformation, son enrichissement.

Deux défis pour chaque produit

Lorsque nous avons posé les règles du jeu pour l'élaboration de la connaissance, deux défis sont apparus, qui ont pour fonction de guider les auteurs de capitalisation dans leurs processus : que chaque produit soit utile et accessible.

UTILE ? Il y avait là un grand danger ! De toutes parts on réclame pour le terrain des trucs, des méthodes, des manuels : on confond souvent l'utilité avec la simplicité dans l'utilisation, on veut des schémas à appliquer sans trop réfléchir. On prétend que l'action alterne avec la réflexion et que cette dernière doit offrir à la première des mécanismes clairs et faciles. Il y a un moment pour penser et un autre pour agir !

Mais justement les expériences les plus riches en enseignements sont celles où l'action et la réflexion n'ont pas divorcé, ne font pas chambre à part. L'action implique une succession de prises de décisions et c'est dans la mesure où il s'agit de décisions réfléchies que l'on peut y apprendre. Simplement il y a des différences d'intensité.

A certains instants les décisions doivent être immédiates et on ne peut refaire alors tout le processus de réflexion ni reconsidérer les innumérables critères qui entrent en jeu, on agit donc en s'inspirant d'un ensemble accumulé de réflexions et de connaissances (qui s'appelle "automatismes", qui s'appelle métier, qui s'appelle expérience professionnelle) et on observe les réactions. A d'autres instants on peut prendre le temps de réviser différentes alternatives et leurs conséquences avant de décider et d'agir. A d'autres instants on se consacre surtout à réfléchir l'action à entreprendre ou l'expérience vécue pour établir les pistes qui permettront d'améliorer ensuite les décisions et l'action.

La capitalisation de l'expérience telle que nous la comprenons se situe dans cette optique. Son utilité ne vient pas de ce qu'elle prétende dire ce qu'il faut faire (et donc éviter aux autres d'avoir à penser) mais de ce qu'elle enrichit cet ensemble de réflexions et connaissances qui peuvent contribuer à améliorer les décisions instantanées, celles qui ont un peu de temps, celles qui se mûrissent lentement.

Que le produit de la capitalisation soit utile ? Oui. Mais sans avoir besoin pour cela de plonger dans la formulation de recettes ni de s'enfermer seulement dans "le concret" ou "l'utilitaire". La capitalisation peut naviguer dans tous les océans de la pensée, de l'action et de sa réflexion.

ACCESSIBLE ? Nos terrains réfléchissent beaucoup. Mais trop souvent en circuit fermé. Par manque d'opportunités parfois. Mais aussi parce que ce qui circule ce sont les modes et leurs recettes, ou bien les études pour initiés qui embrouillent et étourdissent les non-initiés. En général sur le terrain on n'a ni le goût ni les conditions pour décrypter ces messages avec un dictionnaire ou une encyclopédie.

C'est donc en pensant à tout cela que se pose le défi de produits accessibles. Tout dépend alors de l'ambition : veut-on se limiter à un public local ? Veut-on élargir à tout le pays, à d'autres réalités et pays et même continents ? Comment le faire sans retomber dans le langage universalisant des disciplines académiques ?

Nous n'avons pas trouvé de formule miracle. Mais en choisissant de travailler autour d'un récit (le plus universel des langages même si ses formes diffèrent d'une culture à l'autre), c'est-à-dire de raconter ce que l'on a appris et comment on l'a appris, nous pensons pouvoir aider d'autres à se resituer dans leur propre expérience et à la regarder sans

doute avec des yeux plus attentifs, à en voir des dimensions cachées, à élaborer leurs propres connaissances. Alors le dialogue deviendra encore plus aisé et le partage encore plus vaste.

Ce n'est donc pas la connaissance en soi qui a été notre guide principal, mais "l'autre" d'un dialogue où il s'agit de partager la recomposition du savoir, "l'autre" d'un terrain qui a également ses expériences et ses connaissances. D'une certaine manière il s'agissait tout autant de lui offrir les apports de nos pratiques que de l'inciter à donner forme à son tour aux acquis de son vécu. S'il trouvait plaisir et utilité à nos "produits", peut-être aimerait-il entrer lui aussi dans la danse ?

Les dangers de la "version officielle"

On pourrait imaginer une capitalisation d'expérience s'élaborant sous forme de "version officielle" de la part de l'institution qui l'a conduite. D'ailleurs il en existe. Cependant, dans nos propres pratiques en la matière, nous avons systématiquement cherché à y échapper. Pourquoi ?

Les expériences qui nous apportent le plus sont souvent assez conflictives, pléthoriques de déchirements et de révisions douloureuses qui ne sont pas vécus de la même façon par tous. Or les versions officielles se construisent très souvent à base de consensus, ou bien de structures idéologiques ou de pouvoir préétablies et difficilement sujettes à débat.

Le consensus est parfois l'œuvre d'une recherche vaste et ouverte. Il est le plus souvent une sorte de plus petit commun dénominateur entre tous les participants. Il devient alors un appauvrissement : nos versions officielles sont fréquemment des modèles de langue de bois.

Il en est de même lorsque cette version officielle dépend trop d'intérêts idéologiques ou personnels : on n'y examine que ce qui ne remet pas en cause les structures essentielles ; celles-ci restent tabous ; tout au plus peut-on y entrevoir des améliorations, des approfondissements. Les menaces explicites ou implicites de mise à l'index ou de licenciement brident la capitalisation d'expérience et donc la production de connaissances.

Il ne s'agit pas de nier l'utilité d'une "version officielle" qui offrirait ce en quoi coïncident les acteurs et même ce en quoi ils divergent. A mon avis il s'agit de priorités et de contextes.

Des capitalisations personnalisées peuvent très bien déboucher sur une version commune et officialisée. Mais il convient le plus souvent de com-

mencer par les premières. Car les besoins de recombinaison du savoir exigent aujourd'hui de ratisser le plus large possible afin de trouver des pistes. Car les hiérarchies de savoirs et de logiques sont encore très fortes et tendent à dévaloriser, dans les versions officielles, des apports substantiels, aujourd'hui incompréhensibles ou inexploitablement mais qui seront sans doute essentiels d'ici quelques années.

Objectivité et subjectivité dans l'interprétation

S'il est difficile de faire admettre l'importance de la subjectivité dans le processus de récupération de l'expérience qui démarre sa capitalisation, il est tout aussi ou plus difficile de l'étendre aux moments de l'interprétation et de la diffusion. Il faut y affronter les réticences aussi bien que les détournements d'objectifs.

Les réticences. Elles commencent généralement par un procès d'intention assez classique : une démarche objective se caractérise par des faits vérifiables alors qu'une démarche subjective tendrait à les ignorer ou à les manipuler. Il s'agit donc d'aboutir avec l'auteur à une autre sorte de clarification : les capitalisations que nous faisons ne cherchent pas à dire "ce qu'il faudrait penser" mais plutôt "ce que nous nous pensons" sur la base de notre expérience.

Affirmer le rôle de cette subjectivité était souvent difficile au cours des dernières décennies. L'écroulement récent de bien des modèles politiques et économiques a permis d'ouvrir des brèches. Il est devenu possible de songer à des apports qui ne se prétendent pas définitifs tout en ayant l'ambition de contribuer à un vaste processus de reconstruction des savoirs, des pensées, des sociétés.

C'est bien dans cette perspective que se sont produites les meilleures capitalisations auxquelles j'ai pu participer. Car c'est l'optique de recombinaison des savoirs qui nous a permis d'agir selon la maxime suivante : **une subjectivité qui s'affirme est un apport, une subjectivité qui se cache est un danger !**

Et cela ne nous a aucunement empêché d'avoir une pratique systématique de confrontation des interprétations avec les faits.

Les détournements d'objectifs. L'affirmation de la subjectivité est une manière de valoriser les acteurs d'expérience – auteurs de connaissance, mais elle a ses propres méfaits en les renvoyant parfois vers un individualisme presque forcé.

Nous avons vu d'aucuns oublier l'expérience des autres pour se bloquer sur la leur comme si elle était seule au monde, seule valable, autarcique. Ou bien se consacrer exclusivement à la brique qu'ils apportent

pour la reconstruction, perdant toute vue d'ensemble et ne se préoccupant que de la place qui sera octroyée à leur brique et donc à leur nom.

Il s'agit là de détournements d'objectif car ce n'est plus le partage avec les coacteurs d'expérience ni avec le public qui guide le travail d'interprétation, mais plutôt la négation de ceux-ci.

Objectivité ou subjectivité ? Dans la pratique nous avons généralement insisté sur la subjectivité parce qu'elle était déconsidérée mais il ne s'agit pas de choisir. Il s'agit plutôt de renforcer la vision de l'ensemble auquel on prétend contribuer et de chercher dans l'expérience particulière ce qui peut lui être utile. La recomposition des savoirs s'est alors avérée un cadre stimulant : elle est en cours donc il n'y a pas à s'angoisser à cause de ses imperfections et de ses vides ; elle est en cours, donc ouverte à tous les apports et à toutes les créativité.

L'expérience et son contexte

Depuis plus d'un an il avait consacré la plupart de ses loisirs à capitaliser l'expérience du projet dans lequel il avait passé cinq années de sa vie. Il n'avancé pas et il était complètement frustré : « *Tiens, lis-moi ça et dis-moi s'il y a quelque chose à en tirer !* »

Le manuscrit était très structuré : quatre phases pour un projet vieux de douze ans donc quatre parties, chacune avec son contexte, les faits et leur réflexion. Les notes rapides des chapitres de "réflexions" recélaient des trésors, mais elles n'étaient pas développées, à peine jetées là pour mémoire. Par contre les chapitres "contexte" étaient mieux fournis : bien des pages étaient rédigées, d'autres contenaient chiffres et données en attente d'une mise en forme ; un peu partout des parenthèses ou des points d'exclamation : "chercher tel ou tel renseignement !"

« *Ta capitalisation est malade de son contexte ! Tu as voulu commencé par offrir un contexte complet et synthétique avant d'entrer dans ce qui te passionnait. Tu n'y arrives pas et maintenant tu as perdu tout plaisir. Oublie les chapitres de contexte, écris ce qui t'intéresse vraiment. Après tu verras bien s'il manque certaines informations à fournir au lecteur !* »

Une des spécificités de la capitalisation d'expérience pourrait être qu'elle a grand besoin de contexte à l'heure de la réflexion, de l'interprétation alors qu'elle n'a guère à être trop exigeante au moment de la diffusion. Pourquoi ?

Meilleure est la vision du contexte, plus riche est l'interprétation de l'expérience. Nous l'avons constaté lors de la capitalisation du PRIV de Cochabamba en 1991 : c'est la réflexion sur le contexte de chaque événement (conditions sociales, politiques et économiques du pays ; courants de

pensée en vogue à ce moment, etc.) qui nous a aidés à échapper à bien des sectarismes, à ne pas trop tomber dans la recherche de "coupables des erreurs passées", à mieux percevoir des évolutions, des ruptures, des processus.

C'est ainsi que nous nous sommes éloignés peu à peu d'un simplisme où il y aurait eu les méchants des débuts et les bons de maintenant. C'est ainsi que nous avons commencé à mieux sentir par exemple l'importance des réactions paysannes dans les évolutions qui se sont produites.

Oui, le contexte a une place de choix dans le processus de capitalisation de l'expérience ! Par contre, à l'heure de diffuser celle-ci, la question se pose différemment.

S'il s'agissait de convaincre un public des conclusions auxquelles nous sommes parvenus, sans doute faudrait-il multiplier les références afin de mieux situer, afin de permettre des comparaisons sérieuses ou même de faciliter une étude de cas.

Mais nous ne cherchons pas à convaincre, seulement à stimuler chacun et à enrichir sa propre réflexion sur son expérience particulière, à offrir des pistes pour de nouvelles connaissances et de nouvelles pratiques. Les d'éléments de contexte dont nous avons besoin ne sont pas nécessairement aussi abondants ni les mêmes que lorsqu'il s'agit d'offrir une "étude".

Il est bien des manières de présenter le contexte indispensable. Dans le livre de capitalisation de l'expérience du PPUT au Paraguay, j'ai réussi à évacuer d'innombrables explications sur les oppositions entre agriculture, élevage et forêt dans l'histoire du pays, en plaçant avant l'introduction elle-même, un tout petit conte d'à peine trois pages : "La grande guerre de Vache, Soja et Arbre"...

ÉLABORATION, ÉCRITURE, DIFFUSION

Comment commencer l'élaboration ?

Y a-t-il *une* manière de commencer à élaborer une capitalisation d'expérience ? Pour nous le témoignage et le travail documentaire ont souvent été une étape préalable très utile. Mais survient le moment où il faut dépasser ce stade, se mettre à élaborer, à interpréter, à préparer un matériel apte à la diffusion. Chacun y entre à sa façon, en ordre dispersé.

En fait, il n'y a pas de mauvais départ. L'important est de se lancer. J'ai même eu l'occasion de constater que des recommandations de méthode, offertes avant que l'auteur ne se jette à l'eau avec ses envies, pouvaient être frustrantes et bloquantes. Plus que des recommandations, ce sont des exemples de résultats de capitalisations qui peuvent stimuler l'éclosion.

Par contre, il est important d'avoir d'autres ressources sous la main lorsque des candidats ne savent pas par où commencer ou bien pensent s'être fourvoyés et réclament un moyen de se rétablir.

C'est autour de deux questions de base que nous avons eu les meilleurs résultats :

« Qu'ai-je appris dans l'expérience qui puisse être utile à d'autres ? »

« Quels faits, anecdotes ou vécus serviraient le mieux à bien exprimer ce que j'ai appris et les réflexions que j'en ai tirées ? »

Le déblocage s'est souvent produit en s'essayant à mettre en forme quelques-unes de ces anecdotes révélatrices.

D'abord parce qu'en les choisissant et en les priorisant surgissaient les idées-forces sur les apprentissages réalisés et une sorte de fil conducteur de ce que l'on voulait dire.

Ensuite parce que la mise en forme de l'anecdote servait en même temps à atteindre cet état de dialogue avec le public qui enrichit l'élaboration des connaissances.

Il fallait raconter, et on raconte à quelqu'un alors que l'on a souvent tendance à trop abstraire et trop s'abstraire dans les écrits "sérieux". Il fallait raconter et dialoguer, alors le récit de l'anecdote amenait à son tour aux commentaires, soit en révisant les réactions et réflexions du moment, soit en prenant du recul et en réfléchissant celles d'aujourd'hui, celles que l'on attend de son public.

C'est pourquoi il y a rarement eu dans nos capitalisations une séparation rigoureuse entre une phase d'"interprétation", d'élaboration de la connaissance, et une autre de "présentation" de cette interprétation, c'est-à-dire d'écriture.

Plus qu'un sujet à traiter, choisir un axe de réflexion

Ils étaient 15 candidats à vouloir participer de ce deuxième volume où serait capitalisée l'expérience du PRIV de Cochabamba en assistance technique agricole. En dialogue avec chacun et en fonction d'une vue d'ensemble de ce qui pourrait être utile aux lecteurs, nous avons cherché à stimuler des axes particuliers correspondants à chaque expérience. C'était plus facile pour les métiers "latéraux" et minoritaires (économiste, com-

municateur, pédagogue...) mais comment faire avec tant d'agronomes et techniciens agricoles ayant eu des activités assez semblables ?

Certains formulaient des "sujets": l'organisation paysanne, la stratégie productive paysanne... A d'autres nous proposons de se centrer sur les aspects où ils avaient un vécu plus spécifique et plus dense.

Cependant, le blocage surgissait dans presque tous les cas: le passage à l'acte s'avérait laborieux; la frustration grandissait.

C'est lorsque nous avons su (pas toujours) bien expliquer les différences entre un "sujet à traiter" et un "axe de réflexion" que nous avons réussi à débloquer les auteurs; et c'est toujours lorsque l'idée de "sujet à traiter" a été dépassée que ceux-ci ont abouti à quelque chose alors que les autres finissaient sur la touche.

Dans le "sujet à traiter" il y avait la notion de rigueur, d'un travail complet et sérieux: c'était le traumatisme de la thèse universitaire qui reprenait le dessus. On cherchait à tout dire et à bien boucler la boucle, même si l'expérience elle-même ne s'y prêtait pas ou mal ou pas encore.

Et l'"axe de réflexion" alors? Eh bien, l'axe il tourne et on peut tourner avec! Nul besoin de prétendre tout dire: à chacun suivant ses envies et ses possibilités; on dit ce qu'on pense avoir à dire, c'est tout! Le "sujet à traiter" est ressenti comme un casier fermé qu'il faut remplir et dont il est interdit de sortir; l'axe de réflexion est un centre d'attraction et d'accueil pour ce que l'on a pu glaner un peu partout.

Un peu partout! C'était finalement là un autre aspect important de notre axe: il aidait à se centrer mais il n'imposait pas de limites. Chacun pouvait alors aller revisiter les terres du voisin de capitalisation et dire ses divergences et même ses désaccords, s'il en ressentait le besoin et/ou si cela pouvait être utile.

Quel changement d'attitude et de production quand l'un de nos auteurs comprit que si nous lui demandions de prioriser la période initiale qu'il connaissait mieux que quiconque ce n'était pas pour l'empêcher d'exprimer ses critiques à certaines évolutions et pratiques postérieures qu'il n'approuvait pas!

Quel changement aussi chez cet autre lorsqu'il perçut enfin que son parcours entre différentes responsabilités ne l'obligeait pas à faire la "théorie de la chose" mais lui offrait la possibilité de proposer une image très différente de celle des spécialistes en la matière!

Certaines réactions à ce style de capitalisation parlent de dispersion, de la difficulté d'y trouver une cohérence qui guide l'action. En écrivant cette page m'est apparue une possibilité de mieux redistribuer les rôles entre différentes formes de production de connaissances du terrain: peut-être la

capitalisation pourrait-elle être ainsi un bon complément de l'évaluation et de la systématisation.

On évalue des actions, des projets.

On capitalise des expériences.

On systématise des sujets, des méthodes.

Capitalisations séparées pour une expérience interdisciplinaire ?

Le travail en équipe interdisciplinaire est un mieux vers lequel nous essayons de tendre. Quoi de plus naturel que de réclamer une dynamique interdisciplinaire pour capitaliser des expériences de travail avec les paysans, donc avec une réalité vaste et complexe ? Pourtant il nous a parfois fallu séparer pour mieux produire !

Pour la première capitalisation du PRIV de Cochabamba en 1991, la dynamique d'équipe entre les cinq auteurs fonctionna à merveille... parce qu'elle existait déjà ; elle s'était forgée au cours des années ; le petit groupe avait sa pratique des échanges, des débats, des partages. C'est ce qui permit d'assumer ensemble tout en redistribuant la tâche.

Pour la deuxième capitalisation du PRIV en 1993, c'est au contraire le choix d'une dynamique de non-équipe qui facilita enfin le démarrage. Car les antécédents de travail interdisciplinaire sur le terrain avaient alimenté bien des susceptibilités et des rancœurs qu'il était difficile de gérer. Ce ne fut pas trop grave dans la mesure où une équipe extérieure veillait à la cohérence et, surtout, où il y avait la matière commune d'une longue expérience vécue ensemble : ce sont les réponses paysannes aux actions des techniciens qui ont fourni le ciment pour faire l'amalgame entre tant d'interprétations isolées.

Par contre, dans la capitalisation du PPEA à Cajamarca en 1989, les quatre auteurs avaient plusieurs expériences préalables de travail en équipe. Cependant il fut presque impossible de la reproduire à cette occasion. Pourquoi ? Par manque de disponibilité pour faire ensemble, au même moment et au même endroit. Car c'est là une des caractéristiques de la capitalisation d'expérience interdisciplinaire : bien des pistes surgissent au fur et à mesure, lorsque les regards commencent à dépasser les cloisons et les évidences, et c'est alors que le débat d'équipe devient indispensable.

Il y a donc des conditions nécessaires pour une capitalisation en équipe. Quelles sont-elles ? Les exemples précédents tendraient à montrer l'importance d'une dynamique préalable entre les auteurs, ainsi que le besoin de bases matérielles pour un fonctionnement adéquat. Pourtant...

Pourtant nos expériences au Paraguay en 1992 et 1993 avec le PPUT tendraient à prouver qu'il n'y a pas lieu de tomber là non plus dans le schématisme. C'est tout au long du processus d'élaboration des 17 publications du projet que s'est forgée la dynamique d'équipe (s). Celle-ci n'existait pas auparavant, bien au contraire. En fait elle a pu naître grâce à un noyau minimum, celui que nous formions à deux avec Alois Kohler: des années de collaboration avaient établi la confiance et la conscience de nos complémentarités. C'est ce qui permit le démarrage et les premiers résultats réussirent à mobiliser de plus en plus de collègues et à forger une ambiance dans laquelle travaillèrent ensuite différentes petites équipes.

Et puis, dans l'expérience du Paraguay, nous avons eu des moments privilégiés de travail intense et exaltant en équipe, mais également bien des collaborations à distance: grâce à la confiance et au rôle mobilisateur de cette collection qui drainait les enthousiasmes, il suffisait souvent de brèves réunions à des moments-clés pour que chacun puisse faire ensuite ses meilleurs apports à un ouvrage commun.

Alors, capitalisations séparées pour une expérience interdisciplinaire? En 1990, j'étais encore convaincu que seule une bonne dynamique d'équipe pourrait garantir des résultats utiles. Aujourd'hui je crois qu'il n'est pas toujours nécessaire que "l'équipe" soit au centre de la capitalisation, que l'on peut séparer pour capitaliser... si l'on peut assurer la cohérence d'une manière ou d'une autre, soit autour du défi de recomposition du savoir, soit par un cadre institutionnel, soit...

Alterner les faits et la théorie?

D'ordinaire nos documents séparent clairement pratique et théorie. Les rapports qu'il nous faut produire sont consacrés aux faits, aux réalisations concrètes, et s'ils se réfèrent à la théorie, c'est pour expliquer ou justifier une option ou un changement d'optique, rarement pour la réfléchir. Les ouvrages qui prétendent "aller plus loin" priorisent à leur tour une présentation de théorie dans laquelle les faits n'entrent le plus souvent qu'à titre d'exemples ou d'"objets d'analyse".

Lorsque nous essayons de nous attacher plus spécialement à une expérience donnée et d'en extraire les leçons, nous nous heurtons à la difficulté de situer les faits et la réflexion l'un par rapport à l'autre. La solution la plus commune consiste alors à alterner, dans un même chapitre, d'un chapitre à l'autre... Introduction théorique sur les hypothèses de départ, exposé (chronologique ou thématique) de l'expérience, interprétation et conclusions, voilà comment nous procédons fréquemment.

C'est assez commode pour les consommateurs habituels de ce genre de littérature : chacun va directement aux pages qui l'intéressent sans avoir à parcourir l'ensemble.

Mais c'est également ce qui bloque en général le personnel de terrain quand il désire capitaliser sa propre expérience : aussitôt surgissent des normes implicites ou supposées quant à l'exposé objectif des faits, quant à poser sa réflexion dans le cadre des théories existantes, etc. La séparation entre les faits et la théorie est rarement la meilleure manière de stimuler les plus riches apports de ceux qui, consacrés aux tâches de terrain, se sentent exclus des délicatesses académiques, mal jugés, mal à l'aise.

Nous avons donc cherché comment réunir la pensée et l'action et c'est en écoutant les témoignages et débats du terrain que nous avons trouvé quelques pistes. Là, c'est ensemble que travaillent réflexion et action, non pas en alternance mais avec des intensités et priorités différentes suivant les moments et les besoins. Le terrain porteur de connaissances c'est celui où l'on peut voir la pensée en action dans le quotidien, c'est celui où l'on découvre la théorie en gestation dans la pratique.

Alors pourquoi ne pas aider cette pensée à se raconter, à raconter ses actions et les réactions qu'elle a provoquées, à raconter ses réflexions pour mieux adapter l'action à venir ?

C'est là la manière dont les gens de terrain partagent entre eux l'expérience et élaborent ses acquis, dans les conversations informelles et dans les réunions. C'est là la manière dont ils aiment écouter ce que d'autres, lointains, ont fait et appris à leur façon.

L'anecdote pour danser entre les faits et la réflexion

Ce sont les faits de la pratique qui sont au centre de la réflexion dans la capitalisation d'expérience. Mais comment les présenter et surtout comment les intégrer dans cette réflexion ?

Lors de bien des tentatives nous nous étions heurtés soit au simplisme caricatural d'un résumé qui ne servait plus que d'exemple et de prétexte au discours postérieur, soit à d'interminables explications aussi bien sur les détails que sur le contexte de l'action.

Ce n'est que lorsque nous avons assumé que la capitalisation soit personnalisée (pas nécessairement en employant la première personne mais toujours en affirmant la subjectivité de l'auteur ou des auteurs) que nous avons pu nous en sortir.

Plus que "les faits" il s'agissait alors de raconter l'anecdote qui illustrerait le cheminement de la pensée de l'auteur confrontée à l'action. Ce n'était qu'une anecdote et elle n'avait pas besoin de tout dire, ni en lon-

guez ni en synthèses. C'était une anecdote et son conteur pouvait alors choisir de dire ce qui l'y avait marqué et jongler entre les faits et leur réflexion.

Même, c'était une anecdote et son acteur-auteur pouvait plus facilement y ressentir le dialogue avec un public-lecteur du terrain. Combien de spécialistes, dans nos projets de développement, ont-ils ainsi découvert le plaisir d'être pour la première fois vraiment lus par leurs collègues d'autres disciplines du même projet alors que leurs différents "papiers" antérieurs végétaient dans les tiroirs ?

Il y a cependant un transit relativement difficile entre l'anecdote en soi et les réflexions que l'on en tire. Après avoir enfin réussi à stimuler nos auteurs de capitalisation à entreprendre de raconter, j'ai souvent eu ensuite à intervenir lorsque surgissait un nouveau blocage : comment en tirer parti ? Car, une fois posée l'anecdote, on ne savait plus comment revenir au modèle appris, le discours.

Il s'agit en fait du passage d'un dialogue à un autre.

L'anecdote reprend généralement un dialogue qui s'est donné dans l'action, soit avec des gens soit avec des réalités et leurs réactions à nos initiatives : elle reprend les conversations qui se produisirent alors entre les interlocuteurs et/ou dans nos têtes.

Au lieu de réintégrer ensuite le style du discours théorique, mieux vaut essayer de continuer en dialogue, avec le lecteur cette fois-ci. C'est ainsi que les réflexions du moment, qui peuvent être insérées dans l'anecdote elle-même, se complètent avec d'autres, nées du recul de la capitalisation, stimulées par les questions que le lecteur ne manquera pas de se poser, etc.

C'est ainsi que l'anecdote nous a permis de danser entre les faits et la réflexion. Elle n'était plus un fait à analyser (donc à exposer de manière adéquate) mais un point de départ (et d'arrivée) pour la pensée en action. Plutôt qu'un fait en tant que tel, l'anecdote peignait un moment d'une intensité particulière et autour duquel il était possible de faire sa ronde de réflexions, sa récolte de connaissances.

En fait c'est souvent lorsque l'anecdote manifeste le sentiment vécu (la frustration, l'ébahissement, la rage, l'enthousiasme...) qu'elle se prête le mieux à cette danse entre les faits et la réflexion. Mais ce sentiment n'a pas toujours besoin de s'exprimer directement, de s'étaler. La pudeur a aussi ses avantages. Malheureusement elle tourne trop souvent à la dissimulation et l'on retombe alors dans la version apparemment aseptisée et en réalité faussée.

Traumatisme et libération de l'écriture

Cochabamba, 16 octobre 1991, Lucho est catégorique : « *si on me demande d'écrire, on n'aura pas fini en 1993!* » Pour lui chaque rapport, chaque document à produire est un drame. « *Écrire, c'est pas mon truc!* »

Pourtant, son expérience d'ingénieur civil chargé des rapports avec l'organisation paysanne est une des plus riches qui soit et mérite d'être partagée dans notre premier livre de capitalisation d'expérience du PRIV. Nous commençons donc par lui offrir toutes sortes d'aides.

Nous le surprotégeons même au début. Je m'institue coauteur de sa partie pour lui garantir qu'il en sortira quelque chose : soit il produit ce qu'il peut et je complète, soit il me raconte et j'écris. Ses multiples occupations sont prétextes à bien des déviations.

Peut-être a-t-il été piqué au vif par notre empressement, peut-être est-ce l'ambiance de l'équipe et son émulation : pendant des heures il s'enferme pour réviser ses notes et ses témoignages, en extraire les faits et les messages, trouver un fil et un sens à l'ensemble. Puis commence un long va-et-vient. A chaque temps libre il s'isole, pétrit une idée, jette quelques paragraphes sur le papier, revient en débattre ou me demander de les lui transcrire à l'ordinateur.

Trois semaines passent ainsi. Nos délais impératifs, sans lesquels nous en serions encore à nous dire qu'il faut commencer, deviennent pressants. Maintenant en confiance avec lui-même et avec nous, Lucho est d'accord pour essayer une accélération : il me dicte directement à l'ordinateur. Essai probant : c'est donc avec Loyda qu'il continue, dictant, discutant, corrigeant.

30 novembre 1991 : Lucho boucle en trois jours un dernier chapitre plein d'idées et de verve.

Fin octobre 1993 : de passage chez moi Lucho me confie qu'il prépare une nouvelle publication pour partager les nombreux nouveaux acquis et élargir les précédents : il façonne peu à peu son apport, entre deux réunions et deux sessions de terrain, sur son ordinateur portable de gérant de projet.

Le traumatisme de l'écriture est commun à une majorité de nos collègues de terrain. Si Lucho s'en est sorti peu à peu, c'est d'abord et avant tout parce qu'il avait beaucoup à dire et parce qu'il avait envie de le dire.

C'est aussi grâce à l'aide reçue qui lui a permis de sentir le défi et de vouloir le relever tout en ayant confiance qu'en aucun cas l'effort ne serait vain, tout en essayant peu à peu différentes techniques.

C'est aussi beaucoup parce qu'il a commencé à y sentir du plaisir, celui de trouver des manières de dire qui soient riches de sens et en même temps de joies de toutes sortes, celui de se savoir lu avec plaisir. Y a-t-il

un style libérateur? En tout cas, pour lui comme pour nous, l'un des plus beaux commentaires que nous ayons reçus pour ce livre c'est «*qu'il se lit comme un roman!*»

Avant Lucho, après Lucho, j'ai eu bien des occasions d'accompagner ces processus de libération de l'écriture pour mieux capitaliser l'expérience. C'est un long travail tout en nuances qu'il me serait impossible d'expliquer pour l'instant sans tomber dans des réductions schématiques et dangereuses. Mais c'est souvent un travail indispensable pour que les acteurs eux-mêmes puissent s'ériger en auteurs.

Les crises de style

Si le style plus alerte et moins rigide du récit-réflexion tel que nous l'avons pratiqué bien des fois dans nos récentes capitalisations d'expérience peut aider à libérer les gens du terrain de leur traumatisme de l'écriture, il peut également susciter bien des crises chez ceux qui sont plus à l'aise dans le style académique ou plus respectueux de celui-ci et de son prestige.

Il est vrai qu'au départ c'était souvent moi qui proposais un genre de corrections et de titres "accrocheurs", ce qui ne manquait pas d'attirer les réticences face à ce mode "journalistique" donc peu sérieux et ce qui amenait les auteurs à se sentir partiellement "dépossédés" de leur œuvre.

En fait il ne s'agissait pas d'imposer *une* manière mais d'ouvrir des horizons, chacun assumant ensuite sa propre décision.

Et puis, dans ces crises de style, c'est toujours en sortant du débat sur le "style" lui-même que nous avons réussi à approfondir l'approche: c'est en partant du lecteur et non pas de l'auteur!

Vers qui sont dirigées nos capitalisations? Qu'est-ce que ces groupes aiment lire et qu'est-ce qui les rebute? Encore une fois c'est l'idée de dialogue qui cherchait à inspirer nos décisions. Et le dialogue entre terrains a ses richesses et ses contraintes.

Un autre élément intervenait à l'heure de nos crises de style: dans nos essais plus académiques bien des pistes n'arrivaient pas à trouver leur place, parce qu'elles étaient incomplètes, ou parce que nous manquions (encore) de justifications théoriques pour bien les présenter et qu'on ne peut s'y limiter à partager des intuitions ou des convictions "empiriques", etc. Alors que c'était souvent là que se situaient les meilleurs apports, les meilleures ouvertures.

Elles étaient d'une grande valeur pour alimenter le dialogue d'une recomposition du savoir, elles restaient sans saveur lorsqu'elles se retrouvaient timidement cachées dans des écritures savantes.

Enfin, ce sont les réactions des lecteurs des premiers brouillons qui ont toujours été déterminantes : ne pas se sentir maljugés, dévalorisés, et découvrir au contraire certains enthousiasmes surpris, voilà qui aidait à entrer au plaisir de ce dialogue naissant dans l'écriture.

Que de retournements n'ai-je pas constatés au cours des dernières années lorsque les réactions des lecteurs (parce que ces ouvrages étaient lus et non pas feuilletés puis rangés...) balayaient tant de craintes !

Alors, crises de style ? Oui, dans la mesure où un seul style semblait auparavant légitime. Ce que nous avons fait c'est élargir la brèche. A présent dans nos capitalisations il y a de tout, et c'est heureux.

Pourquoi et comment parler à la première personne ?

Je, nous, on, il... : comment présenter et réfléchir l'expérience à capitaliser ? Chaque fois que cela a été possible nous avons essayé que les acteurs d'expérience personnalisent leur capitalisation.

Je, nous... Il ne s'agissait pas seulement d'obtenir un style plus fluide, mais également d'approfondir la réflexion sans tomber dans des généralisations trop rapides et souvent imbuables. Je, nous... La première personne aidait à affirmer la subjectivité de l'auteur et aidait en même temps celui-ci à entrer au dialogue.

On, il... L'auteur n'était pas toujours acteur direct ou principal de son récit. La première personne était alors dépassée mais le défi de la personnalisation continuait. Nous préférons un récit à cent voix plutôt que le discours d'une vérité. Même lorsqu'il fallait parler en termes de projet ou d'institution, nous cherchions à en exprimer les vies, les soupirs et les joies plutôt qu'à en extraire des consensus impersonnels.

Tout cela n'est jamais facile. On est généralement plus habitué à des présentations où l'auteur se cache derrière ou dessus le texte au lieu de se camper en son centre. Et puis, une fois dépassées les pudeurs apprises, comment éviter leur contraire, cette soif d'étaler et de proclamer son protagonisme ?

Encore une fois, il n'y a pas de méthode ou technique spéciales qui puissent endiguer tous ces méandres. C'est dans l'envie de dialogue et dans l'idée de recomposition collective du savoir que nous puisons l'inspiration.

Plus l'auteur se croyait maître d'une conviction définitive, moins il se sentait attiré par l'écriture personnalisée : beaucoup plus que de chercher

le dialogue, il s'agissait de bien exposer et convaincre. Plus l'auteur se savait partie prenante des doutes, des erreurs, des recherches, plus il aimait dire le pourquoi et le comment de ses trouvailles afin que d'autres les découvrent à leur tour dans leurs propres expériences et enrichissent le débat.

Je, nous, on, il... Nos capitalisations d'expériences ont adopté toutes sortes de styles et de démarches. Il n'y a pas de recommandations générales à en tirer. Il n'y a pas non plus à en nier l'importance. Car derrière le style adopté c'est souvent la vision essentielle de l'auteur qui s'exprime, et le style adopté conditionne la profondeur et l'envergure de ses apports.

Critiquer pour affirmer ou affirmer pour mieux débattre ?

Lorsque nous croyons avoir découvert une piste de savoir ou de savoir-faire, nous procédons souvent par comparaison pour mieux marquer les différences par rapport aux connaissances et pratiques classiques. La négation critique de celles-ci sert à mieux affirmer les autres.

A mieux affirmer ? C'est d'abord pour éviter de heurter les susceptibilités et donc de créer des rejets chez certains lecteurs que nous avons commencé dans nos équipes à chercher une autre manière de présenter. *« Essaie plutôt de le dire par la positive ! »*

En fait, ce qui était en apparence une simple question de style nous a finalement beaucoup apporté quant à approfondir la réflexion de l'expérience. Au lieu de condamner le modèle qui inspire l'autre, l'ailleurs, l'avant, il nous a fallu nous plonger plus à fond dans les évolutions vécues, dans ce qui les avait provoquées. C'est en voulant éviter une présentation en noir et blanc que nous avons appris à mieux apprécier le rôle des réponses et réactions de la réalité à nos propositions et à nos actions et que notre tableau d'expérience s'est enrichi en couleurs.

Ainsi, un style de présentation pour la diffusion nous a amenés à modifier nos méthodes d'interprétation !

Mais, tout en voulant échapper au noir et blanc de la condamnation/affirmation, nous n'avons pas pour autant rejeté tout usage des couleurs crues, vives, entières. Pour insérer toutes les nuances désirables, il aurait fallu être artiste et savant encyclopédiste à la fois. Nos terrains sont des globalités que nous ne travaillons et comprenons que partiellement : devons-nous nous taire jusqu'à en avoir exploré tous les recoins ou dans l'attente d'un artiste extérieur ?

C'est dans l'optique d'un grand débat pour la reconstruction des savoirs et des pratiques que nous avons procédé. Donc nous n'avons pas renié l'usage des affirmations aux couleurs crues, même si elles étaient

incomplètes, même si elles restaient encore schématiques. Nous avons simplement cherché à ce que dans nos capitalisations s'affirment différents points de vue, quand bien même ils pouvaient sembler contradictoires entre eux : le rôle d'*une* capitalisation n'est pas d'offrir des réponses définitives mais d'enrichir le débat commun.

Ainsi, dans la plupart de nos récentes capitalisations, nous avons multiplié les affirmations qui interrogent et les questions qui interpellent et en même temps nous avons souvent évité les chapitres de conclusions. Afin que la reconstruction des savoirs et des pratiques s'étende à tous les terrains au lieu de s'enfermer dans les laboratoires ou chez les décideurs !

Au-delà de la diffusion, le débat

C'est bien le débat qui nous intéresse à l'heure de diffuser des capitalisations d'expériences. C'est le débat des savoirs et des pratiques afin d'enrichir une recomposition indispensable après tant d'échecs et tant de modèles agonisants pour cause de dogmatisme.

Alors c'est l'idée que l'on se fait du débat possible et désirable qui préside aux décisions sur les formes de diffusion et donc aussi sur les styles de produits à diffuser. Mais là aussi nous avons tendance à nous laisser guider par des schémas et surtout par l'envie d'un débat autour de ces produits en tant que tels. En même temps que nous y rencontrons bien des frustrations, nous y délaissions d'autres théâtres de réflexion, d'autres temps de partage.

Pour le premier livre de la capitalisation du PRIV de Cochabamba, en Bolivie, la FPH essaya de stimuler ce débat en distribuant une cinquantaine d'exemplaires à différents interlocuteurs en Amérique latine et en réclamant des commentaires : un an après à peine en avons-nous reçu moins de cinq !

En Bolivie même nous avons voulu organiser des sessions pour discuter autour de l'ouvrage et donc de l'expérience et nous ne sommes jamais passés à l'acte car les réticences constatées n'étaient pas très encourageantes.

Et pourtant ce livre a joué un rôle important... lorsqu'il s'est inséré dans les débats des autres, dans leurs réunions, dans leurs propres préoccupations ! C'est ce qui est apparu dans bien des rencontres et dans bien des visites postérieures à Cochabamba. Peut-être peut-on songer aussi que, si nous n'avons pas eu les réactions que nous avons sollicitées avec la FPH, les écrits du PRIV auront quand même apporté quelque chose à certains interlocuteurs latino-américains, mais dans leur propre contexte et dynamique.

L'expérience du Paraguay va en ce sens. Il n'y a pas eu de grandes discussions publiques autour des capitalisations du PPUT mais nous avons obtenu des centaines de témoignages sur leur utilité dans les débats internes qui se déroulaient, suivant les matières et les styles, au sein d'institutions diverses en Amérique latine et en Allemagne, au sein de projets, d'organisations et d'institutions de toutes sortes au Paraguay. Dans ce cas précis, l'effet de "collection" a joué un grand rôle pour susciter ces commentaires : l'envie d'entrer au partage des publications suivantes ou d'accéder à un plus grand nombre d'exemplaires amenait les utilisateurs à se manifester d'une manière ou d'une autre.

Bien sûr il serait désirable de pouvoir enregistrer et amplifier toutes ces réactions, de pouvoir étendre la dynamique du débat. Mais peut-être n'est-ce pas seulement une question de technique sinon aussi de moment. Chacun a besoin de retrouver localement ses marques avant de s'exprimer dans un débat élargi.

Il est aussi une autre difficulté. C'est le débat du terrain que nous avons priorisé et le style de nos publications a surtout cherché à alimenter la réflexion depuis la pratique et dans la pratique. Or ce terrain a peu d'accès aux canaux et aux formules du grand débat public national et international, alors que ce même style qui fait l'impact sur le terrain difficulté à son tour les réactions des habitués du grand débat public.

Cette question des styles dans la capitalisation et dans sa diffusion n'est pas si innocente qu'elle peut le paraître. Le fossé actuel n'est-il qu'une étape bientôt dépassée dans l'apprentissage par le terrain des termes habituels du débat ? Ou bien s'agit-il de reposer ces termes du débat afin que le dialogue entre le terrain et la recherche, entre la pratique et l'académie puisse enfin avoir lieu ?

A la recherche d'un style écrit qui s'accouple au débat oral

Lorsque, pour la diffusion de nos capitalisations d'expériences, nous priorisons un public de terrain et le débat au sein de ce terrain, nous nous retrouvons confrontés à un défi majeur : l'écrit n'est pas la meilleure manière d'entrer en dialogue avec ce milieu !

Mais en même temps, prestige du livre et coût de l'imprimé obligent !, la publication est un des supports de communication qui nous permet une diffusion ouverte à moindres frais. C'est donc à nous à l'adapter, dans la mesure du possible, aux réalités du terrain.

Or l'une des caractéristiques de celui-ci c'est que le débat y abonde mais essentiellement sous forme orale : comment trouver un style écrit qui s'accouple au débat oral ?

L'une des bases, bien sûr, c'était le récit. Plutôt qu'un discours et ses démonstrations, il vaut mieux raconter et l'art consiste à le faire en réfléchissant. L'anecdote et ses commentaires peuvent être facilement repris dans la conversation. Même, elle se prête à bien d'autres dynamiques et supports de communication : le sketch, une adaptation radiale, etc.

Une autre base consistait dans la production de matériels courts. Alors, quand bien même le livre pouvait être épais, il s'agissait de faciliter un usage à la carte, en fonction des besoins et des intérêts qui se manifestent dans tel ou tel débat oral. D'où l'usage de diverses techniques pour aménager le texte et faciliter la navigation du lecteur dans celui-ci : encadrés, fiches, titres et sous-titres... Ces derniers devaient ainsi permettre de s'y retrouver et de choisir, mais pour compléter l'usage ponctuel avec une certaine vue d'ensemble, priorité était donnée à un certain style de titres et sous-titres qui non seulement annonceraient une matière mais déjà délivreraient une sorte de message : soit une synthèse, soit une mise en appétit, soit...

Enfin, puisque de débat il s'agissait, un message ouvert semblait plus apte à stimuler et à alimenter les discussions, alors qu'un message fermé aurait besoin d'être étudié d'abord à l'écrit afin de pouvoir ensuite se prononcer à son sujet.

Comment compatibiliser cette lecture à la carte pour le débat oral avec l'exigence d'une certaine cohérence d'ensemble ? C'est là la difficulté majeure. Lorsque nous appartenons tous, auteurs et interlocuteurs, à un même monde (idéologique, culturel...) il suffit de quelques références à des mots ou à des expressions typées pour que chacun se situe. C'est ainsi qu'il est facile de retrouver le tout dans chaque partie. Mais si nous parlons aujourd'hui de recomposition des savoirs et des pratiques c'est précisément parce que nos dogmes et modèles, nos mythes fondateurs, sont battus en brèche. Il s'agit donc là d'un défi qui ne peut être affronté avec de simples techniques d'écriture, mais auquel celles-ci peuvent contribuer quelque peu.

Le saut de l'écriture à la publication et à la lecture

Il est souvent bien difficile de déclencher l'écriture des acteurs de terrain. Il est parfois encore plus difficile de l'arrêter !

La publication a ses disciplines et ses rigueurs : elles apparaissent bien vite comme une nouvelle forme de répression alors que la capitalisation était venue offrir la libération d'une parole de terrain traumatisée par l'exclusion.

Pour stimuler la capitalisation, il avait fallu ouvrir les horizons, en appeler à dépasser les limites connues, susciter une expression abondante... Comment justifier ensuite des retailles, des réductions ?

Le saut de l'écriture à la publication n'est pas évident ! En fait, l'auteur qui s'affirme enfin et qui découvre les joies d'un dialogue avec son public a tendance à perdre ensuite de vue que ce dialogue requiert toutes les voix possibles et qu'il ne peut être monopolisé.

Ainsi, il m'est bien souvent arrivé d'être ressenti comme un dictateur après avoir été l'émancipateur. Et nulle explication n'est sur le moment satisfaisante.

Ce n'est qu'après que peut revenir l'équilibre : c'est le saut de la publication à la lecture qui guérit celui de l'écriture à la publication. D'où une règle essentielle : accélérer au maximum le processus d'édition et assurer une bonne diffusion.

Car c'est d'abord le plaisir d'être publié qui entretient l'enthousiasme. Mais c'est le plaisir d'être lu avec plaisir qui le couronne et le consolide.

«*Ça se lit bien et ça aide à réfléchir.*» Voilà les réactions qui ont le mieux contribué à ce que nos auteurs digèrent l'éventuelle frustration d'une retaille et qui les ont encouragés à poursuivre le partage. Et ce n'est pas si évident de continuer en dialogue après la publication.

Sur nos terrains nous rencontrons tous les jours des auteurs publiés mais frustrés, bloqués dans leur évolution par l'absence de réactions. On les voit s'en rapporter à tout bout de champ à leur livre ou article, se citer, essayer de faire passer leur formule dans un rapport, dans une motion.

La publication sans écho, sans dialogue postérieur peut être aussi négative ou même plus que l'exclusion totale ! Au contraire, les réactions aident à comprendre et à assumer certaines règles du jeu, suscitent de nouveaux apports.

C'est pour cela que la politique de diffusion n'est pas seulement un point d'arrivée du processus de capitalisation, elle en est aussi un point de départ. Voilà une des difficultés majeures de nos actuels efforts pour encourager la capitalisation d'expériences en Amérique latine : l'absence de canaux adéquats de diffusion qui garantissent l'utilité et le plaisir de l'entreprise.

Que de fois le mot "plaisir" dans cette fiche et dans ce livre ! Il m'est arrivé dans une version espagnole d'une autre fiche que le traducteur lui

cherche un synonyme plus sérieux et parle de "satisfaction". Non ! Si nous voulons vraiment entrer au dialogue, il faut y restaurer la notion de plaisir, celui de dire, d'être écouté et d'être compris d'abord, qui entraîne celui du partage et qui amène ainsi à celui de prendre part à un projet aussi vaste que la recomposition du savoir.

ÉPILOGUE

En tant que responsable de l'édition du produit final, "il m'est bien souvent arrivé d'être ressenti comme un dictateur", avais-je écrit dans le dernier texte du manuscrit de ce livre. Michel Sauquet, le responsable de ces Dossiers pour un débat m'a pris au mot et m'a fait payer.

«Un tiers en moins» m'a-t-il exigé «pour être cohérent avec toi-même et respecter le lecteur en ne lui infligeant pas un volume trop énorme.»

En négociant j'ai réussi à parvenir à une retaille d'un quart seulement. Et j'ai dû le faire car il faut donner l'exemple : comment aurais-je pu, sinon, continuer à exiger des autres ?

Puisse le lecteur apprécier cet allègement. En cas de besoin il peut toujours recourir à la version intégrale dans les 85 fiches incorporées au système DPH.

Puisse Michel, mon dictateur personnel, accepter mes remerciements. Car j'ai beaucoup appris dans cette nouvelle aventure et je crois qu'il me sera plus facile à présent, non pas tant d'exiger des coupes mais de pouvoir aider à les faire.

BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS AYANT SERVI DE BASE A CE LIVRE

HONDURAS 1978-1979

"¿Cómo comunicarse con los Campesinos? (educación, capacitación et desarrollo rural)" (Comment communiquer avec les paysans? Éducation, formation et développement rural); P. de Zutter; Editorial Horizonte, Lima, 1980, 194 p. (deuxième édition en 1986) - épuisé.

PÉROU - CAJAMARCA 1985-1989 (PPEA)

1. "Siete cuentos y recuentos sobre ecología" (*Sept fables et récits sur l'écologie*); P. de Zutter; Editorial Horizonte, Lima 1990, 110 p. (version française sous le titre "*Le paysan, l'expert et la nature - sept fables et récits sur l'écologie et le développement dans les pays andins*", publiée en 1992 à Paris dans les Dossiers pour un débat de la FPH, n°12, 104 p.).
2. "Bondades y tropiezos de la ecología en el desarrollo de la sierra andina; vivencias y enseñanzas del Proyecto Piloto de Ecosistemas Andinos, Cajamarca, Perú" (*Apports et déboires de l'écologie dans le développement de la montagne andine; vécus et leçons du Projet pilote d'écosystèmes andins, Cajamarca, Pérou*); P. de Zutter, François Greslou, Oscar Martínez, Grimaldo Rengifo; Editorial Horizonte, Lima 1990, 382 p. (édition partielle du chapitre "El Paisaje de la salud ambiental" (*le paysage de la santé de l'environnement*)); PPEA, Cajamarca-Pérou, 1990, 92 p.).

BOLIVIE - COCHABAMBA 1977-1993 (PRIV)

1. "Dios da el agua: ¿qué hacen los proyectos? - manejo de agua y organización campesina" (*Dieu donne l'eau: que font les projets? - gestion de l'eau et organisation paysanne*); Humberto Gandarillas, Luis Salazar, Loyda Sánchez, Luis Carlos Sánchez, P. de Zutter; Hisbol; La Paz-Bolivia, 1992; 252 p. (deuxième édition en cours).
2. "Del paquete al acompañamiento - experiencias del PRIV en extensión agropecuaria" (*Du paquet à l'accompagnement - expériences du PRIV en vulgarisation agricole*); Jaime Alarcón, Edwin Miranda, Hernán Montaña, Abdón Muriel, Nieves Rivero, Vladimir Sánchez, Raúl Tastaca, Raúl Zelada; Hisbol; La Paz-Bolivia, 1994.

PARAGUAY 1984-1993 (collection "débats" du PPUT)

1. "Trabajo de campo en desarrollo rural; diálogos y debates con Pierre de Zutter" (*Travail de terrain en développement rural; dialogues et débats*)

- avec Pierre de Zutter*); MAG/GT-GTZ et Coopérative Colonias Unidas, Asunción, 1991, 120 p.
2. "¿Hacia dónde va el Paraguay? - debates sobre potenciales para un plan sectorial agropecuario y forestal" (*Où va le Paraguay? - débats sur les potentialités pour un plan du secteur agricole et forestier*); MAG/GT-GTZ; Asunción, 1992, 124 p.
 3. "Hacia una política de uso de la tierra" (*Vers une politique d'utilisation de la terre*); R. Dietze, J. Weik, A. Kohler, M. Noce de Meza, L. Funes, P. de Zutter; GT/MAG-GTZ; Asuncion, 1992, 100 p.
 4. "Planificación del uso de la tierra - una propuesta agroforestal para Lapachal" (*Planification de l'usage de la terre - une proposition agroforestière pour Lapachal*); L. Alfonso, W. Brack, B. Domínguez, J. Weik; MAG/GT-GTZ et Coopérative Colonias Unidas; Asunción, septembre 1992, 116 p.
 5. "Los caminos de la diversidad - condiciones y potenciales para un desarrollo sostenible en el Paraguay" (*Les chemins de la diversité - conditions et potentialités pour un développement durable au Paraguay*); R. Dietze, E. Funes, A. Kohler, J. Weik, P. de Zutter; GT/MAG-GTZ; Asunción, juillet 1992; 192 p. (troisième édition en cours).
 6. "Hacia una agricultura sostenible - el caso de Coronel Oviedo" (*Vers une agriculture durable - le cas de Coronel Oviedo*); G. Rengifo, M. Sánchez; GT/MAG-GTZ; Asunción, août 1992; 166 p.
 7. "Tarumá - Alto Verá: una propuesta agroecológica" (*Tarumá - Alto Verá: une proposition agroécologique*); L. Bogado, B. Bozzano, A. Kohler, M. Meza, J. Ramos, M. Tapia; GT/MAG-GTZ; Asunción, septembre 1992, 138 p.
 8. "Experiencias agroforestales en el Paraguay" (*Expériences agroforestières au Paraguay*); W. Brack, J. Weik; GT/MAG-GTZ; Asunción, décembre 1992, 294 p.
 9. "De la conservación al desarrollo agrosilvopastoril; Choré: campesinos y técnicos en la planificación del uso de la tierra" (*De la conservation au développement agro-sylvo-pastoral; Choré: paysans et techniciens dans la planification de l'usage de la terre*); L. Funes, A. Kohler, M. Tapia, P. de Zutter; MAG/GT-GTZ, Asunción, avril 1993, 148 p.
 10. "Voces y pistas para un desarrollo sostenible - condiciones económico-políticas necesarias" (*Voix et pistes pour un développement durable - conditions économique-politiques nécessaires*); R. Dietze, A. Kohler, G. Ocampo, J. Ramos, P. de Zutter; MAG/DGP-GTZ, Asunción, juin 1993, 212 p.
 11. "La cultura del agro: Itá y su entorno" (*La culture des champs: Itá et son milieu*); W. Brack, B. Domínguez, A. Kohler, G. Sequera, J. Weik; MAG/DGP-GTZ, Asunción, octubre 1993, 112 p.
 12. "El avance de la deforestación y el impacto económico" (*L'avancée du déboisement et l'impact économique*); B. Bozzano, J. Weik; MAG/GT-GTZ, Asunción, novembre 1992, 62 p.

13. "La vaca, la soja y el árbol; recursos naturales, planificación y desarrollo: experiencias de un proyecto" (*La vache, le soja et l'arbre; ressources naturelles, planification et développement: expériences d'un projet*); P. de Zutter; MAG/GT-GTZ, Asunción-Paraguay, mars 1993, 148 p.
14. "De la organización campesina al desarrollo rural sostenible - las experiencias agroforestales del CPCC", (*De l'organisation paysanne au développement rural durable - les expériences agroforestières du CPCC*); A. Fretes, A. Kohler, P. de Zutter; MAG/DGP-GTZ, Asunción-Paraguay, décembre 1993, 180 p.
15. "El bosque nativo del Paraguay - riqueza subestimada" (*La forêt primaire du Paraguay - richesse sous-estimée*); W. Brack, J. Weik; MAG/GT-GTZ; Asunción, mai 1993, 328 p.
16. "Co'e Poti: Prácticas y propuestas agro-silvo-pastoriles" (*Co'e Poti: Pratiques et propositions agro-sylvo-pastorales*); W. Brack, L. Funes, F. Miltos, J. Weik; DGP/MAG-GTZ, Asunción-Paraguay, décembre 1993, 136 p.
17. "Aproximación a una educación ambiental en el medio rural en Paraguay" (*Approximation à une éducation environnementale dans le milieu rural au Paraguay*); MAG/GT-GTZ; Asunción, avril 1993, 65 p.

PAYS ANDINS 1983-1986

"RURALTER, revista de desarrollo rural alternativo" (*RURALTER, revue de développement rural alternatif*); n°1, CICDA, Lima 1986, 248 p.

PAYS ANDINS 1986-1991

"Espejos y espejismos en el desarrollo y sus proyectos - prácticas, actitudes y creencias" (*Miroirs et mirages dans le développement et ses projets - pratiques, attitudes et croyances*); P. de Zutter; Editorial Horizonte, Lima, septembre 1993, 284 p.

DOSSIERS DÉJÀ PARUS DANS LA COLLECTION DOSSIERS POUR UN DÉBAT

1. **Pour des agricultures paysannes**, par Bertrand Delpeuch (*un argumentaire en faveur des agricultures paysannes et une réflexion sur leurs conditions de développement*). FPH, mars 1989, 106 p. (existe également en portugais).

2. **Désétatisation et décollectivisation du secteur agricole dans les pays socialistes de l'Est et du Sud**, dossier coordonné par Laurent Raguin (*restitution d'interviews et de synthèses sur une dizaine de cas, allant du Cambodge au Pérou en passant par la Hongrie, la Tanzanie, etc.*). FPH, nov. 1989, 172 p. (existe également en espagnol et en portugais).

3. **Inventions, innovations, transferts : des chercheurs mènent l'enquête**, dossier coordonné par Monique Peyrière (*du camembert moulé à la louche à l'invention de la 2 CV, l'histoire d'innovations techniques singulières, racontées par des historiens, des économistes, des sociologues*). FPH, mai 1989, 150 p.

4. **Agricultures paysannes au Brésil : enquête sur un enjeu national**, coordonné par Philippe Adant et Iara Altafin (*réflexions sur l'avenir de la petite agriculture dans un pays où la réforme agraire ne se fait toujours pas*). FPH, juin 1991, 163 p.

5. **Coopérants, volontaires et avatars du modèle missionnaire**, dossier coordonné par François Greslou, avec des textes de Pierre de Zutter, Bertrand Hervieu, Pierre-Yves Guihéneuf, Jacques Leclerc du Sablon sur le thème : *pourquoi, à quoi et comment a-t-on coopéré, avec quel rôle et quel statut ?* FPH, juin 1991, 71 p.

6. **Les chemins de la paix : dix défis pour passer de la guerre à la paix et à la démocratie en Ethiopie. L'apport de l'expérience d'autres pays** (*mémoire de la conférence de Paris pour la paix en l'Ethiopie à la FPH en juil. 1991*). CCFD/FPH, déc. 1991, 150 p.

7. **The paths to peace**, même dossier que le précédent, en anglais, 137 p. (existe également en amharique).

8. **La décollectivisation dans tous ses États : la recherche d'autres voies de développement de l'agriculture dans les pays d'Europe Centrale et Orientale**, dossier coordonné par Cécile Moreau (*mémoire des journées organisées en Pologne par la FPH, la Fondation Batory et Solidarité Rurale sur la reconstruction des agricultures des pays de l'Est*). FPH, déc. 1991, 85 p. (existe également en polonais et en brésilien).

11. **Politiques agricoles dans les pays industrialisés, éléments de comparaison et de réflexion**, Christophe Roman (*comparaison des politiques de la France et de plusieurs pays de l'OCDE, rôle de l'État, rapports avec le reste de l'économie*). FPH, déc.1991, 71 p.

10. **Agriculture en difficulté : problèmes économiques et sociaux des paysans en France ; état des lieux** (*Synthèse réalisée par Francis Thomas à partir du travail de la Confédération Paysanne et des associations "SOS Agriculteurs en difficulté"*). FPH/Conf. paysanne, déc. 1991, 56 p.

11. **Une voie d'insertion méconnue : la création de son propre emploi**, Maria Nowak, A.-L. Federici, Anne Le Bissonnais, Rafik Missaoui (*un débat sur la création de leur emploi par les chômeurs et les exclus ; lacunes des mesures publiques et suggestions*). FPH/ADIE, juin 1992, 67 p.

12. **Le paysan, l'expert et la nature**, Pierre de Zutter (*sept fables et récits sur l'écologie et le développement dans les pays andins*). FPH, septembre 1992, 103 p.

13. **Monsieur Li, Chico, Antoine et les autres ; récits vraisemblables d'aventures cliniques**, Jean-Pierre Boyer (*sur la relation soignant-soigné, l'alcoolisme, la santé mentale...*). FPH/ALPSYSOM, nov. 1992, 129 p.

14. **Soleil du Sud : une expérience d'échanges des savoirs en énergie solaire et en aviculture au Pérou : réflexions sur le développement**, Christine Bénard, Dominique Gobin (*capitalisation de l'expérience d'un projet original*). FPH/Runamaqui, sept. 1992, 190 p.

15. La réhabilitation des quartiers dégradés : leçons de l'expérience internationale (*déclaration de Caracas et textes de Pierre Calame et de Jean-Marie Delarue, délégué ministériel à la Ville*). FPH/DIV, novembre 1992, 38 p.

16. Les Cambodgiens face à eux-mêmes ? Contributions à la construction de la paix au Cambodge, coordonné par Christian Lechervy et Richard Pétris, (*pour mieux comprendre, à la veille des élections au Cambodge, les enjeux du processus démocratique*). FPH/Association des amis d'une École de la Paix à Grenoble, février 1993, 175 p.

17. Le capital au risque de la solidarité : une épargne collective pour la création d'entreprises employant des jeunes et des chômeurs de longue durée, coordonné par Michel Borel, Pascal Percq, Bertrand Verfaillie et Régis Verley (*enquêtes de journalistes et d'étudiants à l'École Supérieure de Journalisme de Lille sur les "actionneurs", les créateurs d'entreprise et les experts bénévoles de l'association Autonomie et Solidarité*). FPH/Autonomie et Solidarité/ESJL, septembre 1993, 135 p.

18. Orient : la mémoire et la paix ; réflexions de voyage en Inde, en Chine et au Japon, Édith Piat-Sigg et Bernard W. Sigg (*le carnet de bord d'un psychanalyste et d'une ethno-linguiste sur la rencontre des cultures, les langues, la mémoire et la paix*). FPH, sept. 1993, 32 p.

19. Penser l'avenir de la planète : agir dans la complexité, Pierre Calame (*une analyse des systèmes bio-socio-techniques et un ensemble de propositions d'action*). FPH, septembre 1993, 41 p. (également disponible en anglais).

20. Stratégies énergétiques pour un développement durable, Benjamin Dessus (*une vision prospective alternative et des propositions originales pour une maîtrise des énergies non renouvelables et une meilleure exploitation des énergies non polluantes*). FPH, septembre 1993, 55 p. (également disponible en anglais).

21. La conversion des industries d'armement, ou comment réaliser la prophétie de l'épée et de la charrue, Richard Pétris (*une analyse de la situation et des perspectives des industries d'armement dans plusieurs régions du monde, et des propositions pour une reconversion de ces industries en vue de la construction de la paix*). FPH/Les amis d'une école de la Paix à Grenoble, septembre 1993, 82 p. (également disponible en anglais).

22. **L'argent, la puissance et l'amour : réflexions sur quelques valeurs occidentales**, François Fourquet (*où l'on voit que tout ne se réduit pas à l'échange marchand dans les sociétés contemporaines et que les valeurs du don et de l'amour y ont plus que jamais un rôle déterminant*). FPH, sept. 1993, 107 p. (également disponible en anglais).

23. **Regards sur l'avenir de la planète** (*à propos de rencontres dans sept régions du monde en vue de la convention préparatoire aux États Généraux de la Planète*). FPH, septembre 1993, 97 p. (également disponible en anglais).

24. **Marchés financiers : une vocation trahie?** (*ce que la Bourse a fait, dans les pays d'Europe, de sa vocation initiale de soutien de l'économie. Étude réalisée par un institut d'études économiques indépendant helvétique*). FPH/Eco'Diagnostic, septembre 1993, 105 p. (également disponible en anglais).

25. **Des paysans qui ont osé : histoire des mutations de l'agriculture dans une France en modernisation – la révolution silencieuse des années cinquante** (*compte rendu du premier séminaire de Saint-Sabin "Comment la société change", avec l'intervention de Bertrand Hervieu*). FPH, décembre 1993, 45 p.

26. **Autour de Jean-Louis Chleq** (*un ingénieur, franciscain et bricoleur, au service de l'hydraulique villageoise au Sahel. Récit, débats et témoignages*), dossier coordonné par Daniel Durand. FPH, décembre 1993, 146 p.

27. **Partenaires de paix ; échange entre artisans de la paix** (*trois Prix Nobel dialoguent avec des Organisations non-gouvernementales ; mémoire de la rencontre à l'Arche de la Fraternité, le 27 octobre 1993*). FPH/CCFD, 1994, 49 p.

28. **L'Agriculture Paysanne : des pratiques aux enjeux de société** (*premières rencontres nationales de l'Agriculture Paysanne, organisées par la Confédération Paysanne et la FADEAR à Saint-Lô Thère, 21-22 mai 1993 Témoignages et débats*). FPH/Confédération Paysanne, 1994, 161 p.

29. **La planète rock : histoire d'une musique métisse, entre contestation et consommation** (*une contribution aux séminaires de Saint-Sabin sur le thème : comment la société change*). FPH, 1994, 33 p.

30. **Biodiversité, le fruit convoité ; l'accès aux ressources génétiques végétales : un enjeu de développement** (*Actes des journées d'études de juin 1993, coordonnés par D. Arnaud, H. Ilbert et R. Mongruel*). FPH/SOLAGRAL, 1994, 100 p.

31. **La chance des quartiers** (*récits et témoignages d'acteurs du changement social en milieu urbain, présentés par Yves Pedrazzini, Pierre Rossel et Michel Bassand*). FPH/ARCI, mai 1994, 158 p.

32. **Partenaires de paix 2 : contre les effets de la violence et des guerres, expériences concrètes et réseaux de solidarité du monde entier** (*mémoire de la rencontre présidée par Edgard Pisani le 29 mars 1994*). FPH/CCFD, juin 1994, 42 p.

33. **Financements de proximité : 382 structures locales et nationales pour le financement de la création de petites entreprises en France** (*des adresses et un descriptif par fiche de chacune de ces structures, au niveau national et par département*), dossier coordonné par Erwan Bothorel. FPH/Fédération des CIGALES, juillet 1994, 302 p.

34-I. **Cultures entre elles : dynamique ou dynamite ? Vivre en paix dans un monde de diversité, tome 1** (*des témoignages, des expériences et des réflexions sur la rencontre des cultures, à partir du vécu de partenaires de la Fondation en Afrique, en Amérique latine, au proche Orient, en Europe, en Asie...*), sous la direction de Thierry Verhelst et de Édith Sizoo. FPH/Réseau Cultures, septembre 1994, 190 p.

34-II. **Cultures entre elles : dynamique ou dynamite ? Vivre en paix dans un monde de diversité, tome 2**, septembre 1994, 176 p.

Pour commander ces dossiers, vous pouvez vous adresser à Interface-VPC, en indiquant le numéro, le titre, et le nombre d'exemplaires des dossiers que vous souhaitez recevoir.

Interfaces-VPC
c/o Éditions Descartes & C^{ie}
52 rue Madame
75006 PARIS

Participation aux frais : 35 F par dossier (frais d'envoi compris).
Chèques à libeller à l'ordre de Descartes & C^{ie}.